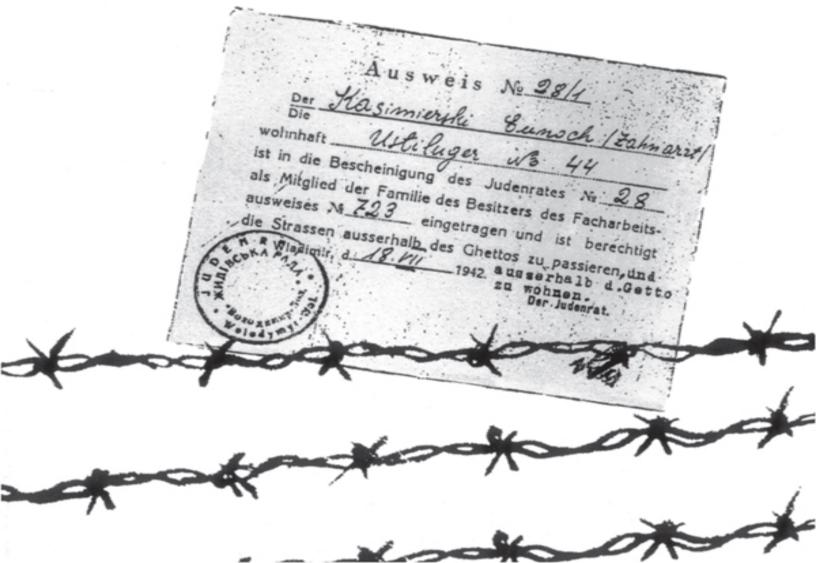
TÉMOIN DE L'HORREUR

Par Ann Kazimirski



TÉMOIN DE L'HORREUR

Par Ann Kazimirski



TÉMOIN B L'HORREUR

Par Ann Kazimirski

© DEVONSHIRE PRESS

Montréal, Québec 1993

ISBN 978-1-7781128-2-9

Première édition 1993

Deuxième édition 1997

Traduction française 2005

Version 31-05-2006

Troisième éditon 2022

Ann Kazimirski

Imprimé au Canada

ISBN EPUB 978-1-7781128-2-9

Je dédie ce livre à mes enfants, à leurs enfants et à ceux qui les suivront, ainsi qu'aux enseignants, mes collègues, et à leurs élèves.

Ann Kazimireki

TABLE DES MATIÈRES

-	-	C	
ν	۲P	ta	CP
•	ıc	Iu	CC

Introduction

Chapitre 1: Il était une fois mon univers

Chapitre 2: Noirceur, mort et trahison

Chapitre 3: Mariage et «Aktion»

Chapitre 4: Cachés dans le grenier de Maria

Chapitre 5: La vie dans le ghetto

Chapitre 6: De cachette en cachette

Chapitre 7: Du tunnel de Voitek à la Résistance et la liberté

Chapitre 8: Témoin: justice d'après-guerre

Épilogue

Annexe – Documents pertinents

SUITE

Chapitre 9: Témoigner

Lettres des élèves ayant participé à la Marche des vivants

Photographies

Postface

Hommage

Addendum – Continuer la mission

PRÉFACE

«Témoin de l'horreur» a été publié la première fois en 1993.

À la suite de cette publication, je me suis engagée à préserver vivante la Mémoire de l'Holocauste par le biais de conférences et de rencontres. De plus, j'ai enregistré mon témoignage à différents Centres de l'Holocauste.

A.K.

Montréal, 1997

INTRODUCTION

C'est toujours très difficile pour moi de faire un retour dans le temps et de revivre en pensées ou en paroles cette terrible époque d'une Europe dominée par les Nazis à laquelle j'ai échappé de justesse. Mais j'ai cependant le devoir de le faire pour tous ceux et celles que j'ai connus et aimés, et pour tous les autres qui reposent, inconnus, dans les charniers. Aucun monument n'existe pour commémorer leur mort et personne n'est là pour réciter le Kaddish (la prière juive des morts). Je souhaite que ce livre soit pour eux une forme de Kaddish.

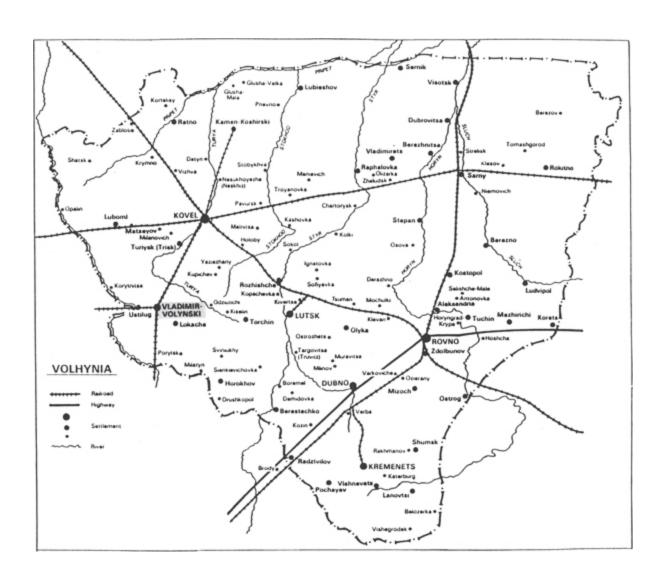
Le 3 janvier 1991 j'ai reçu un appel téléphonique du professeur Roiter, un spécialiste de l'Holocauste, enseignant à l'Université de Montréal. Il m'a dit alors:

«Madame Kazimirski, je viens de recevoir une lettre du Consulat d'Allemagne. J'ai le regret de vous dire que le SS Gebittskomissar Wilhelm Westerheide a été déclaré non-coupable et acquitté de toutes les charges portées contre lui. Je suis réellement désolé d'être celui à vous l'apprendre.»

J'ai senti que mon sang se glaçait dans les veines. Mes jambes avaient soudain du mal à me supporter. La pièce se mit alors à tourner autour de moi. Je n'arrêtais pas de dire:

«C'est impossible! Non, c'est tout à fait impossible!»

Je ne me souviens plus comment cette conversation avec le professeur Roiter s'est terminée, mais je me suis traînée jusqu'à un fauteuil et là j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. NON COUPABLE! NON COUPABLE! Pour bien comprendre toute cette douleur que j'ai alors ressentie, il faut prendre connaissance de ce qui suit. Et après, seulement après avoir lu toute mon histoire, vous pourrez ressentir toute la détresse, la peine, la douleur que j'ai ressenties suite à cet appel qui m'a littéralement bouleversée.



CHAPITRE 1

Il était une fois mon univers

Mon histoire débute à ma naissance le 22 janvier 1922 dans la ville de Vladimir-Volynski, également connue sous le nom de Wlodzimierz en polonais ou Ludmir en yiddish. Notre ville était située dans la région de Volin (Volhynia) et faisait alors partie de la Pologne. Les Juifs s'y installèrent au XII^e siècle et cette ville fut une étape importante sur la route commerciale entre l'Europe de l'Est et de l'Ouest. Au XVI^e siècle, les Juifs de Vladimir-Volynski ont établi des comptoirs dans les marchés de Lublin, Poznan et Crakow où ils vendaient des fourrures, des vêtements de laine et de la cire. Quelques riches Juifs se sont lancés dans la location de propriétés et de fermages. À partir de la moitié du XVI^e siècle un certain nombre de rabbins célèbres s'établirent dans notre ville et le célèbre auteur et talmudiste Yom-Tov Lipmann Heller fut le rabbin de la communauté juive de 1634 à 1643. Celle-ci subit des pertes importantes durant les massacres de Chmielnicki de 1648-1649 quand de nombreux Juifs furent tués. Plusieurs crises économiques, survenues au XVIII^e siècle, réduisirent encore le nombre de Juifs dans la ville. La situation s'améliora à compter du XIX^e siècle et leur nombre commença à augmenter lentement mais régulièrement. Les Juifs s'occupaient alors principalement du commerce des graines et du bois, en plus d'être de petits commerçants, tailleurs, chapeliers et cordonniers. Le mouvement hassidique connut un essor dans la communauté: en 1931 les Juifs, au nombre de 10 665, formaient près de la moitié (44%) de la population de la ville. Déjà en 1924, 84% de tous les commerces étaient de propriété juive et il y avait de nombreuses et excellentes écoles juives.

Je me souviens de la place du marché, un mélange extraordinaire de peuples et de cultures. Les arômes de pains fraîchement cuits, de viandes et de poissons flottaient dans l'air et la délicate odeur sucrée des étals de fruits excitait les sens tant des marchands que des clients. Leurs voix résonnaient bruyamment et le hennissement des chevaux retentissait dans les oreilles des passants. C'était des scènes pleines de vie où les gens achetaient, vendaient et marchandaient. Les journées étaient longues pour les commerçants du marché. Les petits commerces s'alignaient les uns à côté des autres dans les petites rues étroites, attendant la visite des clients. Des souliers et des bottes emplissaient les étals à l'extérieur de la cordonnerie. Plusieurs personnes ne pouvaient se permettre de tels «objets de luxe»: ils les achetaient alors de «seconde main». Les cordonniers étaient alors de véritables magiciens pouvant réparer de vieux souliers et de vieilles bottes, les polissant et leur donnant presque l'aspect du neuf. D'autres commerçants possédaient des magasins de robes et d'habits. Il y avait également des vendeurs ambulants offrant des fruits dans leur charrette et des bagels dans leurs paniers. Des petits commerçants montaient de petits étals aux coins des rues vendant de tout pour tous. Et à travers toute cette activité commerciale, il y avait les «Tragarz», les porteurs qui transportaient les biens dans leurs chariots.

Il y avait deux synagogues à Vladimir-Volynski, une grande et une petite. La première était un imposant édifice, avec de hauts plafonds, de longs couloirs, des rangées de bancs en magnifique bouleau et un pupitre en chêne. Des vitraux illustrant diverses scènes de la Bible enrichissaient la synagogue: Adam et Ève dans le jardin d'Éden, Joseph portant son manteau multicolore, et Samson attaché par des chaînes aux colonnes, Moïse fracassant les Tables des dix commandements sur un rocher, Noé construisant son arche et plusieurs autres. L'«Oren Hakodesh» abritait sept rouleaux de la Torah, décorés de couronnes d'argent et recouverts de velours violet. Des riches citoyens appartenaient à cette communauté et leurs contributions servaient à payer le salaire du rabbin et l'entretien de la synagogue.

La petite synagogue ou «shtibl» ressemblait à une petite maison. Aucune peinture ne décorait les murs et seuls quelques rangées de bancs allaient d'un mur à l'autre de cette chapelle. Le plafond était assez bas. L'«Oren Hakodesh» ne contenait que deux «Torahs sefer» recouverts simplement de coton, aucune couronne ou aucun riche tissu de velours pour enrichir les rouleaux ne venant les décorer. Les membres de cette

communauté étaient pauvres et payaient le salaire du rabbin avec de la nourriture. Le rabbin vivait beaucoup plus de son salaire de la «Yeshiva» où il enseignait aux enfants. Ces derniers aimaient bien jouer ensemble dans la rue; il y en avait cependant qui menaient une vie plus difficile, devant aider leurs pauvres parents dans les tâches quotidiennes. Ces enfants ne riaient ou ne souriaient pas souvent: leur visage, bien que jeune, montrait déjà des signes de leur lutte pour la survie quotidienne.

Ma mère Mathilda (que nous appelions habituellement Matl) et mon père Yisroel Yoshua étaient des personnes qui travaillaient dur. Mon père avait fait ses études pour être enseignant mais le salaire était si misérable qu'il avait choisi de devenir marchand. C'était un érudit car il connaissait bien la Torah, les commentaires de Rashi et de d'autres grands talmudistes. C'était un homme intelligent qui lisait régulièrement les journaux en Yiddish et en polonais. Il était costaud, bien bâti, avec un magnifique visage. J'ai toujours eu un grand respect pour sa sagesse et de nombreuses personnes de la communauté n'hésitaient pas pour venir lui demander conseil. Ils respectaient sa droiture et ses connaissances dans bien des domaines. Lorsque mon frère Benny et moi avions des problèmes à comprendre ou à compléter nos devoirs de mathématiques ou d'hébreu, nous allions trouver conseil auprès d'Aba (le nom que nous lui donnions). Il connaissait et aimait bien l'hébreu. Ce n'était pas une personne démonstrative ou affective mais nous savions que nous pouvions compter sur lui. Aba ne nous a jamais battus: c'était notre mère qui faisait preuve d'autorité dans la maison. Pour nous punir, notre père n'avait qu'à nous jeter un regard dur et sévère comme il savait très bien le faire.

Benny avait un an de plus que moi. C'était un jeune homme athlétique, mince et grand: il était à la fois intelligent et gêné. Il aimait bien le soccer et avait une fascination pour les mathématiques. J'ai toujours pensé que Benny était le favori de mes parents parce qu'il était l'aîné.

Ma mère était rousse, avait une grande facilité de contact avec les gens et imposait le respect. Le mariage de mon père et de ma mère n'avait pas été arrangé à l'avance par leurs parents comme c'était si souvent le cas en ces temps-là. Mon père avait été le professeur privé de ma mère puisqu'elle ne fréquentait pas l'école. Il lui enseignait à lire le yiddish et un peu de

polonais: et il arriva ce qui devait arriver, ils tombèrent en amour. Mon père se doutait bien que ses parents s'opposeraient à un tel mariage puisque eux étaient des gens instruits et que la famille de ma mère était pauvre. Ils n'étaient pas assez «balenatish» ou cultivés pour ses parents. Mes grandsparents maternels, Leib et Basia Rucki, étaient des gens simples mais avec beaucoup de charme ce qui compensait pour leur manque d'instruction. Je ne pense pas que ma grand-mère maternelle savait lire un journal. Ensemble, ils ont eu huit enfants et vingt-quatre petits-enfants. Peu d'entre eux cependant ont atteint l'âge adulte.

Mon père a pris la décision que, quelles que soient les objections de ses parents, il épouserait sa charmante étudiante. Ses parents l'ont enfermé dans la maison pour l'empêcher de la voir mais rien n'y a fait – il était déterminé et il l'a épousée. Mes parents semblaient très compatibles, bien qu'il était du genre autoritaire; elle se donnait du mal pour éviter d'éveiller son tempérament bouillant. Elle savait comment le gérer. Nous le savions tous. Aba était un bon violoniste et il jouait souvent pour nous. Il était la couronne de la famille. J'avais de la crainte, un grand respect et de l'amour pour lui. Son regard était perçant et c'est pourquoi je le craignais. Nous l'admirions tous beaucoup.

J'ai reçu de la vie un don précieux: quatre grands-parents exceptionnels. Ils étaient tous différents les uns des autres mais j'ai reçu de chacun d'eux beaucoup d'amour. J'ai appris beaucoup de mon grand-père paternel parce que c'était un érudit et qu'il aimait enseigner. J'ai dû hériter mon goût d'enseigner de lui. C'était une source inépuisable d'histoires, la plupart bibliques, ce qui était toute une éducation en soi. Je fais référence encore aujourd'hui à certaines de ces histoires lorsque j'enseigne: c'est une méthode pédagogique des plus valables qui n'est plus tellement utilisée aujourd'hui contrairement à autrefois. Mon grand-père Aaron me l'a transmise et j'en suis fière. Ma «bobe» (grand-mère, en russe) Reizi portait de longues robes noires et un châle sur sa tête en signe de soumission à son mari et à Dieu. «Zeide» (grand-père, en russe) Aaron portait une barbe longue et blanche qui, dans mon jeune esprit d'alors, devait ressembler à celle portée par les anciens sages juifs. Il incarnait à mes yeux tout l'héritage millénaire de la pensée juive.

Aaron et Reizi ne mangeaient jamais dans des assiettes différentes. Chacun utilisait une fourchette pour manger dans la même assiette. Je lui ai demandé un jour:

«Pourquoi grand-mère mangez-vous dans une seule assiette? Est-ce que vous n'avez qu'une seule assiette pour manger?»

Elle m'a alors répondu avec une lueur de fierté dans les yeux:

«Oh non! Nous avons de nombreuses assiettes mais manger dans la même assiette nous semble important parce que cela symbolise le partage de la vie: c'est un gage de l'amour que nous avons l'un pour l'autre».

Je me rappelle mon grand-père pousser un beau morceau de poulet du côté de l'assiette de ma grand-mère alors qu'elle le repoussait de son bord à la moindre minute d'inattention, chacun voulant que l'autre puisse profiter des meilleurs morceaux.

Bobe Reizl et Zaide Aaron n'étaient pas des gens riches mais ils possédaient un petit verger juste à l'extérieur de Vladimir Volynski. Chaque vendredi après-midi après l'école, je me rendais avec eux au verger en charrette tirée par un cheval. Nous arrivions au verger avant Shabos et nous mangions alors sur place du poulet froid à l'ail, lokshen (nouilles) kugel, des kugels aux pommes de terre et une compote de fruits que grand-mère avait préparés avant le départ. Ce repas champêtre goûtait alors si bon. Je pouvais alors aider mes grands-parents malgré ma petite taille d'enfant parce que les branches des arbres, lourds de fruits juteux, retombaient presque jusqu'à terre. La douce odeur des pommes, et des poires également, me faisait saliver. Une fin de semaine de récolte, j'ai tant mangé de pommes que j'en ai été malade. Cependant, la fin de semaine suivante, j'étais de retour au travail, aidant mes grands-parents à secouer les arbres fruitiers pour en récolter le produit au sol. Nous n'avions alors qu'à ramasser les fruits, les mettre dans des caisses de bois et les ramener en ville pour les vendre au marché le lundi matin.

Bien que le travail fut dur lors de ces fins de semaine, j'aimais bien être près d'eux. J'ai bien profité de mon enfance, de chaque moment de cette enfance heureuse comme lorsque Bobe faisait cuire les pommes de terre sur

un feu de bois le dimanche soir. Je me sentais entourée d'amour et d'attention. Pour un enfant grandir dans de telles conditions est très important, c'est pourquoi je suis capable aujourd'hui de transmettre cet amour que j'ai reçu à mes petits-enfants.

En hiver au marché, ma grand-mère avait l'habitude de se tenir debout avec un petit brûleur à bois près de ses jambes pour la garder au chaud: elle vendait alors des pommes marinées dans un grand baril. L'étal du marché n'était pas chauffé autrement et elle devait donc porter une longue jupe pour la garder au chaud en attendant les clients.

Toutes les histoires de Zaide Aaron m'ont beaucoup appris sur la vie: j'en ai retenu plusieurs leçons qui m'ont été par la suite très utiles lorsque j'ai eu à survivre à des périodes très difficiles. Il avait l'habitude de s'asseoir dans sa chaise berçante et moi de monter alors sur ses genoux et jouer avec sa belle longue barbe blanche tout en l'écoutant attentivement. Une fois, il m'a raconté l'histoire suivante:

«Il y a longtemps de cela vivait un homme qui avait deux fils. Le cadet, nommé Samuel, s'en alla à travers le monde pour faire sa fortune alors que l'aîné, Joseph, resta à la maison pour aider son père sur la ferme. Samuel rencontra un marchand qui lui promit des richesses au-delà de ses espérances. Cinq ans après cette rencontre, il était en effet devenu très riche. Mais, malheureusement, Samuel dépensa toute sa fortune à jouer et à boire.

Après que toute sa fortune eût disparue, il décida de retourner dans sa famille. Après une longue route, il arriva enfin à la maison de son père qui le reçut avec beaucoup d'affection. Son père prépara alors une grande et joyeuse fête pour souligner le retour de son fils: il invita toutes les personnes qu'il connaissait. Ils burent, mangèrent et dansèrent jusque très tard dans la nuit. Joseph, l'aîné, entra en colère contre son père parce que lui était resté à la maison pour aider son père et n'avait pas droit à une telle fête. Samuel, lui, les avait abandonnés et son père lui faisait une fête. Le jour suivant, Joseph toujours en colère demanda à son père la raison de cette fête. Son père lui dit: «Je me suis ennuyé terriblement de Samuel et longtemps je l'ai cru perdu à jamais. Quand ce fils retourne à la maison après une si longue absence, il est normal que le père remercie le Tout-

Puissant de l'avoir retrouvé en santé. Nous avons donc célébré le retour de ton frère à sa famille».

Zaide Aaron m'a alors demandé:

«Chanale, le surnom qu'il me donnait, connais-tu la morale de cette histoire?

Je lui ai répondu:

«Non Zaide, je ne le sais pas»

Zaide Aaron m'a alors dit:

«Ne t'en fais pas, je vais t'aider à comprendre la morale de cette histoire. Le père aimait beaucoup son fils, même si celui-ci avait déçu par son abandon de la famille et de ses obligations envers elle. Son père espérait toujours au fond de son cœur qu'il reverrait un jour son fils et c'est ce qui arriva. La morale de cette histoire réside dans l'espérance: quand l'on croit que tout est perdu, on doit toujours garder espoir. Il faut toujours garder espoir.»

Je me suis rappelée cette histoire de nombreuses fois lorsque j'ai eu à traverser des moments difficiles et cette morale m'a permis de passer à travers des tragédies à l'échelle humaine qu'il m'était alors impossible d'imaginer.

Mes grands-parents maternels, Leib et Basia Rucki, possédaient un magasin de produits laitiers; l'intérieur sentait le lait frais ainsi que les senteurs de fromages forts. Quand je passais mon temps au magasin, il m'arrivait de voir le vasertreiger (porteur d'eau). Il parcourait les rues avec deux immenses seaux d'eau attachés à une tige de bois qu'il portait sur ses puissantes épaules. Il arrêtait en face du magasin et mon zeide Leib lui prenait de l'eau qu'il transférait dans des contenants du magasin. Il lui payait l'eau prise et le vendeur poursuivait son chemin. Mon grand-père apportait alors les contenants d'eau dans le magasin et emplissait nos verres de cette eau. Quel bon goût elle avait alors! C'était à n'en pas douter la meilleure eau que nous avions. Enfant, j'aimais beaucoup le goût cristallin

de cette eau de source comme les adultes pouvaient apprécier le goût de bons vins. Goûter cette eau avec mon zeide était un véritable plaisir, une joie du ciel!

Zeide Leib avait l'habitude de s'asseoir dans une chaise berçante et j'avais l'habitude de me battre avec ses autres petits-enfants pour avoir le privilège de m'asseoir sur ses genoux lorsqu'il nous racontait des histoires. Les autres devaient alors s'asseoir à terre autour de lui pour écouter ses histoires avec de grands yeux émerveillés. Je me souviens d'une histoire qui est restée gravée dans ma tête jusqu'à ce jour et comme celle de mon Zaide Aaron, m'a aidée à passer à travers des moments difficiles de ma vie.

Dans le calme, la voix forte et basse de mon grand-père Leib débutait comme ceci:

«Il y a peu de temps de cela, un homme décida un vendredi après-midi de se rendre dans la forêt. Le jeune homme, Shloime, marcha sans s'arrêter admirant les gros pins et les feuilles aux multiples couleurs qu'ont les arbres à l'automne. Il voyait quelques cerfs, des lapins et des écureuils. Shloime a perdu rapidement son chemin alors qu'il s'enfonçait de plus en plus profondément dans la forêt. Bientôt, le soleil disparut à l'horizon et il décida qu'il était maintenant trop tard pour retourner à la maison pour Shabos et...»

Un des petits-enfants l'interrompit pour lui demander:

«Qu'est-ce que Shloime a fait grand-père? Qu'est-ce qu'il a fait?»

Zaide Leib lui répondit patiemment:

«Tu verras dans quelques minutes mon enfant» et il continua:

«Shloime réalisa rapidement qu'il était perdu. Il était nerveux en pensant qu'il aurait certainement à passer la nuit seul, sans souper et sans chandelle, dans une forêt sombre et mystérieuse. Il était inquiet de savoir comment sa famille réagirait et surtout l'angoisse que cela leur causerait. Avant de s'endormir, il s'agenouilla et pria en récitant Shema Yisroel Adonoi Elohenu Adonoi Echod ce qui veut dire Écoute ô Israël le Seigneur ton Dieu, le Seigneur Unique».

«Il tomba endormi et le lendemain matin, dès son réveil, il se mit en quête de trouver la sortie de la forêt mais sans grand succès. Il se dirigea en premier vers l'Est, puis vers l'Ouest mais sans grand résultat. Après plusieurs heures, il trouve une place à l'ombre d'un énorme bouleau et s'endormit.»

«Le lendemain matin, il se réveilla au-dessous d'un visage qui le regardait. L'homme avait l'âge de Shloime, à peu près 23 ans. Il lui dit tranquillement: Que fais-tu ici? Et Shloime lui répondit: Je me suis perdu dans la forêt. Je prenais une marche en forêt vendredi après-midi: trouvant celle-ci magnifique, j'ai continué de marcher et je me suis perdu. J'ai manqué le Shabos et ma famille doit être inquiète maintenant de mon absence. J'ai bien tenté de trouver une sortie mais je n'y suis pas arrivé. Quel est votre nom? Comment êtes-vous arrivé ici?»

«L'homme répondit: Mon nom est Karl Manski et je suis perdu également. Quel est ton nom?»

«Shloime répondit: Je m'appelle Shloime Telaski. Que penserais-tu si nous essayions de trouver un chemin pour sortir de cette forêt ensemble?»

«Karl lui répondit: C'est une excellente idée.»

«Shloime lui demanda: Je suis allé vers l'Est, puis vers l'Ouest sans résultat. Quel autre chemin y a-t-il?»

«Karl lui dit: Je suis allé au Sud. Que dirais-tu de prendre le chemin du Nord?»

«Shloime lui dit: Quelle bonne idée! Espérons que nous aurons de la chance!»

«Shloime et Karl marchèrent en direction du Nord et naturellement trouvèrent le chemin pour sortir de la forêt. Mais le plus important fut que Shloime et Karl devinrent de bons amis et ceux-ci sont rares à trouver.»

«Mes petits-enfants, demanda alors mon grand-père, qu'est-ce que nous enseigne cette histoire?» Les plus vieux, qui avaient entendu cette histoire maintes fois, crièrent ensemble leur réponse... «Shloime et Karl ont trouvé un nouveau chemin pour sortir de la forêt. Quand une manière ne fonctionne pas, il faut en essayer une nouvelle! Il ne faut jamais abandonner!»

Nous n'avons jamais manqué d'argent. Nous vivions dans une maison pauvre toute simple pas très éloignée de la rivière Smotch. Elle sentait beaucoup car elle était polluée. Cette rivière était tellement importante dans ma vie que je m'étais habituée à la senteur. Nous avions une remise dans laquelle mes parents gardaient les chevaux pour travailler. La senteur du fumier avec celle de la rivière était comme un parfum pour moi. Je me souviens que lorsque j'avais à me concentrer fort, je me rendais sur les rives de la rivière Smotch et je réfléchissais (tout en respirant les effluves de la rivière, naturellement). Au devant de la maison, nous avions un petit jardin avec quelques arbres. Comme je me levais tôt, j'allais souvent étudier sur une petite table et un petit banc dans le jardin. Mes parents étaient fiers de me voir étudier aussi assidûment. Ils m'appelaient lorsque le déjeuner était prêt mais moi je refusais d'y aller tant que mes études n'étaient pas terminées. Ce petit jardin avait des oiseaux dans les arbres qui me réveillaient tôt le matin. Ils semblaient chanter juste pour moi, m'invitant à me lever. Je n'avais pas à étudier à l'intérieur de la maison alors que le petit jardin, particulièrement lorsqu'il faisait beau, était si invitant et important pour moi.

Mes parents, Benny mon frère et moi demeurions dans un côté de la maison. De l'autre côté du corridor en terre battue couvert de papier ou de vieux bouts de tapis demeuraient Aaron et Reizl, mes grands-parents maternels. Cette proximité me rapprochait d'eux. Juste avant la Pâque, mon Zaide Aaron avait l'habitude de cuire le shmura matzo pour nous et pour d'autres familles. C'était un homme très religieux et avait la confiance de tous dans le village. J'étais le centre d'attention de mes grands-parents. J'avais l'habitude d'aller souvent chez eux et de me faire prendre dans leurs bras.

La musique a toujours joué une part importante dans ma vie. J'ai commencé à jouer du violon très jeune et lorsque j'ai eu 10 ans, j'ai appris à jouer du piano. C'est mon père qui m'a donné le goût de la musique. Il nous a insufflé l'amour de la musique: c'était alors un violoniste de réputation et lorsqu'il en jouait, les gens avaient souvent des larmes aux yeux. Il m'arrivait souvent de jouer en trio avec Benny et Aba et nous y prenions un grand plaisir. Ma mère avait une très belle voix. Je me rappelle comme elle avait une voix douce et avec quel plaisir mon père l'accompagnait au violon. Il lui enseigna plusieurs chansons. Ma mère et mon père avaient de grandes attentes pour Benny et moi: uniquement les meilleures. Nous aimions partager les repas Shabus. Si nous ne mangions pas tout ce qu'il y avait dans notre assiette, maman nous chicanait en nous disant: «Vous devez manger tout ce qu'il y a sans perdre une seule miette car il y a des enfants dans notre rue qui n'ont rien à manger». Nous savions à quel point elle disait vrai. Nos parents nous portaient une grande attention et s'occupaient de nous. Je les aimais beaucoup et je voulais être une source de fierté pour eux.

Mes parents m'ont transmis leurs valeurs d'honnêteté et de travail. Ils ont toujours pensé que nous n'étions pas trop jeunes pour recevoir de telles valeurs par leur exemple. Mes parents possédaient une petite entreprise de charbon et de bois. J'avais l'habitude de me lever à 4 ou 5 heures du matin pour me rendre jusqu'à la gare de train où le fret de charbon arrivait de Shloansk. Bien que des camions transportaient le charbon jusqu'à la maison, j'attendais à la gare parce que des personnes volaient le charbon lors du transbordement. Ma simple présence empêchait ces vols.

Ma mère était une femme simple et bonne, sans aucune prétention, mais après que mon père l'eut habituée aux affaires de la famille, elle est devenue un bourreau de travail. Je pense que le fait que mon père gagne tant d'argent lui donnait de l'importance et une identité qu'elle n'avait pas avant. Éventuellement, ils vinrent à posséder deux entreprises. Elle s'occupait du charbon et du bois. Il ajouta les matériaux de construction à la première entreprise. Elle ne pouvait pas s'occuper de cette dernière, car cela impliquait des mesures et des évaluations, des domaines inconnus pour elle. Mais ma mère savait bien peser le charbon et le bois pour le chauffage. Sa beauté, alliée à sa détermination en affaires, était certainement un atout de

taille. Un jour, la police décida que la vente du charbon dans la ville causait trop de poussière. Notre entreprise était sur la rue principale, juste en face de la synagogue. Elle ferma l'entreprise en y apposant un énorme sceau rouge sur la porte. Mon père envoya ma mère rencontrer les autorités à Lutsk (ou Kovel) et elle réussit à avoir une prolongation des affaires de l'entreprise d'une année. C'était une femme charmante et grâce à elle notre entreprise put rester ouverte. Elle possédait une petite cour à charbon (sklad en polonais) et un petit kiosque juste à côté pour le vendre. Le kiosque avait un petit toit et un petit brûleur. Elle avait l'habitude de cacher l'argent dans le kiosque ou dans sa brassière. Mon père l'avait bien formée pour le commerce et elle est devenue une excellente femme d'affaires, honnête et consciencieuse.

Au retour de l'école, nous avions l'habitude d'aller directement au sklad où nous attendait un goûter que ma mère nous avait préparé: un bagel, une tranche de pain et du salami, etc. Après, elle nous envoyait à la maison pour faire nos devoirs. Quant elle fermait le sklad à la fin de la journée, elle revenait rapidement à la maison pour préparer le repas. Durant mon enfance, nous avions à la maison une «nanya» un mot polonais pour signifier une femme qui s'occupait des enfants. Nous avons gardé très longtemps celle de mon enfance. Elle dormait habituellement dans la cuisine et préparait les repas bien que ma mère se réservait la confection des repas pour les shabos. Elle confectionnait alors ses propres challahs, faisait de l'excellente soupe au poulet, etc. La célébration des shabos était au centre de notre vie familiale.

Nous n'avions pas de plancher en bois dans la cuisine: ce n'était que de la terre battue. Ce n'est que plus tard que mes parents engagèrent quelqu'un pour en fabriquer un. Nous ne pouvions croire à la chance que nous avions: imaginez, avoir un plancher dans notre cuisine! Et nous le gardions propre et brillant comme un miroir! Nous étions une famille riche, car nous avions un plancher dans la cuisine! Ma mère aimait beaucoup sa maison et elle achetait de nombreux objets pour le rendre plus agréable comme un chandelier, de la belle vaisselle, etc.

Le quartier où nous habitions était pauvre. Il y avait une petite synagogue, une «shtiebel», près de notre maison. Elle était située près de la

rivière Smotch. J'avais l'habitude de voir les Hassidim faire leurs mouvements d'avant en arrière avec le haut de leur corps lors de la prière. Je demandais souvent à ma mère:

«Pourquoi bougent-ils continuellement comme cela?»

Et elle me répondait:

«Va demander à ton père».

Elle craignait de ne pas avoir la bonne réponse. C'est mon grand-père Aaron qui me l'a expliqué. Il m'a simplement dit:

«Bouger en récitant les prières est très important pour les Hassidim car pour eux tout le corps doit prier, non seulement la tête et la bouche».

Je voyais de nombreux Hassidim dans la synagogue avec leurs cheveux bouclés qui pendaient de chaque côté de la figure et leurs larges chapeaux aux rebords de fourrure.

Notre maison a souvent été la proie des voleurs et mes parents connaissaient bien ces derniers. Ils n'ont cependant jamais rapporté les vols à la police parce que mon grand-père disait que ces personnes étaient des «nebach», des gens pauvres, et qu'elles seraient envoyées en prison. Il nous disait souvent:

«Laissez-les vivre aussi. Essayez de comprendre ce que peut être leur misérable vie. Nous gagnons bien notre vie et nous remplacerons rapidement ce qui nous a été volé».

Mais moi j'avais peur de revenir à la maison pour la trouver vide; j'avais également peur des voleurs.

Quand j'avais presque 11 ans, mes parents ont annoncé à mes grandsparents qu'ils déménageaient: ils avaient acheté un terrain sur la rue Kovelska et ils y construiraient une maison. J'étais déçue, car j'aimais beaucoup la proximité de la rivière Smotch et celle de mes grands-parents; j'aimais le monde dans lequel je vivais et j'allais me sentir déracinée de celui-ci. Cependant, mes parents m'ont expliqué que le voisinage était en train de se détériorer et qu'il était temps d'envisager une nouvelle vie pour nous. Notre nouvelle maison fut bâtie par étapes: mon grand-père aida au transport du bois pour la construction, mon père y contribua avec ses connaissances et son expérience, et les voisins vinrent l'aider. Ils avaient mon père en grande estime. On l'appelait dans sa jeunesse «Srui Shiya» mais déjà à cette époque de ma vie on avait ajouté à ce nom «Reb», une appellation honorifique synonyme de respect et de droiture. Cela donnait une certaine distinction à son nom.

Finalement, la maison fut terminée: elle nous semblait si grande alors. Nous n'avions pas de plomberie: l'eau provenait d'un puits que nous allions chercher avec un seau. Dans notre première maison, nous avions un «vasser traiger», un colporteur d'eau alors que dans notre nouvelle maison, mon père avait fait creuser un puits juste pour nous. Quel luxe! Nous avions en plus deux toilettes extérieures que nous gardions très propres.

La cour à charbon, qui était à côté de notre nouvelle maison, avait une petite hutte où se trouvait la toilette, qui n'était autre qu'un simple trou dans le sol. Il nous arrivait souvent, Benny et moi, d'aller remplacer notre mère au travail dans la cour.

Dans mon enfance, la ville de Vladimir-Volinsky était une ville polonaise. Je suis allée en premier à l'école Tarbut où j'y ai reçu une éducation juive en même temps que les études primaires régulières. L'école Tarbut était d'orientation sioniste: nous rencontrions beaucoup de «shlichim», des émissaires de la Palestine qui venaient nous rencontrer et nous parler en nous encourageant à faire l'«aliya», le retour en Palestine. Nous avions divers groupes de jeunes Juifs, Hashomeir Hatzair (gauchiste), Betar (révisionniste), etc. L'objectif était d'amener ces groupes à adhérer à l'idéologie sioniste. Ces groupes organisaient des danses, des sorties et plusieurs autres activités. J'ai donc grandi dans une forte culture juive.

Après avoir reçu mon diplôme de l'école Tarbut, je suis allée au «gymnasium», l'école secondaire. Celui de la rue Farna était en partie subventionné par le gouvernement, mais les parents avaient tout de même à payer l'autre partie. C'était une école secondaire juive parce que les Juifs ne pouvaient avoir accès à l'école secondaire polonaise. Il y avait bien

quelques Juifs qui en fréquentaient une, celle de Povshechne, mais mes parents n'avaient pas les «contacts» pour me faire entrer. Les deux dernières années de secondaire se sont déroulées alors que les Russes occupaient notre ville: il nous fallait donc apprendre le russe à l'école. L'éducation était importante pour moi et très importante pour mes parents.

Quand je fus admise à l'école secondaire de la rue Farna, mon père et ma mère furent très fiers de moi. Naturellement, celle de Povshechne était mon premier choix mais l'antisémitisme d'alors en limitait l'accès à un tout petit nombre de Juifs. Avant le déclenchement de la seconde guerre mondiale et la montée en popularité d'Hitler, le racisme chez les Polonais et les Ukrainien vis-à-vis les Juifs était présent partout. Le nazisme n'a tout simplement fait qu'exacerber cette tendance qui existait depuis longtemps.

Le 1^{er} septembre 1939, l'armée allemande envahit la Pologne et Hitler signa, le 26 août 1939, un pacte avec Staline, divisant la Pologne entre l'Allemagne et l'Union soviétique. J'étais à l'école lorsque les Russes arrivèrent dans notre ville le 17 septembre 1939. À cette époque je ne connaissais pas la signification du mot «nationalisation». Je me souviens d'avoir vu les camions de l'Armée rouge et ils semblaient alors très impressionnants à mes yeux de jeune fille. Le changement balaya alors la Pologne comme une tornade. Tout d'un coup, les Russes nationalisèrent tout: ils édictèrent des lois interdisant l'entreprise privée et le commerce de tous les jours disparut simplement. Les Russes ramassèrent toutes les denrées et les produits dans les commerces pour les envoyer en Russie. Tout le monde dans la ville était en état de panique. Mes parents possédaient deux petits commerces et ils apprirent rapidement qu'ils ne leur appartenaient plus: c'était maintenant la propriété des Russes. Nous ne savions pas ce qu'il adviendrait de nos études et des écoles. Notre vie quotidienne venait tout simplement de disparaître.

Mon père, étant un érudit de langue russe et un enseignant, crut que sa connaissance du russe lui donnerait certains avantages et il se mit à la recherche d'un emploi. Ses connaissances de la langue russe étaient impeccables. Il faut dire qu'être polyglotte faisait partie de notre héritage culturel: à l'école Tarbut, nous avions commencé à apprendre l'anglais avec un enseignant qui venait d'Angleterre. L'étude du latin était alors

obligatoire. Mon père eut la chance de trouver un excellent emploi dans un bureau gouvernemental russe chargé de trouver et d'envoyer certains produits en U.R.S.S. C'était une sorte d'opération sous couvert, dirigé par le NKVD, les services secrets russes, et mon père ne discutait jamais ouvertement de son travail. Il était respecté au bureau et son supérieur russe fut reçu de nombreuses fois à la maison.

Nous n'étions pas dans une mauvaise position alors que tout autour de nous était chambardé. Alors que la guerre faisait rage et que tout le monde se préoccupait de trouver de la nourriture, nous possédions une vache. Nous avions des chevaux de trait mais ayant perdu nos commerces, nous n'en avions plus besoin et les avions vendus. Cette vache était une vraie bénédiction du ciel parce que cela signifiait que nous avions toujours du lait frais et du beurre. Plusieurs familles possédaient aussi une vache. Mon père avait rapidement pris le pouls de la situation: nous étions maintenant des citoyens de l'Union soviétique et de ce fait nous ne possédions rien. Nous ne pouvions que survivre et le fait de posséder une vache était très importante. C'était pour nous un gage de sécurité. Nous demeurions en ville et abritions la vache dans une petite étable dans notre cour. J'ai été élevée avec des animaux: des chiens pour surveiller nos commerces, des chevaux pour le transport et maintenant nous avions une vache. Nous avions l'habitude de boire le lait chaud, tout de suite après avoir trait la vache, sans pasteurisation ou homogénéisation. Nous battions notre propre beurre: nous faisions également de la crème, de la crème sure et du fromage. Dans une situation comme la nôtre, les gens ont l'habitude de s'adapter rapidement aux changements en pensant en premier à leur survie. Nous avions en face de la maison un petit bout de terrain: nous l'avons donc engraissé de fumier pour le transformer en jardin potager. Nous faisions pousser des tomates, des carottes, de la laitue, des radis et plusieurs autres légumes. Mon grandpère paternel demeurait assez loin de notre maison mais cela ne le dérangeait pas de venir s'occuper de notre jardin car, entre-temps, mon grand-père maternel était décédé de causes naturelles.

La vie avait repris son cours normal bien que de manière différente. Nous étions résignés à être sous la férule des Russes parce que nous avions entendu parler des atrocités commises de l'autre côté de la rivière Bug. J'avais l'habitude de voir des files de réfugiés (nous les appelions alors des fugitifs) des territoires occupés par les Allemands. Il y avait alors des milliers de personnes défilant à travers Vladimir-Volinsky qui était proche de la nouvelle frontière. Mon père ne voulait pas partir: il recherchait avant tout la sécurité. Il ne voulait pas devenir lui aussi un réfugié. Il pensait que quoiqu'il arrive, il ne pourrait pas y faire grand-chose.

Il croyait cependant que sa connaissance de la langue russe lui permettrait d'aplanir les difficultés qui pourraient se produire. Je me souviens qu'il disait alors:

«Laissons-les courir, laissons-les courir aussi loin qu'ils le veulent. Moi je reste ici car ici j'ai ma maison, ma sécurité et mes contacts».

Qui aurait pu croire alors que le pacte germano-soviétique serait brisé éventuellement et que nous passerions de l'influence russe à l'occupation allemande? Plusieurs personnes s'en doutaient et mon père commit une erreur de jugement. La plupart des réfugiés que nous voyions poursuivaient leur chemin jusqu'en Russie et certainement plusieurs survécurent à la guerre. Mon père cependant fut tué comme la majorité des membres de ma famille. Ces réfugiés étaient peut-être plus prévoyants car ils ne voulaient pas prendre de chance. Ils ont poursuivi leur chemin aussi loin qu'ils le pouvaient.

J'ai terminé mes études secondaires sous l'occupation russe. L'étude de la langue russe fut ajoutée à notre programme d'études. Mon père fut choisi pour prendre la parole, au nom des parents, lors de la cérémonie à l'occasion de ma graduation. J'étais tellement fière de lui. Il a fait un magnifique discours disant toute sa fierté pour sa fille et l'excellente éducation qu'elle avait reçue dans cette école. Il dit au public qui l'écoutait à quel point tous devaient être heureux en cette journée. J'avais déjà été acceptée à l'université de Lvov et j'avais hâte d'entreprendre mes études universitaires. Je quitterais alors notre petite ville pour aller dans une cité. J'y apprendrais de nouvelles connaissances et me ferais de nouveaux amis. Une nouvelle vie m'attendait à Lvov et j'étais particulièrement excitée par toutes les nouvelles perspectives qui s'offraient à moi. Malheureusement, tous ces espoirs n'eurent pas de lendemain. Cette nouvelle vie avec toutes ses promesses n'était pas celle que je pouvais alors imaginer dans mes pires cauchemars.

Le 22 juin 1941, les Nazis traversèrent la rivière Bug et envahirent l'Est de la Pologne. Ils déchirèrent le pacte qu'ils avaient signé avec les Russes et le monde entra dans une nouvelle escalade de la guerre. Tout ce que je chérissais, que j'aimais et connaissais fut balayé du jour au lendemain. Mon univers s'écroula autour de moi et ma jeunesse à Vladimir-Volinsky fut relayée à un simple souvenir.

CHAPITRE 2

Noirceur, mort et trahison

Avec la fin du pacte germano-soviétique, c'est tout mon univers qui prit fin en juin 1941. Je compris immédiatement que mon père n'avait plus de travail. Son supérieur du nom de Boris me dit:

«Parle à tes parents et dis-leur de partir»

Boris était Juif et seuls mon père et moi le savions. Il insista:

«Les Allemands vont tous vous exterminer. Je suis certain de cela. Faites vos valises immédiatement et quittez la ville dès maintenant».

Quand j'en parlai à mon père, il me dit qu'il n'était pas question que nous nous mettions à courir. Il croyait à la stabilité et pensait que cette nouvelle phase de la guerre n'était que passagère. De plus, tout allait si vite et nous avions si peu de temps pour faire quoi que ce soit. Les Russes de notre ville firent leurs bagages rapidement et disparurent comme ils étaient venus. Il n'y avait plus beaucoup de temps pour prendre une décision aussi vitale pour nous tous. Je comprenais mon père: comment pouvait-il prendre la décision de tout quitter et de s'enfuir en quelques heures seulement?

Et les bombardements débutèrent. Les avions allemands passèrent de nombreuses fois au-dessus de nos têtes faisant un bruit de tonnerre; les bombes se mirent à tomber comme une pluie d'un ciel menaçant. La panique et la peur s'emparèrent des gens de notre ville; ils se bousculèrent et marchèrent les uns sur les autres dans l'espoir de se mettre à l'abri rapidement. Mais il n'y avait aucune place sécuritaire à l'abri des bombes. Survivre ne tenait qu'à la chance: si les bombes vous épargnaient, vous viviez. Si au contraire les bombes explosaient au-dessus de vous ou même près de vous, vous étiez déchiquetés en morceaux.

Tout arriva si rapidement. Dans la soirée du 24 juin, les derniers Russes quittèrent la ville et dans la matinée du 25, les imposantes colonnes de soldats allemands arrivèrent. Il n'y eut pas de transition entre les deux événements, uniquement un enchaînement. Lors de leur arrivée, arborant fièrement leur brassard avec la croix gammée, la ville était en ruines. De nombreux édifices étaient encore en flammes alors qu'une couche de cendres recouvrait tout, comme l'aurait fait la neige en hiver. Quelques maisons eurent la chance d'être épargnées: ce fut le cas de la nôtre. J'étais demeurée à l'intérieur de la maison, tremblant de tous mes membres en écoutant le son assourdissant des bombes qui explosaient. Ma mère tentait de me consoler en me disant:

«Ne t'inquiète pas, Chanale. Tout va bien. Les dommages peuvent être réparés, les vies, elles, ne le peuvent pas».

Des groupes de soldats nazis marchèrent à travers la ville et rirent de voir la misère des Juifs. Ils admirèrent la destruction qu'ils avaient causée tout autour. Des ordres furent émis concernant les Juifs. Ils devaient apporter leurs livres et leurs radios aux endroits qui leur étaient désignés. La désobéissance était punie de mort. Les Juifs devaient porter obligatoirement l'étoile de David jaune sur leurs vêtements. Tout Juif surpris à ne pas la porter pour s'identifier était tué sur le champ.

Entre-temps j'étais tombée amoureuse d'un de mes professeurs, Kizel. Il demeurait assez loin de chez nous. Les bombes pleuvaient sur la ville et je m'inquiétais pour lui. Je voulais aller voir comment il se débrouillait mais ma mère ne voulait pas me laisser sortir de la maison. Cependant, j'ai trouvé le moyen de sortir et j'ai couru jusque chez lui. Là, j'ai découvert qu'il était mort dans un fossé alors qu'il cherchait un abri. J'étais brisée par la peine.

Ma meilleure amie, Sarah Chuver, était une voisine sur la rue Kovelska. Son père était boucher. C'était une très belle jeune fille, avec de longs cheveux bruns, des yeux vert émeraude, des lèvres rose pâle et une jolie peau blanche. Elle était très gentille et tout le monde aimait entendre son rire. Tout le monde aimait Sarah. J'étais fière d'avoir une amie comme elle.

Quelque temps après l'invasion (de la Pologne par l'armée nazie), ma mère et moi étions en train de peler des pommes de terre que nous avions trouvées pour le souper. Soudain un cri a déchiré le silence: c'était la voix de Sarah. J'ai couru pour regarder par la fenêtre du salon. La maison de Sarah était juste à côté de la nôtre. Il y avait une clôture entre nos deux maisons. J'ai vu alors deux soldats allemands courant après Sarah qui criait. Quelques minutes avant, elle était tranquillement assise sur la galerie sur le devant de sa maison et maintenant elle était poursuivie jusque dans la cour. Sa mère et sa sœur aînée voulurent la rejoindre mais j'ai vu un soldat les repousser dans la maison avec un gros bâton pour ne pas voir ce qui allait se passer par après.

Plusieurs autres soldats allemands se sont joints aux deux premiers et ont attrapé Sarah. Ils l'ont encerclée et ils riaient comme des hyènes: Sarah pleurait et criait comme une hystérique. Les soldats lui ont sauté dessus comme des loups sur un agneau. Un soldat lui a arraché ses vêtements alors que les autres regardaient avec anticipation. Sarah a bien essayé de repousser le soldat mais ce dernier lui a donné un coup avec la crosse de son fusil. Elle est tombée et a crié de terreur. Le soldat a déboutonné son pantalon, enlevé ses sous-vêtements et l'a violée devant les autres. Les cris ont cessé. Ma mère m'a dit:

«Ne reste pas derrière la fenêtre, on pourrait te voir».

Il y avait des rideaux aux fenêtres et j'ai pu regarder. J'ai vu un autre soldat se relever avec un sourire de satisfaction alors qu'un autre le remplaçait sur le corps de Sarah. D'autres soldats attendaient leur tour en ligne (les Allemands forment un peuple très ordonné). Le premier soldat à l'avoir violée a contourné la maison pour s'assurer que personne ne puisse en sortir. Les cris de satisfaction et les rires des soldats étaient si forts que moi, alors toute jeune fille, je pouvais clairement les entendre et savoir exactement ce qu'ils faisaient. Ma mère ne pouvait arrêter mes pleurs et me consoler parce que je savais à quel point Sarah devait souffrir. Des larmes ne cessaient de couler de mes yeux; mon corps tremblait de spasmes. Ma mère me serrait contre elle.

Quand les soldats sont partis, j'ai vu les parents de Sarah essayer de la lever de terre pour la transporter mais ils en étaient incapables. Quelqu'un de la maison est parti en courant chercher de l'aide à la porte d'à côté (ils vivaient dans une maison semi-détachée) où vivait un photographe. Il est arrivé en courant et ensemble ils ont transporté le corps de Sarah dans la maison. Sa tête était retombée en arrière et ses longs cheveux touchaient le sol alors qu'ils l'amenaient à l'intérieur. Était-elle morte alors ou est-elle morte peu après, je ne peux le dire. Je sais qu'ils ont enterré Sarah le jour suivant. Ses parents ne s'en sont jamais remis: sa mère portait toujours un châle noir qui lui couvrait une partie de son visage.»

Personne ne savait ce qui s'était produit à l'exception de ma mère et moi. De toute façon, à qui ses parents auraient-ils pu se plaindre et dénoncer les coupables. À la police? Les Allemands étaient la police. Et ils étaient des criminels. Je crois que Sarah était probablement morte quand ils la transportèrent dans la maison. Quelle peine ses parents durent-ils ressentir! Ma mère me dit alors:

«Chanale, tu ne dois parler de cet incident à personne».

À partir de ce moment, ma mère ne me laissa plus sortir en dehors de la maison de peur qu'il ne m'arrive le même sort. Je me cachai donc pendant de nombreux jours dans le grenier. À compter de ce jour, je vivais dans la peur, peur d'être la prochaine victime des soldats allemands.

Ceux-ci semblaient avoir projeté ce viol avec beaucoup d'attention. Leurs casernes étaient situées de l'autre côté de la rue, en face de nos maisons. Sarah s'assoyait souvent sur le perron en face de la maison et avait dû attirer ainsi l'attention des soldats. Elle était très belle. Toute la scène de la chasse de Sarah à travers la cour par les soldats allemands était gravée dans ma mémoire. Depuis ce temps, lorsque je reconduis ma fille à sa maison, jamais je ne la quitte des yeux avant qu'elle ne soit rentrée à l'intérieur de sa maison. La terreur que j'ai vécue dans ma jeunesse ne me quitte jamais.

Brièvement après la mort de Sarah, le 31 juillet 1941, ma mère, Benny et moi nous nous sommes levés vers six heures du matin après une nuit sans beaucoup de sommeil. Nous avions entendu des pas dans la rue en face de chez nous. Ma mère et moi avions couru à la fenêtre pour regarder ce qu'il

se passait: une ombre, habillée de vêtements civils, courait vers notre maison. Comme cet étranger approchait, ma mère murmurât:

«C'est Léon. Que fait-il ici à cette heure?»

Léon était un Polonais employé dans un de nos commerces pendant de nombreuses années. Mes parents l'avaient toujours traité comme un membre de notre famille et l'avaient toujours bien payé parce qu'il avait travaillé durement pour établir nos commerces de charbon et de bois. Nous avions entendu qu'il s'était joint, comme beaucoup d'autres Polonais et Ukrainiens, à une nouvelle milice mise sur pied par les Allemands qui leur offrait de merveilleuses perspectives d'avenir.

Notre porte d'entrée était toujours barrée la nuit. Léon arriva tôt le matin et il n'attendit pas qu'on lui ouvrit la clôture: il sauta par-dessus et courut jusqu'à la porte d'entrée. Il y avait une bonne distance séparant la clôture de la porte d'entrée. Nous l'avons vu courir avec un fusil pendant à son épaule. Nous ne nous attendions pas à rien de mal de sa part et ma mère lui ouvrit donc la porte. Léon affichait un tel regard de haine sur son visage que nous comprîmes immédiatement que quelque chose ne tournait pas rond. Il dit:

«Payne Ressels, habillez-vous et venez avec moi. Je dois vous emmener au travail».

Ces mots «emmener au travail» jetèrent la terreur dans nos cœurs puisque d'autres ayant été menés au travail n'étaient jamais revenus. Mon père lui dit:

«Léon, j'ai toujours été bon pour toi. Comment peux-tu me faire cela?»

Et Léon lui répondit:

«Il n'y a pas de temps pour la discussion. Habillez-vous et venez immédiatement avec moi. C'est un ordre. Il ne vous arrivera rien de mal mais vous devez aller travailler maintenant. Les Juifs doivent se mettre au travail». Ma mère tenta de lui faire comprendre raison:

«S'il te plaît Léon, ne m'enlève pas mon mari. Nous avons toujours été bons pour toi!».

Léon lui répondit:

«J'ai des ordres à suivre. Ils doivent être appliqués immédiatement».

La haine devait couver depuis longtemps dans le cœur de Léon et jamais nous ne nous en étions doutés. Maintenant il avait la chance de laisser libre cours à sa haine. Il devait ramasser un certain nombre de Juifs pour les «emmener au travail» et il ne manquât pas de combiner son désir de vengeance avec ses ordres.

Mon frère Benny avait mis une chemise et des pantalons propres: il s'était dépêché de rejoindre mon père. Benny lui dit:

«Papa, je ne vais pas te laisser y aller tout seul. Je veux t'aider».

Et mon père lui dit:

«Non, ne viens pas avec moi».

Benny se tourna alors vers Léon et lui dit:

«Je ne veux pas que mon père travaille trop fort; je vais l'aider quel que soit le travail qu'il devra effectuer».

Ma mère l'implora:

«Benny, Léon n'a demandé que ton père, pas toi». Mais Benny insistait:

«Sous aucune considération je ne vais laisser papa partir seul. Je veux l'aider».

Mon père tenta de rassurer ma mère:

«Ne t'inquiète pas... Tout va bien aller!»

Il l'embrassa, puis fit de même pour moi et nous dit au revoir, puis ils partirent avec Léon.

Ma mère attrapa frénétiquement quelques vêtements et s'habilla à la hâte. Elle me dit de rester à la maison et sortit pour voir où Léon emmenait son mari et son fils. Je regardai par la fenêtre et vis que partout des Juifs étaient rassemblés sur la place. Tout cela semblait si irréel. C'était ce qu'on appelait une «oblava», une chasse aux Juifs dans les rues qu'ils attrapaient comme des chiens. Les Juifs portaient tous leur étoile de David jaune sur leur poitrine et dans le dos. Cela les rendait facilement repérables. Ces écussons avaient une forme ronde. Les Juifs étaient obligés de les porter suite à une directive du Commissaire général (General Kommissar) en date du 6 septembre 1941. Quiconque portait ceux-ci dans la rue était immédiatement arrêté. Mon père fut cependant arrêté à la maison ce qui nous a laissé croire que Léon devait compléter son «lot» de Juifs à arrêter.

Comme ma mère poursuivait Léon, mon père et Benny, un soldat allemand la frappa au visage avec un bâton. Elle tomba au sol et du sang se mit à couler de sa bouche. Sans s'en faire pour autant, elle se releva et poursuivit son chemin, déchirant une manche de sa robe et la mettant dans sa bouche pour arrêter le sang de couler. Elle vit Léon reconduire les deux hommes à la prison, une grande et vieille bâtisse qui dominait la place près des Halles (où l'on retrouvait les boucheries de la ville). Cette prison, avec ses hauts murs, était construite de gros blocs de ciment. La grosse porte de fer noire qui conduisait à l'intérieur était large et s'ouvrait chaque fois que de nouveaux groupes de prisonniers juifs y étaient amenés.

Ma mère vit de nombreuses femmes juives attendant des nouvelles de leurs hommes en face de la porte de la prison et elle se joignit au groupe. Elles n'entendaient aucun bruit venant de l'intérieur. Quelques femmes allèrent voir le dirigeant du «Judensrat», un conseil des Juifs établi par les Allemands. Froidement, il leur répondit:

«Je suis désolé. Nous ne pouvons rien faire. Ce n'est plus de notre ressort».

Ces femmes rapportèrent ces paroles aux autres femmes qui attendaient en face de la prison. Après 27 heures d'attente, la porte s'ouvrit et un des responsables du «Judensrat» sortit. Le conseil l'avait envoyé pour savoir ce qu'on allait faire aux prisonniers juifs qui avaient été enlevés. Mais à sa sortie son visage était si pâle et triste que ma mère dit:

«Son visage est trop triste. Ce sont probablement de mauvaises nouvelles».

Les personnes s'attroupèrent autour de lui et le questionnèrent sans relâche. Il les repoussa en leur criant:

«Éloignez-vous de moi».

Il ne voulait pas leur dire la mauvaise nouvelle que les hommes étaient abattus à l'intérieur des murs, mais il ne voulait pas également leur mentir. Il leur cria donc:

«Vous devez garder espoir. Gott vett helfen (Dieu nous aidera)!»

Il le répéta autant comme autant, presque machinalement. Et nous découvrîmes plus tard pourquoi il restait si évasif dans ses réponses. Ce qui se passait à l'intérieur de la prison était une vision de l'enfer, un enfer qui nous enleva mon père et Benny pour toujours.

Henry Kazimirski, que je devais marier plus tard, travaillait pour la clinique dentaire de la Wehrmacht (armée allemande) comme dentiste. Cette position lui donnait accès à des informations que personne d'autre ne pouvait obtenir. Il réussit à apprendre que les prisonniers juifs furent abattus dans la prison. Il me confia que dès leur arrivée, ils étaient entassés dans de petites cellules qui étaient surpeuplés. Ils étaient battus et brutalisés par des gardes sadiques qui les considéraient comme des «untermenschen» (soushommes ou hommes de race inférieure). Ils les privèrent de nourriture. Et puis ils leur firent creuser de grandes fosses dans la cour de la prison. Quand les trous furent suffisamment profonds, les Juifs furent alignés sur les bords des fosses. Les soldats levèrent alors leur fusil et tirèrent simultanément dans la nuque des Juifs. Comme ils tombaient dans les fosses, de nouveaux Juifs étaient à nouveau alignés et la procédure répétée. Quelques-uns des corps tombés n'étaient pas encore morts. Du sang et des fragments d'os couvraient le sol. La masse des corps dans les fosses ne

cessaient de grossir. Mon père et Benny moururent de cette façon. Avec la mort de mon père, un trésor de connaissances disparut et avec la mort de Benny, une vie pleine de promesses et de réussites, fut coupée telle une fleur qui n'aura pas la chance de s'épanouir. D'autres prisonniers furent battus et les gardiens leur ordonnèrent de pelleter et de couvrir les fosses de terre. Puis ils furent abattus eux aussi à leur tour. La vie de mon frère Benny fut une perte: il n'eut aucune chance. Tout ce qu'il désirait c'était d'aider mon père et il paya de sa vie ce noble désir d'un fils envers son père.

Ce que me dit Henry fut corroboré par la suite par un survivant qui réussit à se faire libérer de la prison. Peut-être sa famille avait-elle de très bonnes «connexions». Je ne l'ai jamais su. Il dit qu'il y avait de nombreuses fosses dans la cour de la prison mais les Allemands avaient tué tellement de Juifs que celles-ci n'étaient pas assez grandes même si les morts étaient empilés pour prendre moins de place. Les Allemands décidèrent par la suite de brûler les corps.

Est-ce que mon père a vu comment ils tuèrent son fils? Cette question m'a toujours hantée. Ne pas savoir était une douleur en elle-même. Ont-ils été torturés? Ont-ils été séparés? Ils étaient si proches l'un de l'autre. Ont-ils été réunis avant que la mort ne nous les enlève? J'ai un puissant besoin de savoir. Quelles ont été leurs dernières pensées? C'est quelque chose à laquelle je pense souvent. Aurait-il pu survivre à la guerre s'il ne s'était pas proposé de son plein gré pour accompagner mon père alors que Léon n'était pas venu le chercher, lui? Un jeune homme comme lui, innocent et dans la fleur de l'âge, n'aurait jamais dû être sacrifié aussi inutilement.

Henry et moi n'avons pas avoué la vérité à ma mère. Nous désirions lui épargner cette peine supplémentaire, ce fardeau d'angoisse. Elle conserva toujours ce mince espoir dans son cœur, espérant que mon père et Benny reviendraient un jour. Cela aurait été cruel de notre part d'éteindre cette petite flamme d'espoir. Ne dit-on pas qu'un peu d'espoir est mieux qu'un tas de désillusions?

Mon père et Benny disparurent de ma vie pour toujours. Ils furent arrachés à la vie par des bourreaux nazis mais je les garderai toujours bien vivants dans mon cœur et dans mes pensées. Ils me manquent chaque jour qui passe.

CHAPITRE 3

Mariage et «Aktion»

Je me retrouvais seule avec ma mère. Je cherchais désespérément à trouver un contact, une personne capable de me dire ce qui était arrivé à mon père et à Benny. Nous ne savions pas alors qu'ils étaient morts. Quelqu'un nous a alors dit qu'il y avait ce dentiste qui travaillait à la clinique dentaire de la Wehrmacht allemande et ma mère me dit:

«Chanale, peut-être avec son aide pourrais-tu apprendre où se trouve ton père et ton frère?»

J'ai donc pris mon courage et mon «chutzpa» à deux mains et décidai d'aller rencontrer cet homme et lui poser la question. Quel meilleur contact pourrais-je avoir? Peut-être même pourrait-il sauver mon père et mon frère? J'ai donc revêtu mes plus beaux vêtements et couru à travers la ville pour me rendre à la clinique dentaire allemande.

Et là je suis restée dans la salle d'attente. Je me suis assise et j'ai attendu patiemment. À un moment donné, la porte s'est ouverte et un homme en sarreau blanc est sorti. Il m'a remarquée immédiatement et a semblé gêné de me voir là; il s'est retourné, faisant comme s'il ne m'avait pas vue. J'ai appris plus tard que les patients dans la salle d'attente ne savaient pas que leur dentiste était un Juif. Il avait peur d'être reconnu comme Juif si une petite fille portant les écussons de l'étoile de David attendait dans la salle d'attente. Il traita 5 ou 6 patients et après le dernier, il me fit entrer rapidement dans une pièce et me dit:

«Comment peux-tu venir ici? Ne sais-tu pas que ceci est une clinique dentaire allemande?»

Je lui expliquai ma situation et la raison de ma visite. Plus tard, il m'expliqua à quel point cela avait été dangereux pour moi de faire une

chose pareille.

Le docteur Henry Kazimirski mesurait à peu près 5 pieds 7 pouces. Il était partiellement chauve et possédait un merveilleux sens de l'humour. Il cachait son identité juive à ses patients parce qu'il possédait un «ausweiss», une autorisation spéciale lui permettant de se promener dans la ville sans porter les écussons de l'étoile de David. Mais, même à cela, il vivait dans la peur.

Après le départ de son dernier patient, le docteur Kazimirski me dit:

«S'il vous plaît entre dans mon bureau».

Dans son regard j'ai ressenti de la chaleur et une certaine attirance entre nous. Après avoir entendu ma demande de renseignement sur le sort de mon père et de Benny, il me dit qu'il ferait tout en son pouvoir pour trouver ces informations. Il m'avertit que cela ne serait pas aisé de découvrir la vérité mais qu'il ferait de son mieux. Il me demanda également s'il pourrait me revoir et prit en note mon nom et mon adresse.

Il n'y avait pas de rendez-vous amoureux en ces temps troublés. Personne ne sortait en amoureux alors. Nous nous rencontrions à la clinique et à la maison. Je tombai follement amoureuse d'Henry. Au beau milieu de cette tragédie que nous vivions, je rencontrai enfin quelqu'un pour m'apporter un peu de réconfort, de compassion. Ma mère était heureuse de cette relation, car elle aimait beaucoup Henry. C'était un homme fondamentalement bon et sa position de dentiste lui donnait de nombreux avantages. De plus, il jouait du piano. Il confessa plus tard que lorsqu'il m'entendit jouer du piano, il tomba amoureux de moi. Chaque fois qu'il nous visitait à la maison, je me faisais un devoir de jouer pour lui car il aimait tellement cela. Il m'aida à traverser de terribles épreuves: il était quelqu'un en qui je pouvais avoir confiance. Les deux hommes de la maison étaient disparus et la présence d'Henry dans notre vie avait quelque chose de réconfortant. Notre amour pour lui était sincère et venait du fond de notre cœur. Mon bonheur grandit au fur et à mesure que disparaissait ma tristesse.

Les personnes qui l'avaient engagé savaient très bien qu'il était Juif bien qu'officiellement, il était Polonais. Quand l'armée déferla sur notre territoire, elle n'avait pas de dentiste à son service. Comme elle avait un besoin désespéré de dentistes, Henry fut tout simplement embauché. Avec une autre personne, il dut monter une clinique et trouver les instruments dentaires et les médicaments appropriés. Henry et son associé travaillèrent avec enthousiasme car cette clinique était pour eux une protection, un gage de sécurité. Les soldats se présentèrent en nombre à la clinique: les deux dentistes ne manquaient jamais de travail. Les personnes qui les avaient engagés leur dirent de ne jamais s'identifier d'aucune manière comme Juifs. Ils ne devaient surtout pas porter les écussons à la clinique.

Henry demeurait loin de la maison car il habitait Wloclawek. Il avait fait ses études en dentisterie en Belgique et avait fait sa pratique à Varsovie. Quand les réfugiés commencèrent à quitter cette ville, il leur emboîta le pas et prit la fuite en direction de la Russie. Il s'arrêta dans notre ville de Vladimir-Volynski parce que ce n'était pas trop loin de la frontière; de plus il y connaissait un médecin de réputation du nom de Bubis et qui avait étudié avec lui en Belgique. Henry décida donc de s'arrêter chez nous et de demeurer chez le docteur Bubis. Il pourrait toujours décider par la suite de poursuivre son chemin et aller plus loin en Russie. Son associé à la clinique me dit un jour qu'Henry avait été un Playboy bien connu dans sa jeunesse (il était de onze ans mon aîné) et me conseilla de ne pas trop m'attacher à lui car il le connaissait bien. Pour ma part, j'étais attirée par son sens de l'humour. Si je me sentais triste, il s'empressait de me faire rire avec ses farces. Il me surnomma Kicia (un mot polonais qui signifie chaton) ce qui me réconfortait à chaque fois que je l'entendais. Malgré les avertissements de son associé, je sentais au plus profond de moi-même qu'Henry m'aimait sincèrement, de cet amour que l'on retrouve rarement dans la vie.

Notre amour s'épanouit de jour en jour et le 1^{er} février 1942 nous nous sommes mariés en secret à la chapelle du rabbin Morgenshtern. Ce mariage était important pour moi bien que ce ne fut pas un grand événement mondain comme toute jeune fille rêve d'avoir. Quoiqu'il en soit le «Ketubah» (contrat de mariage juif) était définitif: Chana et Henry Kazimirski étaient maintenant unis par les liens du mariage. J'avais uni ma destinée à un homme que j'aimais profondément et qui était dévoué à ma

mère. Il partageait sa nourriture avec nous puisqu'il avait la chance de posséder une autorisation spéciale lui permettant de se procurer une plus grande et une meilleure qualité de nourriture que les Juifs.

Henry était au fond de lui-même un éternel optimiste. Il me disait souvent:

«Kicia, vis au présent, non dans l'avenir. Aujourd'hui nous sommes ensemble».

Cependant, comme la guerre se poursuivait, Henry se fit de plus en plus pessimiste. Henry avait découvert par le biais du «Gebittskommissar» (commandant du territoire) ce qui était arrivé à mon père et à Benny: les deux étaient morts. Nous n'en avons jamais parlé à ma mère.

Après un certain temps, la clinique dentaire d'Henry fut fermée. Un dentiste allemand du nom de Hecker, un membre en règle du parti nazi, vint s'établir et ouvrit une clinique dans la ville. Il renvoya l'associé d'Henry mais décida contre toute attente de garder ce dernier avec lui. Il lui dit:

«Tu vas continuer à travailler pour moi mais jamais plus tu n'effectueras d'extraction de dents ou de chirurgie. Tu ne feras que des travaux dentaires mineurs sous ma supervision. On ne peut tolérer que des Juifs arrachent des dents allemandes: ce serait indécent».

Avec lui arriva un homme du nom de Hahn qui était son technicien dentaire (denturologue) et qui avait complété ses études dans l'armée.

Un événement tant craint par les Juifs polonais se produisit le 13 avril 1943. Il s'agissait du prélude à «solution finale», à l'extermination. Les Allemands établirent un ghetto composé de deux sections, une qui était réservée pour les artisans surnommée le «ghetto de la vie», et une seconde pour les personnes dites «non-productives», appelée le «ghetto de la mort». On rassembla 22 000 Juifs dans ce ghetto. Ceux du «ghetto de la mort» ne possédaient pas un ausweiss! Et les autorités militaires les considéraient comme des «illégaux». Les Allemands promirent à Kudish, alors président du Judensrat, que les Juifs possédant un «ausweiss» pourraient vivre et même travailler pour l'armée allemande. Les Allemands les considéraient

comme l'avenir devait le prouver, ils tuèrent aussi bien ceux qui avaient un permis et ceux qui n'en avaient pas. Tout le système des autorisations «ausweiss» n'était en fait qu'un immense complot pour attirer d'innocents Juifs qui croyaient détenir une chance de demeurer vivants. Pour les Juifs, tout semblait tellement logique: personne ne se débarrasserait d'une main d'œuvre qualifiée obtenue sans dépenser quoi que ce soit. Tuer une telle main-d'œuvre était tout à fait illogique. Les Juifs n'avaient alors aucune idée de la barbarie des Allemands: c'était simplement au-delà de leur imagination. Les lois de la logique ne pouvaient tout simplement pas s'appliquer lorsque les Juifs entraient en considération.

Ausweis No 28/1
Der Kasimierski Eunoch /Zahnarzt/
wohnhaft Ustiluger is 44
ist in die Bescheinigung des Judenrates № 28
als Mitglied der Familie des Besitzers des Facharbeits- ausweises № 723 eingetragen und ist berechtigt
die Strassen ausserhalb des Ghettos zu passieren, und 1942. ausserhalb d.Getto zu wohnen. Der Judenrat.
Was and the state of the state

Ausweiz... Permis spécial

Henry vivait en dehors du ghetto avec moi parce que la Wehrmacht (l'aviation allemande) lui avait donné un permis spécial. Celui-ci permettait bien une certaine liberté mais le danger était toujours présent. Ma mère préférait demeurer avec ses sœurs et ses parents dans le «ghetto de la vie».

Peut-être se croyait-elle à l'abri de la situation dans cet endroit, mais aucun Juif ne pouvait être à l'abri où que ce soit.

Beaucoup de Juifs assiégèrent le Judensrat pour se procurer des permis pour vivre dans le «ghetto de la vie». Tous sans exception étaient prêts à payer des pots-de-vin et donner des cadeaux pour mettre la main sur de tels permis. Le chef du Judensrat, Leib Kudish, devint soudain un dieu, avec droit de vie et de mort. Les gens se précipitaient vers lui pour lui donner toutes sortes de cadeaux pour acheter ce qu'ils croyaient être un droit à la vie: ce n'était en réalité qu'un délai d'exécution. Je connaissais bien Leib Kudish. Sa fille Taubtcha avait été une de mes meilleures amies d'enfance. Nous demeurions alors sur la rue Kilshchizna, pas très loin de la rivière Smotch, et la famille Kudish vivait proche de chez nous. C'était alors un barbier. Il possédait une très belle voix et il chantait très bien. C'était un homme assez grand et droit. Sa femme marchait en se dandinant comme un paon en se donnant des airs. Bien que sans éducation, elle croyait avoir de la classe et faire partie d'une certaine élite. J'avais l'habitude de me rendre à la maison des Kudish tout de suite après l'école pour jouer avec Taubtcha.

Puis soudain, alors que la guerre venait d'éclater, le nom de Leib Kudish était sur toutes les lèvres. Il était devenu une personnalité et avait fait tranquillement son chemin à la présidence du Judensrat. Plusieurs Juifs furent nommés de fait sur cet organisme sans avoir à donner leur consentement. Quelques-uns se suicidèrent après avoir compris ce que les Allemands attendaient d'eux. D'autres se joignirent au Judensrat parce qu'ils croyaient pouvoir aider leurs frères juifs. Ils réalisèrent rapidement la futilité de leurs espoirs. Leib Kudish par contre avait vu dans la formation du Judensrat la possibilité de devenir quelqu'un d'important. Il offrit donc ses services aux Allemands. Et il devint si puissant que les Juifs vinrent à avoir aussi peur de lui que des Allemands. Pour plaire à ses nouveaux maîtres, il devint donc un homme fourbe. C'était un homme vulgaire, sans culture, un «proster mench» comme on disait en allemand car il savait susciter la terreur autour de lui. Il s'était entouré d'hommes intelligents dans le Judensrat. On y retrouvait un professeur qui m'avait enseigné les mathématiques et la physique. Un autre était monsieur Sheinkestel, un homme riche et respecté de notre communauté.

Je n'aurais jamais pu écrire ces lignes et rendre un témoignage en tant que témoin de l'homme si ce n'était d'un homme probe, d'un héros ayant une grande force morale: je parle de Hahn, le technicien dentaire. Il avait beaucoup de respect pour Henry. Chaque fois qu'il entendait parler d'actions en préparation contre les Juifs, il en parlait immédiatement à Henry. Et celui-ci relayait vite l'information aux dirigeants du ghetto qui le surnommèrent «le faiseur de panique». Ils ne voulaient pas croire qu'Henry pouvait dire la vérité sur ce qui allait se passer. Les gens ont l'habitude de n'écouter et de croire que ce qu'ils veulent entendre et ils ne voulaient certainement pas entendre ce qu'Henry avait à leur dire. Le docteur Hecker, bien qu'étant nazi, donnait également quelques informations. C'était un ami assez proche du gebitskommissar Wilhelm Westerheide, qui avait la responsabilité de tout le secteur. Il invitait souvent son ami à la clinique dentaire. Le docteur dit à Henry à la fin du mois d'août 1942:

«Vous ne devez pas rester ici car vous allez vous faire tuer. Je vous conseille de vous sauver immédiatement dans la forêt, dans une ville voisine, n'importe où parce qu'un plan est actuellement à l'étude pour faire de ce secteur «Judenrein» c'est-à-dire nettoyé de tous les Juifs».

Mais où pouvions-nous aller? Qui pouvait bien vouloir de nous?

Les premières rumeurs d'une prochaine «Aktion» se répandirent dans le ghetto comme un feu de forêt dans un été de sécheresse. Henry accordait foi à ces rumeurs car Hahn avait entendu des officiers allemands parler d'un plan visant à éliminer 20 000 Juifs. Il fit part à Henry de ce qu'il avait entendu. Les Allemands débutèrent leur génocide sur une petite échelle en assassinant quelques groupes de Juifs. Le 20 août, 1 000 Juifs furent obligés de creuser leur propre tombe à Piatydnie, juste à l'extérieur de Vladimir-Volynski, puis fusillés.



Mémorial de l'Holocauste à Wlodzimierz à la mémoire des 20 000 victimes

Vers la fin du mois d'août, Henry arriva en courant à la maison et me dit:

«J'ai trouvé une place où nous cacher. Partons et allons demander à ta mère de se joindre à nous mais ne parle à personne de notre cachette sous aucun prétexte car partout les murs ont des oreilles».

La mort, comme une guillotine prête à enlever la vie à tout instant, était présente partout dans le ghetto. Henry et moi avons avisé tous les membres de notre famille de ce qui se préparait. Après avoir entendu ce que nous avions à dire, ma mère se décida à nous accompagner et à se cacher avec nous parce qu'elle comprenait que rester dans le ghetto était synonyme de mort.

Bien que de nombreux Juifs aient prévu un lieu où se cacher, bien peu d'entre eux survécurent. Les Allemands, avec l'aide de nombreux collaborateurs Ukrainiens et Polonais, devinrent experts à débusquer les fugitifs quelle que soit l'ingéniosité de leur cachette. Les Juifs se cachaient dans des tunnels, sous des édifices, dans des greniers ou dans des abris fournis par des «Gentils» (nom que les Juifs donnent aux non-Juifs).

Le lundi 31 août 1942, en soirée, ma mère et moi sommes arrivées dans notre mystérieuse cachette. Henry avait refusé jusque-là de nous révéler où nous allions. Tout ce que j'avais était la certitude d'avoir une excellente cachette. Henry avait peur que, sans le vouloir, je fasse des allusions, des sous-entendus qui amèneraient les gens à poser des questions, peut-être même à nous dénoncer. Notre nouvel abri n'était nul autre que le grenier de la clinique dentaire où travaillait Henry. Nous sommes arrivés par la porte arrière: Hahn avait accepté de nous y cacher. Il ne le faisait pas pour l'argent ou pour les bijoux ou pour aucune autre considération matérielle. Il l'a fait parce que lui, un Allemand, avait de la compassion pour d'autres êtres humains. Il détestait l'injustice. C'était un homme foncièrement décent, noble dans l'âme.

Il avait fallu cependant beaucoup d'arguments et de conviction pour persuader Hahn d'accepter la présence de ma mère. Il ne voulait protéger qu'Henry et moi. Qu'il accepte enfin après discussions de la prendre était une immense faveur. Il dit à Henry:

«Je ne connais pas votre belle-mère. Je ne me sens nullement concerné en ce qui la regarde». Mais Henry l'a supplié et lui a dit:

«Ma femme n'acceptera pas de venir se cacher si sa mère ne peut venir. S'il vous plaît, permettez-lui de se joindre à nous. C'est une excellente personne».

Hahn accepta finalement de cacher ma mère avec nous. Henry ne mentait pas lorsqu'il affirmait que jamais je n'aurais accepté de laisser ma mère derrière nous. Il n'en était absolument pas question. Ma mère ne demeurait pas avec nous, mais dans le ghetto. Lorsqu'il m'informa qu'Hahn avait accepté, j'ai couru au ghetto (je possédais alors une autorisation me permettant d'y entrer et d'en sortir) et lui dit de venir immédiatement avec moi pour nous cacher. Imaginez ma détresse lorsqu'elle m'annonça qu'elle ne voulait pas quitter le ghetto. Elle me dit:

«Pourquoi cette panique? Pourquoi répandre de pareilles histoires sur une extermination des juifs?»

Je lui dis:

«Maman, je sais d'une très bonne source ce qui va arriver bientôt. S'il vous plaît, venez immédiatement avec moi».

Je lui ai pris les mains, je l'ai suppliée, je l'ai implorée et j'ai crié jusqu'à ce qu'elle accepte de venir avec moi. Elle est partie du ghetto comme je l'y ai trouvée, sans bagage, sans rien apporter dans ses mains ou ses bras.

Je suis sortie du ghetto avec ma mère et l'ai conduite à notre appartement. De là, nous nous sommes dirigées vers la clinique qui n'était distante que de 9 ou 10 coins de rues. J'avais demandé à Henry si je pouvais apporter une petite valise, des vêtements, des photos importantes, etc. mais il me l'a interdit car, disait-il, bien que les voisins soient tous des «Gentils» ils pourraient soupçonner que nous cherchions à nous échapper. Tout ce qu'avait apporté Henry roulé dans sa main était son diplôme de dentisterie de l'université de Belgique et quelques pièces de monnaie en or pur pour nous dépanner en cas d'urgence. Quant à moi, je n'apportais rien.

J'avais caché auparavant quelques objets personnels chez un voisin polonais croyant que je pourrais éventuellement venir les réclamer un jour.

Nous partîmes donc pour rejoindre Hahn dans la soirée alors qu'il n'y avait plus personne à la clinique. Mon jeune cousin Motel voulait venir se cacher avec nous mais Hahn refusa catégoriquement. Trop de personnes dans une petite cachette ne pourraient que causer des problèmes, nous dit-il. Pas assez de place, trop de bruits, trop peu de nourriture et une autre personne ralentirait la fuite des autres si cela devenait nécessaire. J'ai suggéré à Motel de se cacher dans le sous-sol peu éclairé de l'édifice où nous avions notre appartement. Il accepta et j'ai découvert plus tard que les Allemands l'avaient trouvé à cet endroit et l'avait exécuté immédiatement sur place. Une autre vie innocente perdue.

Hahn nous vit arriver et ouvrit rapidement la porte arrière de la clinique. Il nous amena directement à l'échelle qui conduisait au grenier et nous y montâmes rapidement. Ma première réaction fut: Oh mon Dieu, ne me dites pas que je vais avoir à passer beaucoup de temps dans cette place! Quand Hahn avait ouvert la trappe du grenier, un souffle chaud nous avait frappé le visage. Nous étions alors en plein été et la trappe fermait hermétiquement le grenier.

Les bords de la toiture étaient bas mais dans le milieu du grenier une personne pouvait facilement se tenir debout. Plus nous nous approchions des bords, plus il fallait se baisser et même ramper. Le plancher en bois était couvert de paille et de quelques tapis. Dans l'ensemble, la place était propre et bien entretenue. Hahn avait du travailler fort pour lui donner cet aspect accueillant pour nous. Une fenêtre mesurant 16 par 18 pouces éclairait le grenier sans pour autant s'ouvrir et nous offrait une vue d'ensemble de la porte du ghetto.

Hahn nous fit ses recommandations pour la situation. Sa voix était tendue: il savait la peine encourue pour un soldat du Reich qui abrite des Juifs. La mort immédiate. Il nous dit:

«Ne vous promenez pas dans le grenier durant la journée à l'exception de l'heure du dîner, entre midi et une heure, quand tout le monde est à l'extérieur. À tout autre moment vos pas seraient entendus en bas. Je vous

apporterai de l'eau et de la nourriture à la fin de la journée. Faites vos besoins hygiéniques dans un seau et je le viderai chaque fois que je vous apporterai de la nourriture. De plus, faites attention de ne pas parler: vous ne devez que chuchoter. Bonne chance».

Mes pensées s'emballèrent. Allions-nous survivre à cela? Et Motel pourra-t-il survivre? Qu'arrivera-t-il si le docteur Hecker vient travailler en dehors des heures régulières, car il possède les clés de la clinique? N'appartient-il pas aux SS et n'est-il pas un bon ami du Gebittskommissar Westerheide, celui-là même qui a planifié L'Aktion, l'extermination? Hahn nous avisa que celle-ci devrait avoir lieu entre 2 et 3 heures du matin. Hahn nous quitta et nous l'avons entendu fermer la porte de la clinique vers 7 heures du soir. Ma mère et moi avons alors déchiré nos écussons jaunes de l'étoile de David et les avons jetés dans le seau.

La chaleur intense du grenier était oppressante, suffocante. À l'extérieur tout était silencieux. La noirceur arriva rapidement et bientôt nous ne voyions plus dehors et encore moins les uns les autres. Ma mère se plaignait beaucoup, car âgée alors de 38 ans, elle supportait mal la chaleur. Je lui dis:

«Arrêtez de vous plaindre. Attendons quelques jours ici et voyons ce qui arrivera».

Elle était habituée à son confort et cette situation de stress l'affectait profondément.

Nous n'avons pas eu à attendre longtemps avant que les événements ne se déclenchent. À 4 ou 5 heures du matin, nous avons entendu des cris terrifiants. Ma mère dit:

«C'est l'Aktion qui commence».

Et tous ces cris, ces lamentations qui ne cessaient. Oh mon Dieu! C'était à fendre l'âme. Henry fut le premier à se rendre à la petite fenêtre (elle faisait face au ghetto et il pouvait très bien voir le gebittskommissar) et il nous dit:

«A broch, a broch, men harget Yidn» (Ils sont en train de tuer les Juifs).

Je lui ai répondu calmement:

«Nous sommes finis».

La petite fenêtre ne permettait qu'à une seule personne de voir à l'extérieur. J'ai donc poussé Henry et lui ai dit:

«Laisse-moi voir ce qui se passe!»

Et j'ai eu alors une vision sortie directement des enfers, des images qui resteront gravées à jamais dans ma mémoire.

J'ai vu de gros camions éparpillés sur la place. Je pouvais entendre leurs moteurs tourner bruyamment. J'ai vu des hommes, plusieurs portant un taleisim (châle de prière) être rassemblés et poussés à l'arrière des camions. Quelques-uns ont levé leurs bras vers le ciel comme pour demander la protection du ciel dans leur panique alors que d'autres s'agenouillaient au sol pour pleurer d'angoisse en criant: Lama hazavtonu (Pourquoi nous as-Tu abandonnés?). Ces hommes avaient été arrêtés alors qu'ils étaient à leurs prières du matin (à la synagogue). Des SS frappaient les jeunes enfants juifs avec la crosse de leur fusil et leur donnaient des coups avec leurs longues lampes de poche en métal: les pauvres enfants effrayés pleuraient en étant poussés à l'intérieur des camions. Du sang coulait sur le sol et tâchait les vêtements des enfants. Les nazis criaient à tue-tête: Shneller, shneller farfluchte juden (plus vite, plus vite, maudits juifs). Les blessés criaient plus fort: plusieurs n'ont pu atteindre les camions parce qu'ils ont été piétinés par d'autres juifs se dépêchant de monter dans les camions pour éviter les coups des nazis. Les camions furent remplis les uns après les autres et quant ils furent tous pleins ils prirent le chemin de leur destination finale (des fosses communes qui étaient préparées à recevoir leurs corps). J'ai vu des mères serrant leurs enfants ayant été battus, c'était un spectacle horrible. Après un certain temps, les juifs sont devenus plus passifs, il n'y avait rien qu'ils puissent faire (pour arrêter cette situation). Après quelque temps, je ne pouvais plus regarder et Henry a pris ma place à la fenêtre.

Après cela, nous prenions chacun notre tour. Après Henry, ma mère regardait à la fenêtre et puis après c'était mon tour. Ma mère ne pouvait

regarder très longtemps car elle se sentait proche de l'évanouissement. Je lui mettais alors une serviette d'eau sur le front.

Les camions continuaient de se remplir tout au long de la journée. Je crois que les cris, les coups, le chaos et la panique ainsi engendrée étaient délibérément voulus par les Allemands pour briser tout esprit de résistance. Personne n'est habituellement en mesure de contrôler quoi que ce soit lorsqu'une foule se déchaîne. Les camions partaient et revenaient dans un flot ininterrompu. Henry et moi avons vu le gebittskommissar Westerheide marcher directement au centre du ghetto pour s'assurer que le plan se déroulait rondement. Il portait un uniforme impeccable et ses bottes reluisaient comme des miroirs: il était entouré par de nombreux soldats. Il avait l'air de quelqu'un qui savait très bien ce qui se déroulait, c'est-à-dire le meurtre de sang-froid de 18 000 êtres humains. Mon mari et moi l'avions déjà vu auparavant et nous l'avons immédiatement reconnu. Il se tenait à une distance de 25 pieds approximativement de l'endroit où nous étions: il était midi moins 10. J'aurais été capable de l'étrangler de mes propres mains. Comment pouvait-il donner des ordres pour rassembler et embarquer des personnes dans des camions comme s'ils étaient du bétail? Et pendant tout ce temps, il arborait un sourire à son visage comme si toute la scène l'amusait.

Henry continuait de regarder toute l'horreur qui se déroulait avec un visage fermé. Il répétait nerveusement autant comme autant:

«Regarde ce qu'ils font? Jamais personne ne voudra nous croire!».

J'ai appris par la suite que le gebittskommissar Westerheide et sa secrétaire-maîtresse Anna Altfuter (aussi connue sous le nom de Johanne Zelle) n'était pas tellement heureux que cette Aktion touche 18 000 Juifs. Ils auraient préféré avoir plus de Juifs à exterminer. Ces deux bourreaux avaient réussi à mettre la main sur des centaines, voire des milliers de diamants et de bijoux en or pur à titre de pots-de-vin. Ils utilisaient pour cela les bons offices du Judensrat mais jamais directement ou personnellement. Maintenant, avec l'exécution de tous les Juifs de la ville, leur mine d'or se trouvait à sec (Par la suite, à la fin de la guerre, on m'a affirmé que Westerheide menait une vie de luxe en Allemagne de l'Ouest).

Dès quatre heures du matin régnait un silence de mort dans les rues du ghetto. Les bouchers allemands, assistés de leurs collaborateurs polonais et ukrainiens, étaient venus à bout de leur ignoble tâche: des 18 000 innocents résidents du ghetto qui étaient en vie le matin, il ne restait plus que des masses informes de corps dans les fosses communes de Piatydnie. L'espace qui nous séparait de la porte du ghetto était couvert des milliers de vêtements éparpillés, de sang, de bouts d'os humains et d'excréments (il est bien connu que lors d'une grande frayeur ou d'une panique incontrôlée l'être humain est incapable de se retenir). Les camions étaient partis et les Juifs également. Pour toujours.

Cette journée-là, nous avons été incapables de manger quoi que ce soit bien qu'Hahn nous avait apporté du pain et différents fromages enroulés dans une serviette. Il y avait même ajouté des pommes. Il ne pouvait nous donner plus de nourriture de peur d'éveiller les soupçons sur des achats importants. Notre sommeil fut des plus agités. J'ai remercié Dieu d'être encore vivante et d'avoir avec moi Henry et ma mère sains et saufs. Mais j'étais couverte de sueur (malgré la chaleur du grenier) en pensant à notre avenir. Hahn ne pouvait certainement pas nous garder dans ce grenier jusqu'à la fin de la guerre!

À huit heures le mercredi nous avons bu un peu d'eau qui avait pris un drôle de goût avec la chaleur. À midi, nous avons entendu le bruit des moteurs de camions lourds en face de la porte du ghetto. Nous avons regardé par la fenêtre et avons vu des soldats allemands qui se préparaient à compléter l'Aktion de la veille. Des miliciens polonais et ukrainiens, habillés d'uniformes spéciaux, reçurent l'ordre de finir le travail. Ils sortirent des Juifs des cheminées de maison. Il ne faut pas oublier que de nombreux Juifs avaient réussi à se cacher partout. Ils avaient préparé des tunnels, des trous en arrière d'armoires ou sous terre que l'on appelait «schrons» des cachettes bien dissimulées. Mais, malheureusement les meurtriers les découvrirent toutes. Nous avons entendu les soldats crier en ukrainien, en polonais et en allemand. Les Allemands avaient de l'aide pour leur sordide tâche, beaucoup d'aide. Ils n'auraient pu y parvenir seuls. Les Ukrainiens hurlaient «Davai, davai» (vite, vite) alors que les Polonais criaient «Parshive Zhid» (sales Juifs) en rassemblant leurs nouveaux prisonniers et en les conduisant vers les camions. Les cris des mères et de

leurs enfants étaient terribles à entendre: je suis capable de les entendre encore aujourd'hui et n'arrive pas à dormir parfois.

J'ai vu des miliciens entrer de force dans les maisons et en sortir avec des prisonniers. Un homme tout de noir vêtu a essayé de s'échapper des mains de ses bourreaux mais sans grand succès. Ils lui ont tiré deux balles et j'ai vu l'homme tomber lentement après quelques secondes. Une mare de sang s'est agrandie rapidement sous lui. Un des miliciens a alors ramassé le corps encore chaud du mort pour le projeter dans la charrette comme une poche de pommes de terre.

À six heures trente cette soirée-là, Hahn est venu nous voir pour la première fois depuis notre arrivée, trois jours précédents. Il ouvrit la trappe: son visage était pâle et la voix chevrotante. Il avait l'air d'un homme honteux: il ne nous regardait pas dans les yeux. Il nous dit:

«Avez-vous entendu ces cris, ces hurlements? Êtes-vous au courant de l'Aktion d'hier?»

Henry lui répondit:

«Oui, nous savions qu'une Aktion allait être déclenchée. Est-ce pour cette raison que tu n'es pas venu nous voir hier?»

Hahn fit signe que oui de la tête. Henry le prit et le serrât dans ses bras en lui disant:

«Merci d'avoir sauvé nos vies. Merci beaucoup».

Hahn partit avec notre seau d'aisance, le vida et nous le retourna. Il nous apporta également du pain, des fromages et de l'eau fraîche. Il nous répéta:

«Souvenez-vous, ne bougez pas durant la journée si ce n'est à l'heure du dîner ou en dehors des heures régulières d'ouverture».

Il redescendit rapidement du grenier ne voulant pas parler de l'Aktion ou simplement répondre à nos questions. Il avait terriblement honte de tout le mal que ses compatriotes infligeaient à la population.

Hahn était un être humain bien particulier. Il avait à peu près 40 ans, était maigrichon et possédait un visage intelligent. Avec ses cheveux blonds bruns, il faisait très allemand, de type aryen. Il était toujours chic et bien habillé. Hahn avait cette expression avenante, une chaleur humaine que l'on pouvait facilement sentir. Nous avons eu tellement de chance de connaître un tel homme au milieu du plus grand génocide de l'Histoire. Et c'était un Allemand. Mais avant tout, c'était un être humain.

Dans le grenier, notre pire ennemi demeurait la chaleur. Nous avons prié pour avoir de la pluie ou une chûte de température qui chasserait cette chaleur: c'était devenu pour nous plus important que de prendre un bain ou de se nourrir. Nous avons livré un combat sans fin contre cette chaleur et la fatigue qu'elle entraînait. Même l'eau ne parvenait pas à nous rafraîchir. Je me suis même demandé à un moment comment, épuisés par cette bataille, nous pourrions survivre à notre plus dangereux et plus puissant ennemi, soit les Nazis et leurs milices de collaborateurs.

Dans les jours suivants, les soldats de la Wehrmacht, avec leurs miliciens polonais et ukrainiens, entrèrent et sortirent à de nombreuses reprises dans le ghetto. Ils traînaient les Juifs à l'extérieur de leur cachette et les poussaient dans les camions. Plusieurs scènes que j'ai vues sont restées gravées dans ma mémoire et me hantent encore aujourd'hui. Je me souviens d'une mère qui transportait dans ses bras son enfant en pleurs. Un soldat allemand lui arracha l'enfant. Elle poussa alors un cri perçant qui aurait pu déchirer les tympans. Le soldat nazi lui donna un coup terrible au visage avec la crosse de son fusil: l'enfant continuait de pleurer et de crier de peur. Un autre soldat accourut et agrippa l'enfant par le cou puis le tira dans un camion comme un sac de légumes. La mère, encore étourdie par le coup mais bien consciente, rampa jusqu'au camion et s'agrippa à l'arrière du camion pour demeurer avec son fils. Sa tête était couverte de sang. Pendant tout ce temps les soldats allemands criaient «Zum teivl» (À l'enfer) et «Schnell in den wagen» (plus vite, dans les camions).

Des scènes semblables se produisirent régulièrement: nous avons surveillé avec peur alors que les miliciens battaient les Juifs et les rassemblaient près des camions. Nous nous sommes sentis démunis, mais qu'aurions-nous pu faire pour les victimes? Rien si ce n'est espérer survivre. Notre petite fenêtre faisait face au ghetto; nous pouvions très bien voir le gebittskommisariat installé dans une vieille école et la porte du ghetto. Nous devions cependant faire preuve de prudence; personne ne devait savoir que nous regardions.

Mon mari Henry était un gros fumeur de cigarettes. Durant la journée, il n'avait pas l'habitude de fumer mais le soir, après la fermeture de la clinique, il fumait beaucoup. J'avais peur que la senteur de la cigarette nous trahisse. Je ne sais pas si Hahn savait qu'Henry fumait dans le grenier. Mais ce dernier devait certainement avoir réduit sa consommation car les cigarettes qu'il avait apportées avec lui durèrent tout le temps de notre séjour dans le grenier.

Lors de la quatrième soirée, Hahn nous a expliqué:

«Je suis désolé mais il va vous falloir quitter le grenier demain soir. J'ai appris de patients haut placés parmi les SS qu'ils ne reculeraient devant rien pour trouver les Juifs survivants. Ils ont décidé de rencontrer Kudish et Shenkestel du Judensrat pour savoir où se terrent les quelques Juifs qui restent encore en vie. Il est question également de fermer la clinique dentaire. Je pense donc qu'il faut vous trouver une autre cachette».

La nouvelle nous toucha droit au cœur. Nous avions survécu à un terrible massacre et maintenant en quittant le grenier nous devenions vulnérables aux attaques des Allemands. Bien sûr nous nous étions mis dans l'idée que demeurer cachés dans le grenier de la clinique Zahn de la Wehrmacht pour toute la durée de la guerre. Il nous paraissait impossible mais le quitter si tôt! Et pour aller où?

Nous avons donc passé notre dernière soirée dans le grenier à faire des plans pour assurer notre survie dont le succès ferait la différence entre la vie et la mort. Henry nous a expliqué:

«Une de mes anciennes patientes, Maria Wierzbowska, m'a offert de m'aider ainsi que ma famille si nous avions un urgent besoin d'aide. Malheureusement, son mari qui est un bailliff de profession, déteste les Juifs mais elle croit être en mesure de vous cacher sans qu'il en ait connaissance. Je crois que nous devrions accepter l'offre de Maria car je n'en ai aucune autre».

Ma mère nous dit alors:

«Je veux retourner au ghetto pour voir si mes parents et mes sœurs sont encore vivants ou morts. Même si cela implique que je doive en mourir».

Nous l'avons supplié:

«S'il vous plaît, mère, je vous en supplie, ne risquez pas votre vie! S'il vous plaît venez avec nous chez Maria».

Elle m'a alors répondu:

«J'irai, Chanale, mais seulement pour quelques jours. Après cela, je devrai aller voir ce qui est arrivé aux membres de ma famille, peut-être ontils besoin de mon aide?»

La cinquième et dernière journée dans le grenier est arrivée trop vite. La fatigue et le stress nous avaient marqués: nous ne pouvions ni manger ni boire. Contre toute attente, nous voulions demeurer dans le grenier quoi qu'il arrive: c'était devenu notre refuge. À 7 heures du soir la trappe s'est ouverte. La tête de Hahn est apparue. Il nous a dit doucement:

«Descendez lentement. Ne faites surtout pas de bruit!»

Nous sommes donc descendus par l'échelle. Je tremblais comme une feuille. Ma mère était la plus courageuse et elle nous a transmis son espoir et sa détermination. Elle nous a dit:

«Ne nous en faites pas, tout va bien se dérouler. J'ai la très nette impression que nous allons passer à travers toutes les épreuves et voir la fin de cette guerre. Nous allons y arriver. Vous allez voir».

Ces mots de réconfort nous ont encouragés.

Lorsque nous sommes tous descendus, ma mère est allée trouver Hahn et lui a embrassé les mains. Il lui a dit:

«Non, ne faites pas cela, ce n'est rien!»

Henry lui a répondu:

«Prenez ces deux pièces de monnaie en or pur en signe de notre gratitude. Vous avez sauvé nos vies et pour cela nous vous devons une reconnaissance éternelle!»

«Ne me donnez rien dit-il, je ne peux accepter votre cadeau!»

Ses yeux évitaient toujours de regarder les nôtres mais c'était un homme plein de compassion. C'était un homme à part; il avait honte jusqu'au fond de son âme de tous les événements survenus. Il avait probablement aussi honte de trahir ainsi les politiques de son pays mais, intérieurement au plus profond de lui, il savait combien la vie était précieuse et doit être préservée à tout prix, même celle des Juifs.

Nous nous sommes dirigés vers la porte arrière de la clinique et Hahn nous a dit:

«Soyez prudents surtout. Bonne chance et Auf Wiedersehen (au revoir)».

Nous nous sommes avancés dans la nuit et la noirceur nous a engloutis avec son flot d'incertitude.

Bien que nous ayons vécu pendant cinq journées harassantes dans le grenier, combattant constamment la fatigue et la chaleur, nous étions malgré tout chanceux. D'autres que nous ont vécu de terribles expériences de vie: battus par les soldats, poussés sans égard dans les camions, obligés de regarder des êtres aimés se faire massacrer pendant que d'autres se tenaient sur le bord des fosses communes à attendre à leur tour les balles qui mettent un terme à leur vie.

Oui, en vérité, nous étions les plus chanceux, mais Dieu seul savait alors ce qui nous attendait. Nous n'avions d'autres choix que d'aller de l'avant et espérer.

CHAPITRE 4

Cachés dans le grenier de Maria

Quand nous avons quitté la clinique dentaire, je savais que nous devenions vulnérables, que nous devenions du gibier que l'on traque. Mais contrairement aux animaux pourchassés, nous n'avions pas leur instinct naturel de survie. Je pouvais entendre les pulsions de mon cœur résonner dans mes oreilles. Mes yeux essayaient en vain de percer la noirceur silencieuse et menaçante qui nous entourait.

Henry connaissait bien le chemin et les raccourcis pour se rendre chez Maria Wierzbowska sur la rue Kosharna. Nous avancions rapidement tout en sachant que si chemin faisant nous étions découverts et reconnus comme des Juifs, cela signifiait la mort sur place. Après ce qui nous sembla une éternité, nous sommes arrivés sain et sauf à la porte arrière du jardin de Maria. Nous sommes entrés silencieux comme des chats dans le jardin puis nous nous sommes cachés en arrière des buissons. Un chien attaché a alors senti notre présence et s'est mis à aboyer fortement. Maria a ouvert la porte et un rayon de lumière venant de l'intérieur est venu éclairer partiellement le jardin. Henry s'est détaché des buissons et lui a dit:

«Pani Maria, pani Maria (madame Maria, madame Maria)!»

Elle a répondu d'une voix tremblante:

«Qui est là, qui est là?»

Henry lui chuchota:

«C'est le docteur Kazimirski Maria».

C'est alors qu'elle s'approcha et s'est exclamée:

«Oh mon Dieu, Seigneur Jésus-Christ!»

Elle s'est empressée de faire un signe de la croix parce qu'elle était à la fois bouleversée et effrayée de voir le désespoir de nos visages. Nous avons du lui apparaître comme de véritables fantômes.

Henry lui expliqua:

«Maria, nous sommes chanceux d'être arrivés jusqu'ici en toute sécurité. Le massacre se poursuit et tous les Juifs qui sont trouvés sont exécutés sur place partout où ils se trouvent. Nous n'avons nulle part où nous cacher. S'il-vous-plaît nous vous en supplions aidez-nous!»

Maria nous répondit:

«Je vais faire mon possible. Je sais ce qui se passe actuellement. Mais vous devez être très prudents, car mon mari est très antisémite et s'il se rend compte que je vous abrite, il ira directement à la Gestapo pour vous dénoncer. Restez cachés derrière les buissons et je vais m'assurer qu'il n'y a aucun danger. Je viendrai vous prévenir».

Ses paroles sonnaient à nos oreilles comme une musique divine. Cependant ma mère nous dit:

«Chanale, je vais retourner dans le ghetto dans quelques jours pour voir si des membres de ma famille sont toujours vivants».

Connaissant très bien ma mère, je sais qu'il était inutile d'essayer de lui faire changer d'idée parce qu'elle était une femme déterminée et entêtée. Et ce n'était certainement pas le temps de commercer à discuter et à supplier. Ma mère devait avoir cette idée en tête depuis plusieurs jours.

J'ai demandé à Henry:

«Pourquoi Maria prend-elle autant de temps à revenir?»

Il m'a alors raconté l'histoire de la famille Wierzboski. Il dit:

«Maria est une de mes patientes depuis longtemps et nous sommes toujours restés en contact. Elle a marié un bailliff qui a bien réussi financièrement mais dépensé largement en boisson et en femme. Maria a eu trois enfants mais aujourd'hui il ne lui reste que Yanik son fils aîné de 12 ans et sa fille Kotka âgée de 9 ans. Quand les Allemands ont envahi Vladimir-Volynski, gebittskommissar Westerheide a engagé Irka, l'aînée de la famille, à titre de secrétaire. C'était une jeune fille très belle et naïve; Westerheide en est tombé amoureux. Selon ce qu'avait raconté Maria, ils ont eu une aventure et Irka est tombée enceinte. La maîtresse de Westerheide, Anna Altfuter, a dû être très enragée d'apprendre cette liaison avec une jeune Polonaise. Quand Irka a atteint quatre mois de grossesse, le chauffeur de Westerheide a simulé un accident de voiture dans lequel elle a perdu la vie. Les autorités ont remis la dépouille à la famille en lui présentant leurs plus sincères condoléances. Maria était une fervente catholique et elle priait constamment pour leur pardonner. Elle croyait fermement que la vie est le bien le plus précieux. Elle n'en demeurait pas moins une mère à qui l'on avait fait un tort immense et elle entendait bien régler un compte avec les Allemands».

Nous avons attendu 30 minutes derrière les buissons puis Maria est revenue: elle est venue nous chercher en nous tenant par le bras. Nous sommes entrés dans la cuisine qui sentait bon le pain frais. J'aimais beaucoup cette senteur et de nombreux souvenirs me vinrent à la mémoire. Je n'avais cependant pas le temps pour penser au passé. Curieusement, j'ai remarqué la planché bien ciré et j'ai envié la vie quotidienne des gens ordinaires, cette vie qui était la mienne autrefois.

Maria a allumé la chandelle d'une lanterne et nous l'avons suivie dans les deux séries d'escaliers qui menaient au grenier. Nous y avons trouvé une petite chambre mesurant 9 pieds par 10 pieds dont le plafond s'inclinait vers le bas d'un côté et une fenêtre qui donnait sur le jardin. Il y avait là un lit double et une commode. Le grenier de la clinique dentaire était immense car il en couvrait toute la superficie. Celui de Maria était en comparaison une chambre d'enfant dont le lit occupait la plus grande surface. Maria nous expliqua en murmurant:

«Je m'excuse de l'étroitesse et du manque de confort de cet endroit mais c'est la seule place où je puis vous cacher en toute sécurité. Je vous apporte tout de suite à manger car vous devez être affamés».

Elle redescendit et ma mère se mit à maugréer:

«Je veux m'en aller d'ici, je ne peux pas rester».

Je l'ai suppliée:

«S'il-vous-plaît maman ne nous quittez pas! Réfléchissez!»

J'étais terrifié à l'idée qu'elle retourne dans le ghetto et que des soldats allemands la passe par les armes sur place.

Maria fut de retour rapidement avec un chaudron de soupe aux légumes. Comme elle était délicieuse! C'était un don du ciel car nous n'avions pas eu de repas digne de ce nom depuis très longtemps. Nous partagions les gros morceaux de pommes de terre dans la soupe: chaque bouchée était exquise. Le pain frais sentait et goûtait merveilleusement bon. Quand nous avons fini ce délicieux repas, nous nous sommes essuyés les mains et le visage avec une serviette humide que Maria avait eu la gentillesse de nous apporter. Elle savait que Henry était un fumeur invétéré et elle avait donc apporté quelques cigarettes roulées à la main: le moral d'Henry en fut immédiatement réconforté. Il embrassa les mains de Maria à l'ancienne et traditionnelle manière européenne: j'ai vu alors tout le respect qu'avait Maria pour mon mari.

J'ai dormi toute la nuit avec ma mère dans le lit alors qu'Henry couchait sur le sol enroulé dans une épaisse couverture. Notre sommeil fut profond car le stress nous avait vidés de toute notre énergie. Au matin, Maria, Yanek et Kotka vinrent s'informer si nous avions passé une excellente nuit. Nous fumes inquiets de voir apparaître les deux enfants mais Maria nous rassura en nous expliquant:

«Ne soyez pas inquiets. Les enfants ne diront rien et vont vous aider parce qu'ils savent toute l'importance que j'accorde à l'entraide».

Henry leur dit:

«Je vous en prie les enfants. Nous sommes des amis de votre mère. Ne dites pas un mot à votre père».

Yanik lui souffla:

«N'ayez crainte, Je ne dirai rien».

Et Kotka de renchérir:

«Je le promets également!»

J'ai regardé par la fenêtre et je pouvais apercevoir le jardin tout en bas à la clarté du jour. Une clôture recouverte de mauvaises herbes l'entourait. Maria y avait planté un potager et s'y trouvaient également quelques arbres fruitiers. Les portes ouvertes d'une petite étable permettaient aux poules, aux cochons et aux lapins d'y entrer et d'y sortir librement: une botte de foin gardait l'une des portes ouvertes.

Après notre troisième journée chez Maria, ma mère quitta le grenier et retourna dans le ghetto. C'était une femme habituée à son confort. De plus, c'était une femme énergique qui pouvait être agressive. Se terrer n'était pas son genre. Elle en avait assez de se retrouver enfermée dans des greniers. Elle croyait être capable de se débrouiller seule en dehors de sa cachette. Ma mère était animée par un mélange d'énergie, de courage, de confiance en elle et d'un esprit de sacrifice. Elle n'avait jamais eu peur de rien et de personne. Elle était autonome et croyait qu'elle pourrait faire face à tout ce que la vie pouvait lui réserver. Elle avait déjà perdu son mari et son fils, et elle savait qu'elle laissait sa seule fille entre très bonnes mains dans une cachette sûre. De plus, Maria nous avait dit que la situation semblait plus calme dans le ghetto. Ma mère en déduisit donc qu'il n'y avait plus de danger à sortir au grand jour.

Deux semaines, deux longues semaines passèrent suite à son départ. Un jour, la trappe du grenier s'ouvrit et j'ai vu le visage de ma mère. J'étais radieuse: je ne savais pas ce qu'il lui était arrivé dans le ghetto ni même si elle avait atteint celui-ci. Ma mère nous avisa de la situation dans le ghetto.

Le 15 septembre 1942, les Allemands et le Judensrat créèrent un nouveau ghetto. Le Judensrat était maintenant dirigé par Kudish, Shenkestel et Regal. Le nouveau ghetto abritait 4 000 ouvriers. Là, les Juifs n'avaient pas à porter les écussons jaunes de l'étoile de David et les Allemands leur avaient promis qu'ils pourraient continuer à vivre s'ils étaient des éléments productifs pour le 3^e Reich.

Ma mère nous expliqua qu'elle possédait un Ausweiss, une autorisation, et qu'elle travaillait dans une grande école rouge où les travailleurs juifs triaient les vêtements de ceux qui étaient morts. Ils devaient de plus rechercher l'or, les bijoux et tous les autres objets de valeur qui auraient pu être cousus et cachés à l'intérieur. Il y en avait des montagnes et des montagnes, car les vêtements de 18 000 morts représentent une masse importante. Les Allemands envoyaient dans leur pays tout ce qui était en bonne condition: cela ne représentait qu'une partie de tout le transit qui s'effectuait vers l'Allemagne. Il y avait aussi l'or, les bijoux, les fourrures et les peintures de maîtres. Des menuisiers juifs fabriquaient des empaquetages spéciaux pour celles-ci. Les Allemands ne paient pas les travailleurs juifs pour ce qu'ils effectuaient. La main-d'œuvre juive travaillait avec acharnement avec l'espoir de survivre, de démontrer à quel point elle était utile et productive. Ma mère, d'une voix pleine d'angoisse nous a dit à quel point elle était repoussée d'avoir à manipuler les vêtements appartenant du monde innocent massacré sauvagement. Travailler de la sorte et dans ces conditions dépouillait les Juifs de toute leur dignité humaine. Ce n'était qu'une humiliation parmi tant d'autres. Elle nous raconta à quel point les habitants du ghetto vivaient dans la peur d'un autre massacre au fur et à mesure que les tas de vêtements diminuaient. Ils essavaient de vivre une vie normale mais la plupart avaient perdu la plupart des membres de leur famille et ils étaient tous démoralisés. Et, malgré tout, ils voulaient survivre à tout prix.

Ma mère nous rendit visite plusieurs fois après cela; elle risquait la mort à chaque fois. Elle avait peur qu'on ne la remarque en rentrant chez Maria. Elle nous suppliait d'aller demeurer dans le ghetto avec elle. Elle ne cessait de nous dire:

«Venez vivre avec nous tous dans le ghetto. Vous y vivrez une vie normale pas comme la vie que vous avez ici. Pourquoi continuer à souffrir comme cela?»

Mais Henry lui répondait à chaque fois:

«Oh non! Il n'en est pas question. Je n'ai aucune confiance dans les Allemands et leurs promesses. Après tout ce que nous avons vu, je suis convaincu qu'il y aura un prochain massacre. Si vous voulez rester dans le ghetto, demeurez-y car nous ne pouvons rien faire pour vous».

Henry m'a dit plus tard qu'il lui avait répondu de cette manière parce qu'il avait entendu des militaires dire lorsqu'il travaillait pour la Wehrmacht qu'ils allaient éliminer tous les Juifs, sans exception.

La vie dans le grenier n'était pas facile: cet espace était devenu une cage pour nous. Maria continuait de nous apporter de la nourriture mais Henry et moi souffrions du manque d'exercices physiques, de la chaleur, de manque d'hygiène et de la peur constante d'être découvert par monsieur Wierzbowski. Nous avons confié à Maria quelques pièces d'or pur que nous gardions précieusement pour lui permettre d'acheter de la nourriture sur le marché noir et des cigarettes pour Henry. Lorsqu'il m'arrivait d'aider Maria dans ses tâches domestiques en bas dans la maison, je me sentais comme un oiseau sorti de sa cage.

Le temps devait malheureusement donner raison à mon mari. Le 13 novembre 1942, un autre massacre débuta à Vladimir-Volynski et se poursuivit pendant plusieurs semaines. Les Allemands et les Ukrainiens tuèrent 2 500 Juifs. Il n'en restait plus que 1 500 maintenant dans le ghetto. Maria me dit que des centaines et des centaines de Juifs avaient péri dans le ghetto. Simplement à penser que ma mère pouvait être morte dans le ghetto me bouleversait, mais malgré tout j'espérais et je priais pour que ma mère vienne nous visiter dans le grenier.

Et mes prières furent exaucées. Ma mère fit son apparition tard une soirée. Elle était sortie en cachette du ghetto en passant sous la barrière de barbelés et risquait sa vie encore une fois pour nous voir. J'ai pleuré alors comme un bébé et je ne cessais de la serrer dans mes bras ne voulant pas la

laisser repartir. Miraculeusement, ma mère avait survécu parce qu'un ami lui avait confié qu'en cas de troubles, elle pouvait aller se cacher dans un tunnel creusé par un ami de la famille sous une pâtisserie.

Elle nous raconta les terribles événements survenus dans le ghetto. Sa voix chevrotait lorsqu'elle nous racontait:

«Un homme s'était caché dans une cheminée. Il s'y était dissimulé en étant certain que personne ne le découvrirait à cet endroit. Deux soldats sont montés sur le toit et, ayant remarqué la cheminée, ont pointé leurs fusils à l'intérieur. Ils ont alors fait feu et ont poursuivi en entendant les cris hystériques et les hurlements de douleur. Des gouttelettes de sang sont alors apparues dans le foyer de la maison. Elles se mirent à grossir rapidement et à couler à flots. Les soldats utilisèrent alors des crochets de métal pour sortir le corps de l'homme de la cheminée comme s'il s'agissait d'un morceau de viande. Le corps était couvert d'un mélange rouge et noir de sang et de suie».

Ma mère nous décrivit comment les gens affolés fuyaient les soldats en essayant d'escalader les clôtures de barbelés entourant le ghetto. Dans leur tentative désespérée de franchir ce mur de huit pieds de haut, les soldats les abattaient un à un. Ils tombaient alors sur le sol, dans le sang et la boue. D'autres Juifs, menacés par les fusils des soldats allemands, ramassaient les corps couverts de sang et les jetaient dans des charrettes puis étaient obligés de nettoyer les rues.

Malgré toute cette horreur, ma mère ne cessait d'insister pour que nous allions vivre dans le ghetto:

«Chanale, s'il vous plaît, viens vivre avec moi dans le ghetto. Tu recevras un «ausweiss» spéciale en tant que travailleuse professionnelle».

La visite de ma mère nous perturba: elle nous quitta cette fois en nous laissant avec des pensées contradictoires. D'un côté, nous voulions tellement quitter le grenier de Maria et pouvoir nous promener libres dehors malgré la menace, et d'un autre côté, nous n'avions absolument aucune confiance dans les Allemands. Nous étions convaincus qu'ils ne tarderaient pas à exterminer totalement les Juifs restants comme des coquerelles

nuisibles. Henry n'avait de cesse de se rappeler la conversation entendue dans la clinique dentaire. Les Allemands avaient un objectif primordial qui était plus important que la victoire militaire même. C'était de débarrasser le monde de cette plaie juive et d'en faire un «Judenrein», un monde sans Juifs.

Entre-temps, un autre problème fit son apparition. Le cou et le dessous de bras d'Henry se couvrirent d'horribles boutons. Je pouvais voir à quel point Henry en souffrait mais il ne cessait de minimiser sa condition pour ne pas m'effrayer plus encore. Je m'efforçais de les couvrir de compresses d'eau bouillie pour les faire aboutir. Les uns après les autres, ils éclatèrent et libérèrent le pus à l'intérieur. Henry se sentit mieux rapidement. La vie dans le grenier devenait de plus en plus pénible, mais au moins nous survivions et en bout de ligne notre survie était ce qu'il y avait de plus important.

Un événement tragique devait nous amener à quitter définitivement le grenier de Maria. Un dimanche de mars 1943, la famille Wierzbowski est allée à la messe comme d'habitude. Ni Maria ni les enfants ne pensèrent à nous avertir lorsque, étant malade, monsieur Wierzbowski ne put se rendre à l'église et resta donc à la maison. Il dut certainement entendre des bruits dans le grenier. Il monta et nous découvrant il se mit à crier comme un déchaîné:

«Parshive Zhidy! (Sales Juifs)»

Il nous terrifia littéralement. Nous tentèrent de lui parler, de le supplier mais il ne cessait de crier:

«Sortez! En dehors de ma maison sales Juifs pourris!»

Inutile de dire que nous étions littéralement paniqués et figés sur place: nous ne pouvions bouger.

Maria retourna à la maison une heure après son départ. Elle nous dit:

«Vous devez partir ce soir parce que mon mari est dans une de ses colères dangereuses et va vous rapporter bientôt à la Gestapo»

Henry lui répondit:

«Nous sommes terriblement désolés des problèmes que nous vous avons causés. Nous partirons pour aller au ghetto ce soir même».

Dimanche matin, nous avons donc fait nos adieux à Maria et avons embrassé les enfants qui avaient si bien gardé notre secret. Nous avons donné à Maria quelques pièces de monnaie d'or pur qui nous restaient pour son aide et des risques qu'elle avait pris. Hier, nous avions un refuge fourni par Maria Wierzbowska contre la folie meurtrière nazie: aujourd'hui monsieur Wierzowski nous rejetait dans cet enfer de folie sanguinaire qui avait emporté tant de membres de nos familles. Malgré nos peurs et nos doutes, nous quittâmes la maison de Maria et nous nous rendîmes dans le ghetto entouré de fils barbelés. Peut-être la tuerie était-elle terminée et survivrions-nous envers et contre tous?

Nous devions y aller car nous n'avions aucun autre choix.

CHAPITRE 5

La vie dans le ghetto

À sept heures et demie nous sommes arrivés aux portes du ghetto et nous y sommes entrés. Les soldats étaient à l'entrée et aucune question ne nous fut posée. Comme l'endroit était suffisamment restreint, nous en avons fait le tour en demandant aux gens s'ils n'avaient pas vu ma mère? Nous l'avons trouvée une demi-heure après notre arrivée: elle vivait dans un petit appartement avec neuf autres personnes. Nous étions si contents de la voir.

Henry et moi devions nous adresser à Kudish pour pouvoir demeurer légalement dans le ghetto et recevoir une «ausweiss». Je dis à Henry:

«Demain, laisse-moi aller seule voir Kudish parce que sa fille Taubcia était une excellente amie à moi. Je suis certaine qu'il se rappellera de moi car je traînais souvent autour de leur maison pour jouer avec sa fille: il nous traitera certainement mieux».

Henry accepta ma proposition et cette nuit-là je dormis avec ma mère dans le même lit alors que mon mari couchait par terre.

Le matin suivant, je fus escortée dans le bureau de Kudish par des «capos» (policiers juifs) armés de «gummi» (matraques en caoutchouc dur). Ils croyaient qu'ils étaient très importants et qu'ils ne recevraient pas le même traitement réservé aux autres Juifs. En me voyant, Kudish fut pris de rage et voulut me faire expulser de son bureau. Shenkestel réussit à le calmer. Je rappelai à Kudish mon amitié pour sa fille et lui dis:

«Y a-t-il moyen que mon mari le docteur Kazimirski et moi-même puissions demeurer dans le ghetto?»

Shenkestel me répondit affablement:

«Mais bien sûr. Vous n'avez qu'à nous payer 500 dollars américains ou son équivalent en or pur».

Sur ce je lui répondis:

«Nous n'avons pas autant d'argent!»

Kudish s'écria alors:

«Jetez-la au cachot! Elle y restera jusqu'à ce que sa famille apporte l'argent».

Ils m'enfermèrent donc dans la prison du ghetto, un sous-sol humide avec des barres de fer aux fenêtres. J'attendais un traitement de faveur de Kudish et maintenant j'avais l'impression qu'il voulait ma mort.

À l'intérieur, je me suis écroulée sur le sol. Et bien vite je me suis rendue compte que je n'étais pas seule. J'ai vu des yeux énormes et luisants qui me regardaient: c'était les yeux des rats qui étaient aussi gros que des chats. Je me suis cachée le visage avec mes mains car j'avais peur qu'ils m'attaquent. Les rats n'avaient aucune peur des humains; ils me regardèrent et firent bouger leur nez pour sentir ma présence. J'étais littéralement terrifiée, mais n'avais aucune place où fuir. Entre-temps, les rats s'agitaient et retournèrent à leur besogne. Il y avait une fenêtre ouverte et j'ai crié à un passant:

«S'il vous plaît, je suis Ann Kazimirski! Trouvez ma mère et dites-lui que je suis en prison. S'il vous plaît!»

Après plusieurs tentatives, quelqu'un m'entendit et avertit ma mère. Le ghetto était assez petit et tout le monde se connaissait.

Après ce qui me parut comme une éternité, ma mère et Henry arrivèrent. Ils tentèrent de convaincre Kudish de me laisser partir mais il ne voulait rien entendre. Il leur dit:

«Je garde votre femme en gage jusqu'à ce que vous m'ayez apporté 500 dollars américains ou son équivalent en or à moi personnellement».

Avec toutes les pièces d'or que ma mère put collecter à gauche et à droite d'amis de la famille et celles qu'Henry gardait précieusement, ils purent tout juste ramasser la somme pour payer Kudish et me permettre de sortir de la prison. Ils me dirent plus tard à quel point les yeux de Kudish brillèrent d'avidité en voyant l'or: il jouissait de plaisir.

Shenkestel, sur les ordres de Kudish, nous émit à Henry et à moi une passe nous permettant de travailler et même pour nous permettre de vivre... De plus, il nous alloua une place dans une petite maison, déjà habitée par huit autres personnes. La nuit, notre lit était collé sur le poêle de la cuisine. La maison avait deux chambres à coucher, une cuisine et un salon. Dans chacune des chambres et le salon vivait une famille entière. À cette époque aucune famille juive ne pouvait avoir une maison pour elle seule. Kudish naturellement en avait une et les «capos» vivaient confortablement, mais les autres juifs s'entassaient ensemble, allant jusqu'à 5 ou 6 familles par maison. La saleté, jointe aux conditions hygiéniques misérables, étaient tout à fait démoralisante mais c'était avant tout une alternative plus agréable que le sort qui avait frappé la majorité de notre communauté depuis de nombreux mois, à savoir la mort!

Ma mère partagea sa maigre pitance avec Henry et moi pendant quelques jours après notre arrivée. Avec dix personnes vivant sous un même toit, nous devions partager l'utilisation des toilettes. Quand la température était clémente, les gens allaient se baigner dans la rivière proche du ghetto. Les bains dans les maisons ne fonctionnaient pas à cause de la mauvaise tuyauterie. Mais qui songeait seulement à se plaindre de ces détails? Henry et moi, comme la majorité des gens du ghetto, ne pensions qu'à nous et notre survie. Je remerciai Dieu chaque jour de nous permettre tout simplement de vivre et de visiter ma mère régulièrement du fait que nous ne pouvions vivre ensemble.

Les gens pouvaient se déplacer librement à l'intérieur du ghetto; cependant quand les rumeurs d'une visite du gebitskomissar Westerheide et sa maîtresse venaient aux oreilles des juifs, tous restaient enfermés dans leur maison. Les deux avaient l'habitude de se promener dans les rues du ghetto sur de magnifiques chevaux blancs comme s'ils étaient un roi et une reine faisant le tour de leur royaume. Quand Anna rencontrait une personne

sur son passage, elle la fouettait jusqu'à ce qu'elle meure. Ce type de divertissement lui plaisait énormément. Un autre sujet de peur était les tournées de Kudish et de ses acolytes, les «kapos», car cela signifiait qu'il était à court dans ses quotas dans sa livraison de «travailleurs» aux Allemands. Tous savaient que très peu de ces «travailleurs» revenaient.

Il n'y avait pas de jeunes enfants dans le ghetto. Dès que les soldats allemands en voyaient un, ils le fusillaient sur place. Plusieurs parents juifs avaient confié leurs jeunes enfants à des familles de «gentils». Bien sûr les gens continuaient à faire l'amour mais aux premiers signes d'une grossesse, les femmes se faisaient avorter. La Wehrmacht avait formellement interdit aux femmes juives d'avoir des enfants: les femmes enceintes étaient considérées comme des proies de choix. Et toujours, les gens travaillaient sans cesse car le travail signifiait être productif, donc la vie. Les boulangers, les barbiers, les bouchers, les menuisiers, les cordonniers, les fabricants de vêtements pour hommes et femmes de même que ceux de vins et de boissons fortes travaillaient tous dans le ghetto. Les gens faisaient les plus beaux vêtements faits main pour madame Anna Altfuter et gebitskomissar Westerheide.

Un fabricant de 18 ans du nom de Berl vivait avec Henry et moi. Ses parents étaient morts dans un massacre précédent. Je connaissais bien Berl et nous avions l'habitude de parler et de rire ensemble. Un jour, un de ces détestables «kapos» arriva dans la maison et amena Berl pour «travailler». Je l'ai serré contre moi et l'ai embrassé car je sentais bien au plus profond de mon cœur que jamais je ne le verrais plus. Il est parti sans rien dire et plus tard j'ai appris qu'il avait été fusillé. Berl nous a été enlevé simplement parce que Kudish avait un quota de Juifs à livrer quotidiennement aux Allemands. Kudish avait sur nous tous le pouvoir de vie et de mort. Les Allemands avaient en effet décidé de liquider petit à petit le nombre de Juifs dans le ghetto pour faire durer le plaisir et, à la fin, de massacrer les quelques-uns qui restaient. Naturellement le gebitskomissar avait promis à Kudish que lui-même et ses «kapos» seraient les seuls à rester en vie puisqu'ils avaient été choisis pour leur capacité de faire un magnifique travail. Cette promesse de survie faisait partie du plan global pour trouver et exterminer tous les Juifs.

Henry passait plusieurs nuits à jouer aux cartes avec des amis; cela permettait à tous de se changer les idées et de ne plus penser à la tragédie qu'ils vivaient tous les jours. J'avais l'habitude de visiter ma mère régulièrement et nous nous encouragions mutuellement. Elle me disait:

«Chanale, je crois que tu as été choisie par Dieu pour survivre. Je sais que si tout le monde disparaissait dans le ghetto, toi tu survivrais».

Ma mère me toucha le visage avec ses doigts délicats, m'embrassa et poursuivit:

«Ma chère enfant, j'ai perdu ton père et Benny, mais tu as été marquée pour survivre. Tu dois passer à travers toutes ces épreuves pour dire au monde ce que nous avons souffert et comment nous sommes morts».

Je lui ai demandé:

«Que t'arrivera-t-il maman?»

Elle me répondit:

«Bien sûr que je veux vivre. Qui voudrait mourir? Je veux vivre et voir la destruction de l'Allemagne. Les Allemands doivent payer très cher pour tout ce qu'ils nous ont fait. Mais il est impossible de savoir si je serai là pour voir cela. Mais toi, Chanale, tu dois être courageuse et te battre pour vivre. N'oublie jamais ce que ton père et moi avions l'habitude de te dire: Tzum Koenig (Devant un roi)».

Cette phrase qu'ils me répétaient voulait dire qu'il faut être courageux et n'avoir peur de rien ni de personne, même de parler à un roi.

Entre-temps les Allemands augmentaient la pression sur le ghetto et les Juifs. En décembre 1943, sous la direction de Krause, ils entrèrent dans le ghetto et fouillèrent les maisons pendant plusieurs jours à la recherche d'«umlegale» (illégaux) juifs ne possédant pas d'«ausweizen» (autorisation de travailler). Les soldats assassinèrent 40 personnes le 5 décembre, la première journée du «Hannukah», la fête juive des lumières, puis 50 personnes de plus le 10 décembre dans la prison de Vladimir-Volynski.

Interdiction formelle était faite aux Juifs de posséder une radio; tout Juif contrevenant était fusillé sur place. Cependant quelques personnes prirent le risque et cachèrent des radios à ondes courtes dans le ghetto. Ils entendirent que les Allemands étaient en train de perdre la guerre contre les Russes: ces derniers avaient réussi à faire tourner la guerre à leur avantage. Les Allemands perdaient également sur d'autres fronts. Nous discutions de ces nouvelles entre nous avec joie et espoir car peut-être les Russes pourraient venir nous libérer.

Le mouvement de la résistance prit de l'ampleur et de nombreux Juifs s'enfuirent du ghetto pour joindre ses rangs. Kudish, ayant peur de perdre le contrôle sur nous, nous mit en garde contre ces bandits comme les appelaient les Allemands. Il nous ordonna de rester dans le ghetto et de ne le quitter sous aucun prétexte, ajoutant que la Wehrmacht lui avait assuré que les Juifs restants n'avaient plus rien à craindre.

Le lundi 13 décembre 1943, autour de 5 heures du matin, Henry et moi furent réveillés subitement par les hurlements des Allemands et des Ukrainiens. Des coups de feu furent entendus. Tous les gens dans les maisons sortirent en courant à gauche et à droite dans les rues. Les soldats allemands venaient d'encercler le ghetto. Nous étions maintenant pris au piège. C'était l'heure tant appréhendée du dernier massacre.

J'enfilai mon manteau et mes bottes, puis je pris le «knipl» (cordon) de pièces de monnaie d'or pur que j'avais l'habitude de cacher dans les cendres du fourneau tous les soirs avant de me coucher et les mit dans ma brassière. Henry, qui avait toujours de la misère à se réveiller le matin, peinait à ouvrir les yeux et à bouger. Il prit un manteau et ses chaussettes mais n'arrivait pas à trouver ses souliers dans le noir. Nous attrapant les mains l'un l'autre, nous nous dirigeâmes vers l'entrée de la maison. Les gens couraient un peu partout mais nous ne pouvions voir leurs visages, uniquement leur profil qui se découpait à la faible lumière du matin.

Nous avons couru jusqu'à la clôture du ghetto qui n'était éloignée que d'une quarantaine de pieds de la maison. Nous l'avons escaladé comme des singes pris de folie. Je n'ai jamais cru que je pouvais escalader un mur de cette façon et à cette vitesse... jamais de la vie... Mais lorsque dans une situation donnée votre vie est en jeu on développe des forces surhumaines

pour y faire face. Alors que nous approchions du haut de la clôture, nous avons entendu les cris:

«Tsurik in ghetto! Wie shisen! Wir shisen! (Retournez dans le ghetto! Nous allons tirer! Nous allons tirer!)»

Nous voulions désespérément atteindre le haut de la clôture car nous espérions qu'un des amis d'Henry, le docteur Grunvald, nous aiderait. Lorsque Henry travaillait à la clinique dentaire, il venait superviser le travail de mon mari. Il l'appréciait beaucoup et pensait à lui en bien. Le docteur Grunvald était allemand: il dirigeait un petit hôpital juste à la bordure du ghetto pour les soldats blessés. C'était un petit hôpital de terrain installé dans une maison habitée autrefois par des Juifs. Henry lui avait rendu visite à plusieurs reprises pour lui offrir ses services. Le docteur Grunvald lui avait alors dit:

«Si vous n'étiez pas Juif je vous embaucherais immédiatement car j'ai grand besoin d'aide mais parce que vous êtes Juif, c'est tout à fait impossible, impensable même!

Cependant, il avait toujours eu des échanges courtois avec Henry. Il semblait être une personne correcte. Nous voulions savoir s'il accepterait de nous aider.

En entendant les cris et la fusillade, nous sommes retombés sur le sol froid et humide parce que sauter par-dessus la clôture aurait signifié un suicide pur et simple. Les soldats tiraient partout comme des automates, avec froideur et consciencieusement. Pour eux, tout cela n'était qu'un simple jeu, comme tirer à la foire sur des cibles pour gagner des prix. Ceux qui avaient tenté de s'échapper avant nous reposaient maintenant morts sur le sol à nos pieds; leur sang et des morceaux éclatés de leurs corps tachaient la neige blanche et salissaient nos souliers. Je marchais littéralement sur des fragments d'os qui craquaient comme des brindilles sous mes pas. Je pouvais sentir les corps encore chauds près de mes jambes mais ce n'était pas le temps de s'apitoyer...

J'ai alors entendu Henry crier:

«Mes pieds! Mes misérables pieds!»

Je pensais qu'un soldat l'avait atteint aux pieds avec les balles de son fusil mais Henry criait ainsi parce que ses pieds étaient gelés: il ne portait pas de souliers et le sol était glacé. C'était partout le chaos, une véritable vision de l'enfer! Dans la pénombre, j'ai réussi à voir la porte d'une maison entrouverte près de la clôture. J'ai tiré Henry vers cette maison. Les gens qui y habitaient devaient venir de la quitter comme nous l'avions fait peu de temps avant. J'ai cherché à tâtons sur le sol pour trouver une paire de chaussures pour Henry. J'ai trouvé uniquement une paire de couvre chaussures en caoutchouc.

Comme je me redressais en les tenant, j'ai entendu une faible voix venant du plafond qui m'appelait:

«Chanale, Chanale! Kum arif! (Monte!)».

J'ai regardé en haut et j'ai cru voir Ciupa, un ami de ma mère, se pencher par la trappe du plafond. Henri et moi n'avons pas hésité un instant. Nous sommes montés par l'échelle qu'on nous descendait. Une fois en haut, l'échelle fut rapidement montée et la trappe refermée.

CHAPITRE 6

De cachette en cachette

J'ai regardé autour de moi dans la faible lumière qui passait à travers les planches du grenier. J'y ai vu une autre scène sortie tout droit de l'enfer: de nombreuses personnes squelettiques, des fantômes, étaient assises par terre, d'autres courbées l'air hagard. Il y régnait un silence de mort. Ce grenier était vaste, beaucoup plus grand que les autres greniers que j'avais vus, et j'en avais la malheureuse expérience. Des glaçons pendaient du toit mais à l'intérieur. Après que mes yeux se soient habitués et que plus de lumière faisait son chemin dans le grenier, j'ai reconnu plusieurs personnes: il y avait mon ami Machla et également un ancien ami de collège, Shmulek Szylman.

Ciupa avait des cheveux argent et des yeux noirs; c'était une femme délicate et faible. Elle me confia sa peine et ses peurs: elle me dit:

«J'ai si peur. Que nous arrivera-t-il?»

Puis en pointant du doigt son mari, elle poursuivit:

«Regarde-le! Il reste assis comme ça et regarde constamment le toit du grenier. C'est comme si son esprit s'était envolé».

J'ai alors remarqué que son mari avait perdu l'esprit: il avait perdu le goût de vivre. Il faut comprendre que lorsque le mari de Ciupa s'est sauvé dans le grenier, c'était pour lui la dernière étape d'une longue série d'humiliations. Les gens littéralement brisés comme lui avaient vu les membres de leur famille massacrés, leur maison et tous leurs biens confisqués, leur travail refusé et presque tous les membres de leur communauté décimés. Ils ne pouvaient simplement plus supporter d'autres épreuves et avaient perdu la volonté de vivre. Après la guerre, j'ai lu sur cet état d'esprit qui prévalait dans les camps de concentration. Ces personnes

étaient appelées «Musselmen», les morts-vivants. D'autres gens dans le grenier se cachaient le visage entre leurs mains: ils étaient désespérés, complètement désespérés. Et moi j'enrageais:

«Dieu, comment pouvez-vous laisser une telle situation se produire? Comment des choses comme ça peuvent-elles exister?»

À l'extérieur, les cris perçants se poursuivaient. Une fusillade éclata et on entendit:

«Dehors sales Juifs! Mettez-vous en ligne!»

Et soudain je me demandai:

«Où est maman? Que lui est-il arrivé? J'ai besoin d'elle!»

J'ai trouvé une petite place dans un coin du grenier avec Henry et j'accotai ma tête sur son épaule gauche. Je lui murmurai:

«J'ai pris le cordon de pièces de monnaie d'or et je l'ai caché dans ma brassière».

Il me répondit:

«Nous n'en aurons probablement pas besoin, C'est la fin pour nous. Nous ne sortirons jamais d'ici, vivants du moins.».

Et ces mots sortaient de mon mari qui était la personne la plus optimiste que je connaisse! Je lui ai alors dit:

«Nous devons partir d'ici. Il le faut!»

Henry se leva debout et alla au milieu des gens dans le grenier. Il leur ordonna ce qui suit:

«Il y a des règles à suivre: personne ne marchera durant la journée. Tout le monde se tiendra sur un côté du grenier et l'autre sera réservé pour les soins hygiéniques». Les planches du toit étaient mal ajustées et des glaçons coulaient des petites ouvertures. Le froid s'y engouffrait également et tous nous nous collions les uns sur les autres dans l'espoir de conserver la chaleur de nos corps. Je dénombrai 12 personnes dans le grenier; 7 vieillards et 5 plus jeunes. Ils portaient des manteaux, des pardessus et même des pyjamas. C'était tout ce qu'ils avaient pu apporter en se sauvant de leur maison pour se cacher dans le grenier. Une femme n'arrêtait pas de bredouiller tout bas encore et encore. Nous lui avons ordonné de cesser mais elle continua sans cesse.

Aux environs de 10 heures le lendemain matin, nous avons vu, à travers les planches du toit, les soldats allemands et les «vlasowce» (les déserteurs ukrainiens et russes qui avaient rejoint l'armée allemande pour se battre contre l'armée russe), Ils couraient de maison en maison à la recherche de victimes. Cependant, au lieu de rechercher activement pour des Juifs, ils fouillaient partout pour trouver de l'or et des bijoux pour eux-mêmes. Ils ne semblaient pas posséder une grande expérience dans ce domaine.

C'était maintenant décembre et il faisait très froid. Je fixais mon attention sur un glaçon en particulier en me disant:

«Si seulement je pouvais mettre mes mains sur ce glaçon, je pourrais le sucer... Comme ça serait rafraîchissant!»

Henry me regarda, cassa le glaçon et me le donna. J'ai pu alors apaiser ma soif: comme c'était merveilleux et bon. Après cela, tout le monde vécut de ces glaçons.

Des pensées n'arrêtaient pas de se bousculer dans mon esprit: combien de temps pourrons-nous rester dans ce grenier? Pourrons-nous rester en vie? Qu'arrivera-t-il si des soldats nous trouvent? À 5 heures de l'après-midi, nous entendîmes résonner des pas de bottes en bas puis quelqu'un crier:

«Crois-tu qu'il y ait des Juifs qui se cachent ici?»

Nous avons tous arrêté de respirer en même temps. Puis quelqu'un d'autre cria en russe:

«Davai lestnitzu poidiom na cherdak (Donnez-moi une échelle et nous allons monter dans le grenier)»

Des regards effrayés s'affichèrent sur nos visages. Et à cet instant j'ai pensé:

«S'ils montent ici, je vais les étrangler»

Cependant nous avions tous oublié qu'Henry, après être grimpé dans le grenier, avait remonté l'échelle et l'avait mise sur la planche. Il n'y avait aucun autre moyen pour les soldats d'y avoir accès car la trappe était trop haute. Nous les avons alors entendus sacrer puis les pas lourds des soldats qui sortaient de la maison. Les «vlasowce» n'étaient pas des tueurs aguerris comme les soldats polonais et les ukrainiens, sinon ils auraient trouvé une autre échelle ailleurs, seraient montés et nous auraient tous massacrés à l'endroit même où nous étions assis.

Nous étions en sécurité pour cette fois, mais pour combien de temps encore? Si les Allemands et leurs «amis» ne nous trouvaient pas, le froid intense et la faim viendraient certainement à bout de nous. Ciupa perdit connaissance. Henry prit de la neige qui avait fait son chemin entre les planches du toit et en appliqua un peu sur son visage. La malheureuse: elle implorait la mort de venir la chercher mais lorsque nous la réanimèrent et qu'elle constata qu'elle était toujours en vie, elle nous dit:

«Ce n'est pas si facile que ça de mourir!»

Notre seconde nuit dans le grenier fut terrible. Nous nous étions pelotonnés comme des animaux les uns sur les autres, nous n'arrêtions pas de jouer des coudes avec ceux qui ronflaient ou qui pleuraient. Nous savions que les soldats allemands surveillaient constamment et étaient à l'écoute comme des tigres pour débusquer les Juifs et fondre sur eux comme des proies.

Tôt le lendemain matin, alors qu'il faisait encore noir, j'ai dit à Henry que je voulais sortir pour aller chercher de la nourriture. Henry ne voulait rien entendre mais j'insistais:

«Descends l'échelle et laisse-moi y aller!»

Il descendit donc l'échelle par la trappe et je descendis dans la noirceur mortelle de la maison. Mes jambes et mes mains tremblaient autant de peur que de froid. En regardant autour j'avais l'impression que la famille qui habitait la maison n'était pas partie depuis plus de trois jours. Je trouvai mon chemin vers la cuisine: sur le poêle je trouvai un chaudron rempli d'un bouillon à moitié congelé et un peu plus loin une cafetière en aluminium. Je suis retournée au grenier pour donner à Henry le chaudron puis suis retournée sur mes pas pour chercher la cafetière. Ce sont deux véritables trésors que je venais de découvrir.

Les gens dans le grenier attendaient désespérément la nourriture. Nous réchauffâmes le chaudron à la chaleur de nos mains: avec le temps le contenu dégela. Je plongeai mes doigts dedans et goûtai: cela avait le goût du «porridge» froid. J'en donnai un peu en premier à Ciupa car elle avait le plus souffert du froid et de la faim et son corps s'en ressentait terriblement. Elle mangea très peu. Nous trempèrent tous les uns après les autres nos doigts dans la mixture froide et mangeâmes avec appétit: il en resta même pour un deuxième tour. Nous nous passâmes ensuite la cafetière de main à main, d'une personne à l'autre. Après une demi-heure, le précieux liquide à l'intérieur avait presque tout fondu à la chaleur de nos mains. Chacun de nous prît quelques gorgées directement du bec verseur. Vous pouvez vous imaginer ce que représentait cette cafetière: c'était la manne tombée du ciel. Je peux encore goûter ce café dans ma bouche. Aucun café au monde ne pourra jamais avoir meilleur goût que celui-là bien qu'il fut acre et vieux. C'était un café que quelqu'un avait préparé juste avant la descente des soldats: il avait déjà ajouté le sucre. Nous savions tous que ce «repas» était le seul que nous aurions de la journée.

Vers 2 heures de l'après-midi, un des hommes du grenier couché près d'une petite fente remarqua des soldats traînant ma mère et quatre autres personnes près d'une maison voisine. Il fit signe à Henry et à moi de nous approcher. Nous le fîmes en faisant bien attention à ne pas faire de bruit. Deux soldats criaient aux prisonniers de se tourner, de faire face au mur et de lever les mains. Puis je vis ma mère s'agenouiller sur le sol, s'accrocher aux bottes d'un des soldats et de crier de désespoir:

«Lassen sie mich leben! Lassen sie mich leben» (Laissez-moi la vie! Laissez-moi la vie!)

Et le soldat de la frapper à la tête avec la crosse de son fusil et lui criant:

«Schnell! Auf stehen!» (Vite! Debout!)

Puis j'entendis le rat-a-tat-tat de la mitraillette puis vis les prisonniers frappés par les balles au cou et au dos. Leurs corps tombèrent comme des sacs de pommes de terre et leur sang éclaboussa le mur et la neige sur le sol. Ma mère, ma seule et belle mère, était morte: ses cheveux bruns plus qu'une masse épaisse de sang. Je voulais mourir avec elle.

J'ai hurlé comme un animal blessé et un homme près de moi me mit sa main sur la bouche en m'étouffant presque. Henry le repoussa et mit ses mains sur ma bouche de peur que mes cris ne mettent en danger la vie de tous en attirant l'attention des soldats. Je devins soudain insensible: le sang se figea dans mes veines. Mon cœur battait si fort qu'il aurait pu sortir de mon corps. Dieu, que nous arrive-t-il? Les soldats allemands avaient massacré mon père et mon frère Benny; ils avaient tué également grand-père Aaron et grand-mère Basia lors de la première tuerie. Et maintenant ma mère était partie pour toujours. Mais j'entendais encore ses paroles dans ma tête:

«Chanale, tu survivras! Tu dois vivre! Tu dois te battre! Dis-leur, disleur tout le mal qu'ils nous ont fait!»

Et moi qui lui répondais:

«Je vais essayer, maman! Je te promets que je vais essayer!»

Henry me garda dans ses bras et me berça jusqu'à ce que je tombe endormie pendant plusieurs heures.

Lorsque je me suis réveillée, Ciupa était morte et nous n'avions rien pour recouvrir son corps, pas même une couverte. Quelqu'un récita le «El moley rachamamim» (la prière juive pour les morts). Les excréments de tous, accumulés dans un coin, rendaient l'air irrespirable. Cette nuit-là, une

jeune fille, Machla, décida de nous quitter: elle avait un plan mais ne voulait en parler à personne. Quinze minutes après son départ, nous entendîmes une fusillade: nous pensâmes tous qu'elle avait été une autre victime des soldats allemands (J'appris à la fin de la guerre qu'elle avait été la cible des soldats mais que dans le noir ils avaient manqué sa silhouette: elle a survécu et demeure aujourd'hui en Israël). Henry devint de plus en plus déprimé et menaça de prendre une pilule qu'il gardait toujours avec lui. Je pouvais ressentir toute sa peine et son désespoir mais je me dis:

«Jamais mon mari ne devrait se suicider».

Je pris Henry dans mes bras et lui dis:

«Je te promets, nous allons survivre! Nous devons nous battre et ne jamais baisser les bras. Nous avons besoin l'un de l'autre. Promets-moi que tu vas m'aider à survivre?»

Il me fit signe oui de la tête et je poursuivis:

«Rappelle-toi ce que disait ma mère! Jusqu'au roi!»

Mon ami Shmulek Szylman s'approcha de nous et nous dit en secret qu'il avait un plan d'évasion et qu'il voulait que nous venions avec lui. La journée suivante, nous avons examiné le plan autant comme autant. Avec de la chance, ça devrait fonctionner; de toute manière il n'était plus question de demeurer dans ce grenier infect.

Nous entendîmes des fusillades à plusieurs reprises dans la journée. Les soldats et les «vlasowce» cherchaient sans relâche des Juifs: ils tiraient à la rue ceux qu'ils trouvaient dans les maisons et les tuaient sur place sans aucune pitié.

Lors de la quatrième nuit, le 16 décembre, Shmulek, Henry et moi avons dit adieu aux autres membres du groupe et sommes descendus du grenier. Nous sommes sortis sans trop faire de bruit de la maison et en restant près du sol nous avons couru jusqu'à une bouche d'égout située à peu près à 35 pieds de la porte. Shmulek a enlevé la grille de fer et a sauté dans le vide: j'ai suivi et Shmulek m'a attrapé. Puis, ce fut le tour d'Henry.

Shmulek est alors monté sur les épaules d'Henry pour pouvoir remettre en place la grille. Nous nous sommes mis en file un en arrière de l'autre et avons progressé dans ces larges tuyaux d'égout en fer qui étaient enterrés profondément en dessous des rues de la ville. Nous yeux s'habituèrent rapidement à la noirceur et nous avons fait notre chemin en tâtonnant à gauche et à droite tout en gardant une main sur l'épaule de l'autre. Les parois des tuyaux étaient froides et visqueuses.

Shmulek connaît bien son chemin: il avait certainement dû faire plusieurs visites exploratoires en prévision de situations d'urgence. Nous avons rampé jusqu'à une bouche d'égout située en dehors du ghetto. À la surface, à 25 pieds de la sortie d'égout, il y avait un poste de garde allemand avec deux sentinelles qui assuraient la garde. Ils portaient des fusils et surveillaient attentivement la porte et les clôtures du ghetto. Henry et Shmulek arrivèrent à soulever quelque peu et silencieusement la grille de l'égout. Attendant que les soldats aient le dos tourné à nous, Shmulek et Henry sautèrent à l'extérieur à une vitesse qui me surprit. Puis ils m'agrippèrent pour me sortir du trou et replacèrent délicatement la grille. Et contre toute attente, nous nous sommes mis à chanter des chansons de Noël en polonais tout en dansant et en avançant. Un garde se tourna rapidement vers nous et nous dit:

«Arrêtez!»

D'une voix forte et pleine de confiance, je lui répondis:

«Wesolych Swiat (Joyeux Noël)!»

Il nous fit signe alors de passer près du poste de garde. Nous marchions lentement pour ne pas éveiller de soupçons. Nous tremblions de peur mais bientôt le poste de garde était derrière nous. Nous y sommes arrivés! Quel soulagement!

Nous avions projeté de nous rendre à la ferme de Zaslow qui vivait à Zajetze. Henry et moi lui avions déjà donné de l'argent parce qu'il avait promis de nous héberger en cas d'urgence. Plusieurs Juifs avaient déjà passé de telles ententes: en plus d'avoir des cachettes, des tunnels et des places sécuritaires, c'était également important de trouver des fermiers dans

la campagne qui acceptent contre rétribution de vous cacher si vous arriviez à fuir le ghetto. Ma mère et moi en connaissions plusieurs; nous avions demandé à plusieurs avant que Zaslow accepte. Malheureusement, de nombreux fermiers acceptaient l'argent des Juifs, leur promettaient de les accueillir puis les remettaient le temps venu aux Allemands ou aux Ukrainiens qui les tuaient. Plusieurs cependant étaient honnêtes et dignes de confiance. J'ai connu une Polonaise qui a caché très longtemps un groupe de rescapés juifs: elle a sauvé entre autre le docteur Podlipski, qui était alors malade, jusqu'à la libération du pays (depuis ce temps, j'évite de faire des généralisations comme de dire que tous les Polonais, ou autre groupe, sont mauvais). Zaslow n'était pas notre seul point de chute en cas de fuite: nous avions payé plusieurs autres fermiers chez qui nous pouvions aller en cas de problèmes. Nous savions très bien que lorsqu'il y aurait des massacres de Juifs, nous aurions à quitter rapidement la ville sans la traverser. Nous savions que les Allemands et les Ukrainiens étaient experts à détecter les Juifs: ils savaient à quoi nous ressemblions et comment nous marchions... Ils pouvaient presque nous sentir à distance!

Nous atteignîmes Zajetze vers 8 heures du soir. Zaslow nous avait préparé une excellente cachette qu'il avait construite en dessous du silo à grain. Nous l'avions déjà examinée suite aux demandes répétées d'argent de Zaslow pour en achever la construction. Nous avions dit à Szylman qu'il n'y aurait pas de problème à venir avec nous à Zajetze car Zaslow lui permettrait de se cacher avec nous.

Henry a donc cogné à la porte de Zaslow et c'est sa femme nous répondit: elle était étonnée, pour ne pas dire déçue de nous voir. Zaslow s'approcha de la porte rapidement et il se mit à protester quand il aperçut Shmulek Szylman. Henry lui dit que Shmulek était un excellent ami et qu'il lui paierait un supplément. Cependant, Zaslow refusa. Nous lui avons expliqué que nous lui devions notre survie puisqu'il nous avait fait sortir du ghetto par les égouts. Mais le fermier ne voulait rien entendre. Il nous dit:

«Je ne veux pas le voir ici. La cachette a été faite pour deux personnes seulement.»

Je suis alors littéralement tombée à genoux, l'implorant:

«Ne le refusez pas! S'il vous plaît, laissez-le se cacher avec nous!»

Szylman était tellement intelligent qu'il était devenu indispensable pour nous. Nous savions qu'avec lui nos chances de survie seraient bien meilleures. C'était pour nous une personne indispensable. Zaslow persistait cependant dans son refus et ne voulait pas changer d'avis pour aucune considération. Il nous dit:

«Je vais envoyer votre ami chez un voisin qui demeure à 5 maisons de la mienne sur la rue. Il pourra demeurer là».

Nous nous sentions coupables et vexés que Shmulek ne puisse demeurer avec nous après tout ce qu'il avait fait pour nous. Nous avons donc fait des plans pour nous retrouver plus tard.

Zaslow nous a donc conduits à notre petite cachette en dessous du silo; l'entrée était couverte de paille. Nous savions que cette cachette était temporaire mais nous acceptions avec plaisir et soulagement le repos qu'elle nous offrait alors. Nous vivions une journée à la fois. Nous avions une faim de loups car nous n'avions pas mangé de repas décents depuis plusieurs jours. Zaslow nous apporta de la nourriture. J'avais de la difficulté à l'avaler parce que ma bouche et ma gorge étaient sèches.

À 10 heures, Zaslow vint nous rejoindre dans la cachette pour nous dire:

«J'ai envoyé votre ami chez ma voisine et elle est venue me reprocher de lui avoir envoyer un Juif, risquant ainsi la sécurité de sa famille. Elle a immédiatement appelé la Gestapo et elle a entendu le Juif dire, pendant qu'il se faisait battre par les Allemands, qu'il y avait d'autres Juifs cachés tout près. Je vous suggère de partir ce soir au plus tard parce que j'ai appris que la Gestapo recherche un dentiste et sa femme».

Mais nous savions ce qui s'était réellement passé. Dans de telles situations, on ne peut compter sur personne. Je savais pertinemment que sous la torture tout le monde se met à parler. Quand les Allemands trouvaient un Juif caché, ils ne le tuaient pas immédiatement. Ils le battaient jusqu'au sang jusqu'à ce qu'ils disent où se cachaient d'autres Juifs.

Seulement après venait la délivrance par la mort. Dans un ultime espoir de salut et de survie, les gens sous la torture ou la violence physique se mettaient à «chanter», c'est-à-dire à tout dévoiler ce qu'ils savaient. Nous ne savions pas exactement ce que leur avait dit Szylman, s'il leur avait dévoilé notre cachette: mais une chose était sûre, nous ne pouvions plus demeurer là! Nous devions partir et vite. Nous partîmes donc de chez Zaslow. Il n'était certainement pas question de baisser les bras en ce qui concernait notre survie. Plusieurs mois après nous avons appris que Szylman avait été abattu par les Allemands. C'est fort possible que jamais la voisine ne se soit plainte à Zaslow mais que ce dernier ait profité de cette situation pour se débarrasser de nous.

Le ghetto avait disparu. 1 300 Juifs avaient connu la «solution finale»; seulement 500 avaient survécu. J'ai appris par la suite de d'autres survivants que des soldats avaient amené Kudish, le chef du Judensrat, et sa famille hors de leur maison, leurs armes pointés dans le visage et dans le dos. Le royaume de Kudish venait de s'effondrer et le roi renversé. On lui avait promis la sécurité et la survie et maintenant il partageait le sort de tous les Juifs qu'il avait aidés à éliminer.

Pour ce qui est de ma mère, j'ai appris après plusieurs mois que les soldats avaient brûlé son corps. Comme toutes les fosses débordaient de Juifs assassinés, les Allemands ne pouvaient plus faire autrement que de brûler les autres, ils amenèrent donc son corps à Hvalimitz (situé à 4 kilomètres de Vladimir-Volynski). Avec l'aide des «vlasowce», les Allemands empilèrent les corps en immenses piles puis versèrent de l'essence sur les corps et allumèrent le feu. L'immense brasier brûla les corps et les cendres furent dispersées au vent.

Je n'ai pas de tombe sur laquelle aller me recueillir en souvenir de cette brave femme qui m'a donné la vie et qui m'a encouragé à vivre. Mais je me souviens très bien de ce qu'elle me disait:

«Chanale, Tzum koenig! Tu dois survivre!»

Elle restera à mes côtés jusqu'à ma mort...

CHAPITRE 7

Du tunnel de Voitek à la Résistance et la liberté

Après avoir quitté la ferme de Zaslow, nous n'avions d'autre choix que de retourner nous cacher chez Maria Wierzbowska. Bien que son mari nous ait découvert une première fois, nous nous devions de tenter une seconde chance auprès de Maria parce qu'elle était la seule en qui nous puissions avoir une confiance aveugle. Nous étions convaincus que jamais Maria ne nous trahirait. Nous n'avions aucune autre option.

Zaslow nous donna des indications pour retourner à Vladimir-Volynski à travers les champs. Nous avons donc marché pendant deux heures dans la noirceur en restant à une bonne distance des routes. Zaslow nous donna avant de partir une miche de pain et deux pommes. Nous approchâmes d'une église ce qui signifiait que nous étions sur le bon chemin. Des chiens nous sentirent arriver et se mirent à boyer. Un prêtre, vêtu d'un long manteau et d'un grand chapeau noir sortit pour voir ce qui se passait. Henry lui dit:

«S'il vous plaît, hébergez-nous pour une nuit!»

D'une voix profonde, le prêtre nous répondit:

«Les Allemands cherchent des Juifs partout. Ils sont tellement exaltés qu'ils cherchent même dans les églises. Si vous demeurez ici, ils vous tueront et je ne pourrai rien faire. Partez en toute sécurité maintenant! Et que Dieu vous bénisse!»

En entendant ces mots, nous reprîmes notre chemin.

La neige crissait sous nos pieds fatigués mais nous ne sentions pas le froid car nous marchions rapidement. Nous arrivâmes à un moulin puis nous tournâmes à droite, allant vers les bords de Vladimir-Volynski. Nous devions passer par un croisement particulièrement dangereux. Il y avait là un poste de garde allemand et des soldats vérifiaient les abords des chemins près à tirer sur tout ce qui bougeait. Par chance, quand nous nous présentâmes près de l'intersection, il n'y avait plus aucun garde de faction: nous passâmes rapidement près de la cabane et en peu de temps nous arrivâmes à la maison de Maria sur la rue Kosharna.

Henry et moi connaissions bien l'entrée arrière de la maison dans le jardin. La lumière de la cuisine éclairait faiblement celui-ci. Nous nous sommes donc cachés pendant quelque temps dans les buissons. Puis finalement Henry cogna à la porte arrière et Maria sortit. D'une voix tremblante, elle nous dit:

«Je ne peux vous garder dans la maison mais je vais vous donner des couvertures et vous allez demeurer dans la grange. J'irai vous voir demain matin».

Chère, très chère Maria! Comme nous avions raison de penser qu'elle ne nous refuserait pas son aide.

Quand nous sommes entrés dans la ferme, quelques poules nous firent peur en caquetant et en s'envolant à gauche et à droite: des porcs s'ébrouèrent alors que quelques lapins se mirent à sauter un peu partout. Nous avons presque senti que ces animaux nous offraient également l'hospitalité des lieux. Dans notre nouveau monde on ne peut plus brutal les êtres humains avaient des comportements pires que des animaux et nous faisions face à moins de danger avec eux qu'avec nos semblables! Nous avons alors grimpé l'échelle pour atteindre une petite mezzanine couverte de paille où nous nous sommes installés confortablement. Nous étions enfin au chaud mais plus important encore, nous nous sentions enfin en sécurité. Henry et moi réussîmes à dormir en paix toute la nuit.

À 9 heures le lendemain, Maria se présenta avec du pain frais cuit et un contenant de thé chaud. Elle s'est assise à côté de nous et nous lui racontâmes tout sur le troisième massacre dans le ghetto. Maria ne cessait de dire:

«Vous gardez ici longtemps sera difficile car j'ai embauché une Polonaise pour m'aider dans les tâches ménagères et elle ne doit rien savoir de votre présence ici. La seule place où il vous faut aller c'est avec la résistance. Je vais contacter un fermier que je connais et qui demeure à Pisajova-Vola, à 20 kilomètres de Vladimir-Volynski; je sais qu'il a des liens avec le mouvement de la résistance et je vais m'assurer qu'il vous prenne tous les deux avec eux».

Maria venait vérifier que tout allait bien à chaque jour. Nous savions qu'elle ne voulait plus nous héberger plus longtemps. Au 5^e jour, la bonne de Maria a monté l'échelle pour venir chercher du foin et elle fut très surprise de nous voir coucher dans un coin. Elle était littéralement paniquée lorsqu'elle est sortie de la grange en courant. Maria vint nous voir plus tard et nous dit:

«Vous devez partir ce soir. Je pense qu'il serait préférable de quitter la grange séparément parce qu'il y aura probablement des soldats dans le poste de garde tout près d'ici et deux personnes attirent plus l'attention qu'une seule».

Nous nous sommes préparés et il fut décidé que je partirais le vendredi soir et Henry le samedi matin. Maria avertit entre-temps le fermier de notre venue.

Depuis que nous étions mariés, Henry et moi n'avions jamais été séparés jusqu'à maintenant. Nous ne pouvions imaginer vivre l'un sans l'autre. Nous repassâmes le trajet pour se rendre à la maison du fermier plusieurs fois dans notre esprit. Henry me dit d'un air solennel:

«Si jamais je meurs tu dois me promettre de te battre pour vivre; nous avons passé à travers tant d'épreuves ensemble. Tu dois survivre pour dire au monde ce qu'a été notre vie et tout ce que nous avons souffert. Cet enfer sur Terre créé par les Allemands ne durera pas indéfiniment. Un monde meilleur va naître et tu dois en faire partie».

Le vendredi soir, nous avons réparti les pièces de monnaie d'or qui nous restaient; puis nous sommes dit au revoir. Nous nous aimions tant que nous avions pleuré chaudement et nous nous sommes serrés et embrassés

chaudement: nous ne voulions pas nous séparer. Maria est arrivée à la grange vers 7 heures avec des provisions. J'ai mis des vêtements chauds qu'elle avait apportés et un panier de nourriture contenant un pain et ce qui serait nécessaire pour le voyage. En portant ces vêtements et ce panier, je voulais me faire passer pour une fille de la ferme aux yeux des Allemands.

J'ai alors quitté Maria et Henry à regret mais je n'avais plus le choix. J'ai marché une trentaine de minutes jusqu'à ce que j'arrive au poste de garde allemand. Un soldat m'a crié:

«Halt! Wohin gehst du? Ausweiss bitte! (Arrêtez! Où allez-vous? Vos papiers d'identification, s'il vous plaît».

Il a braqué sa lampe de poche dans mon visage. Bien que je le compris très bien, j'ai répondu en pleurnichant en polonais:

«Ya nie rozumien! (Je ne comprends pas!).

Il a fouillé mon panier, m'a dit de continuer mon chemin. Le garde m'a probablement prise pour une fermière retournant dans son village. De toute manière, j'étais grandement soulagée, mais je m'inquiétais terriblement pour le voyage que devrait faire Henry le samedi matin. J'ai suivi les traces de carrioles sur la neige: elles me conduisirent au village de Pisajova-Vola. Les lumières des maisons éclairaient faiblement le village que je traversais. J'ai frappé à la porte de la cinquième maison que j'ai vue. Une femme m'a donné les informations pour me rendre à la maison de Voitek Sinarski.

Quand je suis arrivée à sa petite ferme, j'ai vu les lumières allumées dans la maison. J'ai cogné et Voitek et sa femme sont venus me répondre. Voitek m'a demandée:

«Avez-vous été suivie?»

Je lui ai répondu:

«Personne ne m'a suivi. Pour ce qui est de mon mari Henry, il arrivera demain.».

Il me dit:

«Vous et votre mari vous cacherez dans un tunnel sous le champ près de l'entrepôt. J'entrerai en contact avec les membres de la résistance dans quelques jours».

Le tunnel ressemblait plus à un grand trou sentant la terre fraîche et les pommes de terre. Voitek en avait couvert le sol de paille et d'oreillers: il avait plié les couvertures dans un coin. Je me suis couchée sur la paille avec les couvertes mais quelque temps après j'ai entendu des pas qui faisaient craquer les brindilles de paille. Puis j'ai entendu la voix de Voitek qui disait:

«Si vous et votre mari n'aimez pas la cachette ici, vous pouvez aller chez ma sœur. Elle a abrité déjà cinq couples de Juifs».

J'ai alors senti son haleine sur mon cou et il m'approcha de plus en plus près comme s'il voulait m'embrasser. Je lui ai dit:

«Éloignez-vous de moi!»

Sur ce, il me répondit:

«Je veux coucher avec vous!»

Je lui ai dit:

«Je vais le dire à votre femme et si vous ne partez pas immédiatement, je vais me mettre à crier!»

Il s'est levé et est parti.

Voitek et sa femme ne me donnèrent aucune nourriture le samedi. Je me sentais de plus en plus faible et je m'inquiétais du voyage que ferait Henry jusqu'à la ferme de Voitek. Je priais en silence:

«Dieu, s'il vous plaît, faites qu'il arrive ici en sécurité et laissez-moi partager sa vie encore pour longtemps».

J'ai regardé à travers le trou de l'entrée du tunnel. Des ombres me cachaient la vue; je me demandais si Henry arriverait bientôt. À l'extérieur on pouvait entendre le vent souffler fort et j'étais certaine qu'une tempête de neige se préparait.

Je ne cessais d'attendre avec impatience. Et soudain, j'ai entendu des pas et des voix. Henry venait enfin d'arriver! Dieu avait écouté mes prières! J'ai quitté la cachette et je suis partie en courant l'embrasser. Henry suait beaucoup et ne parlait pas. J'ai touché son front et me suis rendue compte qu'il avait une forte fièvre. J'ai parlé à Irka, la femme de Voitek, à propos de la fièvre d'Henry. Elle me dit simplement:

«C'est regrettable. Pas de chance!».

Henry connaissait bien un pharmacien à Vladimir-Volynski: Henry a donc écrit une prescription pour un médicament à base de sulfate sur un bout de papier et le conserva en espérant être capable de lui faire parvenir.

Avant que Voitek et Irka ne partent pour l'église en calèche, elle nous a permis d'entrer dans la maison. Au lieu de faire cuire une dinde pour le repas du dimanche, j'ai fait de la soupe à la dinde. Henry et moi avons alors pris quatre bols de soupe chaude qui nous semblait tout à fait divine: Henry alla un peu mieux mais était certain qu'il aurait besoin du médicament. Nous avons fait chacun notre tour une petite sieste dans de vrais lits, une première depuis que nous avions quitté le ghetto. C'était si bon!

Voitek et Irka furent de retour en fin de la matinée. Ils furent impressionnés par ma cuisine. Ils allèrent à la pharmacie, et avec l'aide de Maria Wierzbowska, ils achetèrent le médicament. Henry par la suite prit du mieux.

À la quatrième journée de notre arrivée sur la ferme de Voitek et Irka, nous avons entendu des coups de feu. Voitek nous expliqua:

«Les Ukrainiens ont envahi le village; vous devez fuir à la maison de ma sœur».

Voitek nous donna les indications pour s'y rendre et nous sommes partis immédiatement. Henry et moi avons couru jusqu'à la grange de la sœur de Voitek aussi vite que nous pouvions. Nous entendîmes le bruit des balles passer près de nous et de nos têtes. Nous ne savions pas qui tirait sur qui, ni de quel camp les coups de feu venaient. Tout ce que nous savions ce que nous étions pris au milieu de la fusillade. Je suis tombée et je croyais que je venais de me faire blesser. Ce n'était qu'une éraflure au pied faite par une balle mais je n'étais aucunement blessée. Nous avons enfin atteint la grange et là nous avons rencontré les cinq autres couples juifs qui s'y cachaient: parmi eux il y avait le docteur Podlipski, un chirurgien bien connu de Vladimir-Volynski et sa femme. Les gens étaient heureux de nous voir et partagèrent leur nourriture avec nous.

Après un séjour de deux jours dans cette grange, nous rencontrèrent la sœur de Voitek. Elle nous dit d'une voix tendue:

«Les Ukrainiens ont encerclé le village et les Juifs polonais se sauvent à Bielin pour rejoindre les membres de la résistance polonaise. Vous devriez les suivre!»

La sœur de Voitek et sa famille sortirent les chevaux et les carrioles hors de la grange. Chacun y déposa les quelques effets qu'il possédait puis nous partîmes, conduisant chacun notre tour. Après cinq heures pénibles dans le froid de l'hiver, nous atteignîmes enfin Beilin notre destination.

La sœur de Voitek et les membres de sa famille nous déposèrent au quartier général de la résistance dans la ville. Le docteur Podlipski et Henry se présentèrent au chef de la résistance qui les reçut à bras ouverts en découvrant leur identité de docteur et de dentiste. La résistance avait un besoin désespéré de personnel médical. Le chef ordonna à un officier, vêtu de son uniforme de l'armée polonaise, de nous trouver un endroit où demeurer: il confia les autres membres de notre groupe à deux autres hommes de son équipe.

Henry et moi pleurâmes de joie. Je n'enviais plus la vie d'un chien attaché à une laisse parce que maintenant nous recevions un traitement digne des êtres humains et non de proies pourchassées. Nous avions une petite maison avec un poêle à bois et un plancher en terre battue mais quelle

importance? C'était une maison, notre maison pour le moment, et non pas un grenier ou un trou dans la terre. Henry et moi étions de retour parmi la race humaine...

Après avoir vécu pendant six semaines en compagnie de la résistance, nous avions appris de nombreuses nouvelles. Les partisans polonais détruisaient des ponts, faisaient sauter des dépôts de munitions, combattaient les Ukrainiens et sabotaient les équipements de communication. Et le plus important, ils tuaient les soldats allemands. Ils vivaient une vie de violence et de sang versé. Une de ces nouvelles nous a cependant bouleversés: nous avons entendu dire que les membres de la résistance tuaient des Juifs et ne protégeaient que ceux qui leur étaient utiles.

Au début de la septième semaine avec la résistance polonaise, nous avons aperçu des avions allemands haut dans le ciel qui faisaient des tours lentement et de manière nonchalante au-dessus de notre campement. Ils photographiaient probablement le territoire qu'ils survolaient. Après les avoir vus, les gens se mirent à creuser des tranchées près de leurs maisons. Plus tard dans la journée, des escadrilles d'avions de la Luftwaffe (l'aviation allemande) approchèrent de leur objectif qui était nul autre que le quartier général de la résistance et notre quartier.

Les avions firent plusieurs approches en basse altitude et larguèrent leurs bombes directement sur nous. Le son que faisaient les bombes en explosant était assourdissant! Et le bruit caractéristique des mitraillettes pouvait être entendu un peu partout autour de nous. J'ai vu des morceaux d'animaux et d'êtres humains voler dans les airs. Je me suis littéralement jetée dans une tranchée dans l'espoir de survivre à cet enfer. Henry de son côté s'est dissimulé derrière des bottes de foin. C'est comme si nous nous étions retrouvés en plein milieu d'une tornade, mais au lieu de la pluie qui tourbillonnait c'était du sang et des fragments d'os. Toute la scène ressemblait à un immense feu d'artifice mais ce qui retombait sur nos têtes étaient des morceaux de chair humaine et des éclats d'os.

Henry et moi avions été séparés quand nous nous sommes mis à courir à couvert au début de l'attaque. Comme je me cachais dans la tranchée, j'ai entendu Henry me crier:

«Cours! Viens ici! Viens en arrière des bottes de foin!».

Pourquoi croyait-il qu'elles offraient une meilleure protection que la tranchée, je n'en ai aucune idée. C'est le destin j'imagine! Quelle protection, après tout, pouvait bien offrir des bottes de foin? Les Allemands auraient pu facilement tirer sur ces tas de foins. Mais ils ne l'ont pas fait. J'ai écouté ce que me disait Henry: je suis sorti du trou à ciel ouvert et je me suis mise à courir vers la cachette d'Henry. La tuerie générale s'est poursuivie de plus belle et toutes les personnes cachées dans les tranchées sont mortes. Il ne restait plus rien d'eux à enterrer; aucun des corps n'était intact.

Trois mois après la mise en application de l'«Aktion» visant à rendre Vladimir-Volynski «judensrein» (nettoyé de tous les Juifs), les membres de la résistance polonaise placardèrent des affiches un peu partout ordonnant aux Juifs de guitter Bielen pour se rendre à Vorchin (un petit village en dehors de Bielen) avant minuit le 24 mars 1944 sous peine de mort. La seule excuse qu'ils purent trouver fut de dire qu'ils étaient considérés comme des espions. La logique de cette décision m'échappait alors et m'échappe toujours aujourd'hui encore. Pour le compte de qui les Juifs auraient-ils espionné? Les Allemands qui cherchaient à les exterminer tous? Les Ukrainiens, ces «serviteurs» soucieux de se montrer agréables aux yeux des Allemands? Non! Les Polonais ne cherchaient simplement qu'une excuse pour se débarrasser des Juifs dans le but d'être en meilleure position pour la reconstruction de la Pologne. Il faut se rappeler que beaucoup de Juifs s'étaient rendus chez la résistance pour leur protection. Il n'y avait aucune autre place où aller. Et j'avais entendu des rumeurs circuler à l'effet que les membres de la résistance tuaient les Juifs qu'ils avaient toujours détestés.

J'ai eu des nouvelles d'une très bonne amie qui allait à l'école secondaire avec moi. Elle était maintenant seule avec son enfant: son mari était mort mais elle avait survécu miraculeusement. J'ai appris par la suite qu'elle était morte (brûlée pour être plus exacte) avec un groupe d'autres Juifs et cela simplement parce qu'ils étaient Juifs. Tués par des membres de la résistance. Et j'ai pensé: s'ils tuent les Juifs comme cela, ils en viendront à nous tuer également un jour ou l'autre. Dans notre cas, ce serait

certainement plus tard puisque Henry, en tant que dentiste, était considéré comme «utile» à la cause. Il n'en demeurait pas moins une grande méfiance de notre part face à la résistance. Après toutes les épreuves que nous avions connues, il nous était maintenant impossible d'avoir confiance en qui que ce soit: nous prenions la moindre rumeur très au sérieux. Cette attitude de notre part pouvait faire la différence entre la vie et la mort. Et plusieurs d'entre elles concernaient le meurtre des Juifs par les partisans.

Henry parla avec d'autres Juifs de la possibilité de quitter Bielen pour se rendre à Lutsk, une ville polonaise où les forces armées russes s'opposaient avec détermination aux Allemands. Nous pouvions entendre d'où nous étions les bruits que faisait l'artillerie lourde russe. C'était pour nous comme une invitation. Ces bruits assourdissants nous appelaient. Henry, seize Juifs et moi-même nous retrouvâmes dans un endroit prédéterminé et secret et quittâmes Bielen avant l'expiration du délai fatidique (nous apprîmes plus tard que dans la nuit du 24 mars les membres de la résistance polonaise encerclèrent les maisons où les Juifs avaient été rassemblés et les massacrèrent tous, jusqu'au dernier).

Un de nos seize compagnons, Yosef, connaissait la région comme le doigt de sa main: il devint donc le chef de notre groupe de fortune. Il nous dit:

«Nous devons rester ensemble, nous nous arrêterons seulement dans des villages abandonnés pour y trouver de l'eau et de la nourriture. Quand et si nous arrivons à Lutsk, alors nous nous séparerons et nous irons chacun de notre côté».

En marchant je ne cessais d'espérer atteindre le front russe. Je suis certaine que tous dans le groupe nous avions le même espoir. Notre libération était si proche que nous pouvions la sentir. La température était clémente et la senteur des pins embaumait l'air: comme c'était différent des senteurs horribles des greniers et des ghettos derrière nous. Comme nous avancions, Henry s'est fait de nombreuses ampoules aux pieds: le groupe était donc obligé de ralentir le rythme de marche pour nous permettre de suivre. J'ai parlé à Yosef de la situation d'Henry et il m'a suggéré de déchirer mon foulard en deux pour en envelopper les pieds d'Henry. Cette solution a aidé quelque peu et Henry a continué du mieux qu'il a pu.

Après une journée et demi de marche, nous avons enfin atteint Lutsk. L'Armée rouge encerclait la ville et nous avons été arrêtés par deux soldats à l'entrée de la ville. Ils ont cru que nous étions des espions, car ils nous ont immédiatement enfermés dans une grange. Après deux heures d'attente, un «Pod Polkovnik» (Lieutenant colonel) a ouvert la lourde porte et nous a questionnés. Il était trapu, petit et chauve; son uniforme était couvert de médailles. Bien que nous étions leurs prisonniers, nous étions heureux de le voir. Il était à nos yeux la personnification de la libération. Avec toutes ces médailles sur la poitrine, ce devait être un de ceux qui, face à Stalingrad, avait détruit lentement et avec acharnement les Allemands qui nous avaient condamnés à l'extermination. Il venait de loin, tout comme nous d'ailleurs.

Cet officier nous a alors parlé d'une voix grave et forte:

«Qui êtes-vous?»

Et Yosef de répondre:

«Nous sommes des Juifs».

L'officier russe poursuivit:

«Comment est-ce possible? Les Nazis ont exterminé tous les Juifs. Vous devez être des espions!»

Yosef lui répondit:

«Nous ne sommes pas des espions! Nous fuyons les Allemands et les membres de la résistance polonaise».

Le lieutenant colonel lui dit:

«Ihr redt Yiddish? (Parlez-vous Yiddish?)»

Nous lui répondîmes tous en chœur:

«Yeah, yeah, mihr zenen Yiddish! (Oui, oui nous sommes juives!)»

Très surpris, l'officier nous dit alors:

«Je viens de très loin à l'intérieur de la Russie et j'ai rencontré des milliers et des milliers de Juifs morts sur mon chemin. Vous êtes les premiers Juifs vivants que je rencontre!»

Il ordonna alors aux deux soldats de nous faire sortir de la grange et de nous donner un repas chaud de la cuisine de l'armée. C'était certainement le meilleur repas que nous avions pris! Imaginez se retrouver devant la bonté même dans un monde qui était alors entièrement dominé par la haine et la cruauté envers les Juifs. Nous avions alors un avant-goût de la liberté sans pour autant oublier tous ceux et celles laissés derrière nous, ceux et celles qui n'avaient pas survécu pour voir ce jour.

Henry et moi avons alors dit au revoir à nos compagnons de fortune et à l'officier russe. Nous étions maintenant libres, plus rien ne comptait pour nous. Après tant d'années de souffrance et de traîtrise, après tant d'années de souffrance et de luttes pour assurer notre survie, nous étions enfin libres. Ma mère avait raison: j'avais été choisie pour survivre. J'étais certaine que notre vie ne cesserait de s'améliorer à partir de ce point: les temps de misère et de peine céderaient la place à une vie meilleure. La cage qui m'enfermait tout ce temps s'ouvrait et je pourrais enfin m'envoler à l'air libre pour m'envoler sans connaître de limites. Je savais qu'Henry et moi pourrions construire une nouvelle vie ensemble, une vie sans danger, pleine d'amour et de dévotion.

Nous sommes allés à Lvov, la ville de mes rêves d'enfance, l'endroit où j'aurais dû connaître une brillante expérience universitaire. Dans la cuisine d'un petit appartement où nous demeurions, j'ai donné naissance à mon premier enfant, Mark, le 4 avril 1945. Henry avait ouvert un petit cabinet de dentiste à Lvov mais il fut dénoncé comme espion et fut presque envoyé en Sibérie. Le soldat russe revenant des combats voulait des dents en or: c'était une véritable obsession alors et tous insistaient pour en avoir. Henry devait acheter de l'or d'une manière ou d'une autre pour les faire. Une personne «informa» les autorités qu'Henry trafiquait illégalement dans l'or et les policiers vinrent et fouillèrent la maison. Un rabbin vint alors nous voir et nous recommanda de fuir car la NKVD (police secrète russe) allait venir nous arrêter.

Quand nous étions à Lvov, nous avions décidé de retourner à Vladimir-Volynski pour voir ce qui était advenu de la communauté juive de la ville. J'avais laissé des valises là à une de nos voisines, une Polonaise. Nous sommes donc partis pour aller la voir et réclamer notre possession. Quand nous sommes retournés, elle nous a dit:

«Je n'ai plus rien à vous remettre car les Allemands sont venus fouiller avec des chiens et ces derniers ont senti que les valises étaient pleines de choses juives. Ils les ont emportées».

Henry l'a alors prise par le collet et l'a poussée de côté. Nous sommes allés dans son grenier où nous nous souvenions avoir laissé nos valises et comme de fait elles y étaient encore. Nous les avons prises alors que la femme nous maudissait en polonais. Nous nous sommes rendus à l'évidence que la communauté était complètement disparue et que le comportement de notre voisine n'avait rien d'exceptionnel: les Juifs qui retournaient dans leur village étaient reçus avec haine et ressentiment. Nous avons alors compris qu'il était temps de quitter la Pologne et de refaire notre vie ailleurs.

Henry, notre enfant et moi avons quitté Lvov peu de temps avant qu'arrivent les hommes du NKVD. Cela nous faisait bizarre d'avoir à fuir encore une fois mais nous n'avions plus le choix. Nous sommes allés à Berlin. Nous avons appris par le biais de la Croix-Rouge que mon beaufrère, le mari de la sœur d'Henry, Nathan Cytrin, avait survécu miraculeusement comme prisonnier de guerre. C'était un officier de l'armée polonaise et il fut capturé au début de la guerre, en 1939. Il fut envoyé dans un camp de prisonniers de guerre à Murnau, en Allemagne. Henry lui avait écrit à de nombreuses reprises avant que n'éclate la guerre et quand nous avons appris qu'il était toujours vivant, Henry décida de le contacter. Il nous dit que nous devions aller à Munich, en Bavière. De là nous pourrions nous procurer des papiers pour émigrer au Canada. Nathan avait ses parents qui habitaient au Canada. Nous étions donc en quelque sorte des membres de cette famille, comme des oncles ou des cousins. Nous avions également des cousins du côté d'Henry, la famille Blatt. Nous savions donc qu'il était important d'atteindre la ville divisée de Berlin pour traverser à l'Ouest et atteindre la Bavière.

Après Berlin, nous sommes allés à Garmisch-Partenkirchen. Henry travaillait comme dentiste pour l'UNRRA (le bureau d'aide aux réfugiés des Nations Unies). Henry avait découvert où habitait notre cher ami Hahn qui nous avait sauvé la vie. Il prit donc le train pour aller le voir. Les retrouvailles entre les deux hommes furent chaleureuses car chacun croyait que l'autre n'avait pas survécu à la guerre. Henry me confia que les deux avaient pleuré comme des bébés en se voyant. Hahn fut très triste d'apprendre que ma mère était morte. Cependant Hahn dit à Henry:

«S.v.p. ne dites à personne que j'ai sauvé des Juifs. Ne faites rien pour moi. Je souhaite que personne n'apprenne ce que j'ai fait pour vous. Je le referais à nouveau sans aucune hésitation mais je ne connais pas les personnes qui m'entourent ici et cela pourrait m'occasionner beaucoup de problèmes. Ne dites rien et ne faites rien s'il vous plaît!».

Henry fit donc comme notre ami le souhaitait malgré sa déception. Il aurait voulu faire connaître au monde qu'un Allemand avait su rester digne et humain alors que les meurtriers étaient au pouvoir et que la vie humaine n'avait plus aucune valeur. Mais il était évident que dans cette «nouvelle» Allemagne tout le monde n'était pas prêt à de telles révélations.

Un soir, alors que nous étions à Garmisch-Partenkirchen, nous sommes allés au théâtre et j'étais certaine d'avoir vu le docteur Hecker. J'ai donc pincé et tiré la manche d'Henry pour lui dire de regarder. Il m'a dit:

«Es-tu folle? Nous allons passer près de lui et tu l'appelleras par son nom! Nous verrons alors ce qu'il répondra».

Et comme de fait, comme nous nous approchions de lui et que j'ai dit «Docteur Hecker, docteur Hecker!» il s'est retourné et nous à dit:

«Kazimirski, du bist leben geblieben!» (Kazimirski, vous êtes encore en vie!)

Tout le monde autour nous regardait. Il laissa quelque temps sa magnifique compagne et nous dit:

«Que faites-vous ici? Comment avez-vous pu survivre?»

Henry lui dit:

«C'est une longue histoire, nous devrions nous revoir»

Le docteur Hecker s'informa:

«Où demeurez-vous?»

Il prit une plume et écrivit notre adresse et le jour suivant il nous rendit visite.

Nous sommes restés assis ensemble des heures et des heures à discuter. Et nous lui avons dit tout ce qui nous était arrivé et comment nous avions survécu. Et nous lui avons présenté nos deux enfants (un autre fils, Seymour, était né entre temps en 1948). Le docteur Hecker nous dit:

«J'ai une grande faveur à vous demander. Je suis sur la liste (des Alliés) comme étant un nazi et je voudrais que vous m'aidiez à me faire reconnaître comme non-nazi».

Mais Henry lui dit:

«Oui, vous nous avez aidés dans ces temps de difficultés. Mais la déposition d'une seule personne n'est pas suffisante. Il faut faire une liste de toutes les personnes qui pourront répondre de vous».

Et Henry alla voir toutes ces personnes pour leur demander leur aide... et tous refusèrent. Ils lui dirent:

«Jamais nous ne lui donnerons notre appui».

Tous avaient beaucoup de rancune.

«Vous voulez le faire, eh bien faites-le! Mais ne nous demandez rien! Rien! Absolument rien!»

Et ils en restèrent là.

CHAPITRE 8

Témoin: justice d'après-guerre

Le 28 juin 1949 nous sommes arrivés à Montréal. Henry, Mark, Seymour et moi avons demeuré à Ste-Agathe, une belle petite ville située dans les Laurentides puisque Henry avait trouvé un emploi en dentisterie à l'hôpital Mount Sinaï. Henry et moi menions une vie simple: la vie à Ste-Agathe avait un effet apaisant sur nous. Nous savions que jamais nous ne pourrions oublier la guerre et ses atrocités. Ces choses-là ne peuvent pas s'oublier. Mais nous pouvions maintenant consacrer nos efforts à élever une nouvelle génération et construire un meilleur avenir. Et c'est ce que nous avons fait. Ma mère, mon père et Benny me manquaient terriblement mais nous devions aller de l'avant.

Quelques années après notre arrivée au Canada, j'ai accouché d'une petite fille que nous avons appelée Heidi. J'avais trois enfants et un merveilleux mari. J'ai donné à mes enfants le sens du travail, de l'effort et de l'honnêteté. Je leur ai transmis toutes les valeurs que mes parents m'avaient apprises incluant la musique.

Nous fûmes appelés à témoigner au procès de plusieurs meurtriers allemands le 2 novembre 1971 à Düsseldorf, en Allemagne. Le gouvernement allemand croyait que Henry, en travaillant à la clinique dentaire d'alors, avait eu de nombreux contacts avec des officiers allemands et serait donc un excellent témoin à charge. Je ne fus pas considérée comme un témoin et j'ai donc accompagné Henry au procès.

À notre arrivée en Allemagne, nous fûmes accueillis par des gens qui disaient être officiellement ou officieusement de la Croix-Rouge. Ils nous dirent qu'ils nous surveilleraient attentivement pour assurer notre propre protection. Ils nous prirent donc en charge dès notre descente de l'avion. Ils nous conduisirent en limousine dans un superbe hôtel. Ils nous traitèrent comme des rois, nous invitant à souper avec vin et boissons mais toujours

sous bonne garde. Ils assuraient la surveillance à notre porte la nuit. Quand je voulais parler du procès avec Henry, j'écrivais mes remarques puis détruisais les papiers utilisés. J'avais peur que notre chambre soit sur écoute.

Le jour suivant, au procès, nous avons rencontré Simon Wiesenthal, bien connu pour traquer les criminels nazis. Henry fut appelé à témoigner. Il prit place dans le box des témoins; les juges étaient à sa droite et les avocats à sa gauche, le public étant dans son dos. En face de lui étaient les accusés. Quand il fut en place, on lui demanda de raconter ce qui s'était passé lors des exterminations. Il raconta tout du début à la fin, l'histoire telle que nous l'avions vécue. Quand il eut fini, ils lui demandèrent:

«Êtes-vous venu seul au procès?»

Il leur répondit:

«Non, je suis venu avec ma femme».

Pour s'assurer qu'il avait bien dit la vérité, ils lui demandèrent la permission de me faire témoigner. Ils voulaient corroborer la déposition d'Henry. Ils m'ont demandé si j'étais d'accord. Je leur ai répondu par l'affirmative puisque tous les détails étaient encore frais dans mon esprit.

Comme je me dirigeais vers le box des témoins, une femme de l'assistance s'est soudain levée, a couru vers moi et a commencé à m'étrangler. Tout s'est déroulé en quelques secondes à peine. J'ai hurlé:

«Aidez-moi, aidez-moi!»

Les policiers ont accouru et l'ont repoussée avec beaucoup de difficulté puis l'ont amenée en dehors de la salle du tribunal. Je ne la connaissais pas et personne n'a voulu me révéler son identité. Peut-être était-elle la femme d'un des accusés ou une antisémite acharnée. Cette agression m'a laissée dans un état de choc. Je devais alors être une femme très forte pour ne pas m'être évanouie. Pour qu'une telle agression se produise dans une salle du tribunal, il est certain qu'elle voulait me tuer. Le juge ordonna alors une

suspension des audiences puis demanda qu'on m'apporte de l'eau. J'en avais bien besoin.

Après quelques minutes, le procès reprit son cours. Ils me posèrent des questions sur les mêmes sujets abordés par Henry. Je n'étais pas alors dans la cour du tribunal lors de sa déposition. Je me trouvais à l'extérieur.

Quand le procès fut terminé, la cour nous remboursa nos dépenses et nous sommes retournés à la maison. Les personnes qui assuraient notre surveillance étant devenues entre temps plus amicales envers nous, nous leur avons demandé leur adresse qu'ils nous donnèrent avec plaisir. Témoigner fut une épreuve difficile pour nous deux puisque nous avions eu à revivre une autre fois ces terribles moments: notre retour dans un environnement aussi calme que Ste-Agathe était donc très important. Nous étions allés au procès puisque nous jugions et nous étions convaincus que c'était notre devoir envers nos frères et nos sœurs morts et enterrés dans des fosses communes sans identification. Ce procès mettait un terme à une partie de l'histoire que nous avions vécue et que nous seuls pouvions compléter.

Nous avons écrit par la suite à nos gardes amicaux mais n'avons jamais eu de réponse. Ils ne voulaient ou ne pouvaient communiquer de toute évidence avec nous; peut-être n'étaient-ils pas autorisés à nous écrire. Nous désirions beaucoup connaître les conclusions du tribunal mais toutes nos demandes d'informations furent ignorées.

Au procès, une question revenait continuellement: qui a ordonné à l'accusé de perpétrer ces massacres? Nous avons affirmé, sans aucune preuve écrite naturellement, que l'homme en autorité était le SS Gebitskomissar Westerheide. Et son nom est revenu à maintes reprises tout au long des discussions. Henry me confia qu'à un moment donné il surprit tout le monde avec l'affirmation suivante: le docteur Hecker, immédiatement après avoir parlé à Westerheide, avait dit à Henry que ce dernier lui avait affirmé que les Juifs recevaient un «bon traitement» qu'ils ne souffraient pas trop en mourant. Westerheide avait dit que les Juifs étaient simplement alignés sur le bord des fosses communes sans avoir à faire face aux pelotons d'exécution. Ils étaient alors fusillés proprement dans le dos et tombaient directement dans les fosses. Cette information était

vitale parce que tout le monde reconnaissait que Westerheide était l'organisateur de ces massacres.

Westerheide était de toute évidence au centre de toutes ces actions mais il demeurait introuvable. On conserva dans les archives le nom d'Henry puisqu'il pourrait être un témoin très important dans une cause future. Sur notre vol transatlantique, nous avons rencontré un autre survivant, témoin comme nous, du nom de Davidovitch, dans une autre cause. Il nous dit que tous les accusés avaient été jugés coupables et envoyés en prison. Au mois d'octobre 1980, j'ai enfin pu prendre connaissance du verdict de cette cause. Les accusés furent condamnés à des peines d'emprisonnement pour complicité à des meurtres: les peines allaient de 3 années et demies à neuf ans de réclusion.

Le 28 juillet 1976, Henry mourrait à la suite d'un cancer; une grande partie de moi mourait avec lui. Nous avions traversé l'enfer ensemble et fondé une nouvelle vie pour nous et nos enfants et mon compagnon de vie me quittant, ma vie semblait s'écrouler. Mes enfants, Mark, Seymour et Heidi, eux-mêmes en deuil, m'aidèrent à traverser cette période difficile. Mark me dit:

«Maman, quand quelqu'un perd un parent, l'autre en devient plus précieux encore»

Je me souviens maintenant que dans ses derniers jours Henry m'avait dit:

«Ça me peine beaucoup de te laisser ainsi seule. Tu mérites tellement plus. Dans mon état actuel, je ne peux plus te procurer le bonheur que je souhaiterais, seulement des problèmes. Je suis désolé. Tu as toujours voulu retourner aux études: maintenant c'est le temps de réaliser ton rêve».

Je me suis alors remis sur mes pieds, j'ai repris ma vie en mains et en septembre 1976 je m'inscrivais à l'Université Concordia de Montréal et commençais mes études en éducation de la petite enfance qui devaient aboutir au baccalauréat en Arts. Plus tard, je devais obtenir également un diplôme d'enseignante d'anglais langue seconde.

En décembre 1981, je recevais une lettre adressée au nom d'Henry. Westerheide et sa maîtresse venaient d'être retrouvés et ils faisaient face au tribunal. Vous pouvez imaginer ce que je pouvais ressentir. Henry était mort en 1976. Il n'avait pas survécu pour recevoir cette lettre du consulat général d'Allemagne à Montréal. J'ai informé celui-ci du décès de mon mari. Le Consul me demanda:

«Avez-vous les informations que votre mari aurait pu nous transmettre s'il avait été encore en vie?»

Je lui ai répondu:

«Oui, je le crois car lorsqu'il revenait à la maison de la clinique nous discutions de la situation. Nous avons traversé ensemble cette terrible époque».

Il me confia:

«Nous allons consulter les instances judiciaires pour savoir si vous pouvez être citée à comparaître».

Quelque temps après, le Consul me rappela pour me dire que je pourrais être appelée à comparaître comme témoin. Cependant, les autorités gouvernementales désiraient me rencontrer pour me poser des questions. Lorsque je me suis présentée au bureau consulaire, le consul fut très amical. Il me dit:

«Je ne veux pas prendre votre déposition maintenant. C'est à vous de la garder jusqu'au procès. Je vais vous montrer de nombreuses photos et je voudrais que vous identifier Westerheide».

Il me montra alors un album avec de nombreuses photos qu'il me pria de regarder. J'étais en mesure d'identifier chaque photo sur laquelle apparaissait Westerheide en uniforme mais lorsque ce dernier était habillé en civil, je n'arrivais pas à le reconnaître sans ses bottes et son chapeau militaire. Le Consul s'estima satisfait de cette rencontre. En mars 1982, je recevais une lettre officielle de la cour allemande m'invitant à témoigner le 13 juillet 1982. J'ai téléphoné au Consul pour lui dire que j'avais peur d'y aller seule, surtout après l'expérience que j'avais vécue avec cette femme qui avait tenté de m'étrangler en pleine cour. Je lui ai dit que je m'étais remariée entre temps avec Albert Bereznik et que je voulais que mon mari puisse m'accompagner. Le Consul fut très compréhensif et accepta sur le champ. Plus tard, nous sommes allés au comptoir Lufthansa pour y prendre nos billets d'avion. Mes mains tremblaient en prenant les billets: Enfin, enfin, pensais-je! Ce billet d'avion va me permettre de confronter le monstre qui a commis tant de crimes! Il aurait à entendre des témoins révéler au monde ses actes terribles et une partie de ces informations viendraient de moi, une de ses victimes, une rescapée.

Cette fois, c'est un couple qui fut responsable de notre sécurité. Elle ne fut nullement aussi étouffante, stricte et formelle que celle que nous avions vécue lors du premier procès en 1971. On nous amena directement de l'aéroport au bureau du juge. Il nous dit que nous passerions la nuit à l'hôtel et qu'il entendrait ma déposition dès le lendemain. Le couple se chargerait de venir nous chercher à l'hôtel. Il nous suggéra fortement de ne pas nous aventurer dans les rues le soir et de rester à l'hôtel. Il nous fit visiter la salle d'audience et m'offrit les services d'un interprète si je le désirais.

Nous étions arrivés vers midi et avions quitté le juge vers la fin de l'après-midi. Le couple nous a alors amenés dans leur luxueuse maison en dehors de la ville. Ils nous ont très bien reçus et nous avons eu droit à un magnifique souper ensemble. Tout avait été arrangé d'avance: ils devaient nous tenir occupés en tout temps. Plus tard dans la soirée, ils nous reconduisirent à l'hôtel.

Le matin suivant, le couple était à l'heure pour venir nous chercher et nous amener au tribunal. Inutile de dire que j'avais des craintes parce que je savais que j'aurais à faire face à Westerheide. Mon mari Albert était assis dans la salle d'audience avec les journalistes. Je lui avais dit:

«Lorsque je verrai le monstre, je te le désignerai».

Comme j'étais assise et j'attendais, le juge est entré, suivi de nombreux avocats en longues robes noires (Westerheide en avait engagé plusieurs). Nous avons tous attendu. Finalement j'ai vu Westerheide, habillé en civil, et Anna. Elle avait beaucoup vieilli et semblait sans défense alors qu'autrefois elle se promenait hautaine et méprisante sur son cheval blanc dans les rues du ghetto, fouettant de pauvres passants et semant la terreur dans leur cœur. Je faisais des signes désespérés à Albert:

«Ce sont eux, ce sont eux!»

Je ne le reconnaissais pas sur des photos lorsqu'il était habillé en civil mais dans cette salle d'audience, même en civil, je l'aurais reconnu dans une foule de 200 personnes. Il est impossible d'oublier un visage comme le sien.

La salle d'audience était pleine à craquer: il y avait plusieurs étudiants et journalistes. Durant une pause, un journaliste d'un quotidien allemand s'approcha de moi et me dit:

«Ce n'est pas fantastique que Westerheide soit enfin traduit en justice?»

J'en ai profité pour lui demander comment Westerheide avait été retrouvé. Le journaliste me l'expliqua. Il semble qu'aucun effort sérieux n'ait été fait par le gouvernement allemand pour retrouver sa trace. Il avait été simplement dénoncé par un de ses anciens subalternes. Peut-être celui-ci prenait-il sa revanche pour avoir été maltraité ou encore n'acceptait-il pas, ses collègues et lui, de porter tout le blâme pour les crimes qui avaient été commis. Cet homme était déterminé à retrouver Westerheide: il a donc fait des recherches intensives jusqu'à ce qu'il trouve l'adresse où ce dernier demeurait.

La salle d'audience du procès de 1971 avait été construite comme un amphithéâtre, avec les sièges en gradins. Cette salle-ci était plate. Les avocats de la défense, et Westerheide avait engagé les meilleurs, tentèrent de semer la confusion dans mon esprit. Ils me posèrent une question pour me la répéter 20 minutes plus tard. Je leur disais:

«Vous m'avez posé cette question il y a 20 minutes! Arrêtez de me poser la même question! J'ai déjà répondu à cette question!»

Par exemple, ils me demandaient:

«Quelle était la distance entre la fenêtre du grenier où vous étiez cachée et la porte du ghetto?»

Je leur ai dit que je ne pouvais donner une mesure exacte mais seulement une approximation. Quinze minutes plus tard un autre avocat de la défense me posait la même question. Je détestais ces tentatives de me discréditer. Je témoignais en anglais, utilisant les services d'un interprète de la cour. Je parlais très bien allemand mais j'avais choisi de prendre un interprète pour me donner le temps de réfléchir. Un des avocats de Westerheide était si vif d'esprit et avait une connaissance si parfaite de l'anglais qu'il a mis en doute le travail de l'interprète. Il a dit au juge:

«Ce n'est pas ce qu'a dit le témoin!»

Et le juge dut reconnaître la véracité de cette déclaration.

À plusieurs moments de ma déposition, j'ai éclaté en sanglots. Chaque fois, la cour fit une pause et m'invita à quitter la salle d'audience pour me reposer mais j'avais peur, suite à ce qui s'était produit au premier procès lorsqu'une femme avait voulu m'étrangler. Je suis donc restée sur place et je crois avoir bien fait car qui sait ce qui aurait pu arriver.

Quand les spectateurs ont entendu ma déclaration et tous les actes de violence et les atrocités commis de sang froid, plusieurs se sont caché le visage avec leurs mains: j'ai même vu plusieurs personnes pleurer. Mais Westerheide et Anna avaient la tête haute: ils semblaient fiers et provocateurs. Ils ne faisaient montre d'aucun remords.

Ma déposition dura de 9 heures à midi ou 1 heure. Ils me posèrent des questions sur Anna mais je ne pus leur répondre puisque je n'avais été dans le ghetto que lors du troisième massacre. Je connaissais mieux Westerheide parce qu'il avait l'habitude de venir souvent à la clinique dentaire du docteur Hecker et qu'Henry me racontait tout ce qui avait été dit. J'ai décrit

ce que j'avais vu dans le ghetto lors du troisième pogrom, vu de mes yeux vus. Et j'ai demandé aux avocats:

«Que croyez-vous qu'il faisait là? Jouer aux cartes?»

Et ils ne cessaient de me demander:

«Avez-vous vu Westerheide à cet endroit?»

Et je leur répondais:

«Certainement!»

Pour bien vérifier ce que je leur disais, ils m'ont montré une série de photos. Le juge m'a demandé d'approcher et d'identifier des photos de ma ville. Puis ils m'ont montré des photos du gebitskomissar que j'ai également identifiées. Puis celles de mon école: il y avait même une photo de la clinique dentaire que j'ai reconnue immédiatement. J'ai identifié toutes les photos correctement.

Comme ma déposition venait à terme, le juge m'a demandé si j'avais quoi que ce soit à ajouter. Je pensais alors à mon père qui était un si bon orateur et à quel point il aurait aimé prendre la parole! Et à Henry, maintenant décédé, qui brûlait de haine pour ces assassins qui avaient exterminé des communautés juives entières et qui aurait eu tant à dire.

Et je lui ai répondu:

«Pour honorer la mémoire de mes parents et de mon mari tous décédés, je veux dire quelque chose. J'ai traversé l'océan pour confronter cet homme et cette femme qui sont responsables de l'extermination de ma famille entière et de la disparition de 18 000 Juifs de la ville de Vladimir-Volynski, en Pologne.

Leurs avocats ont tracé d'eux un portrait flatteur et, en les pointant, blâmèrent les «plus hautes autorités», ajoutant que Westerheide et Altfuter n'avaient fait que suivre les ordres. Cependant, ils méritaient une peine et de sentir la toute-puissance de la justice allemande. Les Allemands avaient

organisé le génocide de millions d'innocents. Ils avaient connu une mort atroce. Tous ceux impliqués à quelque niveau que ce soit étaient coupables, qu'ils aient suivi les ordres ou qu'ils les aient donnés.

La vie humaine n'avait aucune valeur aux yeux de ces assassins. Ils enfermaient les gens comme des animaux derrière des clôtures de barbelés; ils torturaient des jeunes filles en les violant avant de les tuer par la suite; ils humiliaient les Juifs en leur coupant la barbe et les longs favoris en public; et après avoir humilié ces gens, ils les forçaient à creuser leur propre tombe après leur avoir volé tous leurs biens.

Qu'est-ce que toutes ces victimes avaient fait pour mériter un tel châtiment? Tout ce qui leur fut infligé tenait uniquement au fait qu'ils étaient juifs et que les meurtriers avaient proclamé que les Juifs n'avaient aucun droit de vivre. Mais avant de les tuer, il fallait les humilier, les punir et les torturer.

Westerheide et Altfuter n'étaient pas au-dessus des lois de la décence, de la tolérance et du respect de la vie humaine. Ils étaient plus bas que des animaux. Ils essayèrent d'exterminer un peuple comme s'il était de la vermine. Ils se réjouissaient du sang versé des innocents. Ils devraient simplement pourrir en prison pour le restant de leur misérable vie. Où était la Justice? Dieu m'avait épargnée ainsi que d'autres personnes pour témoigner devant le monde des atrocités commises par ces criminels. Tous dans cette audience devez connaître les crimes commis par votre peuple contre une partie de l'humanité».

Je me suis arrêtée de parler et j'ai séché mes yeux. Un silence de mort était tombé sur la salle entrecoupé par quelques pleurs. Reprenant mon souffle, j'ai continué:

«Jamais le monde ne devra connaître d'autres massacres et d'autres atrocités comme ceux que nous avons vécus. Des soldats tiraient des enfants des toits des maisons les regardant s'écraser et mourir sur le sol; des soldats tiraient sur des personnes innocentes et les brûlaient par la suite. Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?

C'est obsédant de penser comment votre père et votre frère ont pu se sentir dans leurs derniers moments en face d'une fosse commune prête à recevoir leur corps; c'est déchirant de voir un soldat tirer une balle dans la nuque de sa mère et de voir son corps tomber au sol, morte. Pourquoi tout cela est-il arrivé? Pourquoi? Parce qu'il y a des gens comme les deux accusés dans cette salle qui ont manqué d'un sens de la justice, de la pitié, de la décence. Ils sont en vérité pires que des animaux. Jamais la justice ne doit oublier leurs crimes qui ont été commis. Tout humain est responsable de protéger la vie. Suivre les ordres n'excuse aucun crime, aucune atrocité. La justice doit prévaloir avant tout!»

Je ne sais pas où j'ai pu prendre la force de parler ainsi. Le juge m'a remercié et toute l'assistance s'est levée: la cour était ajournée. J'ai rencontré le juge par la suite dans son bureau et je lui ai demandé:

«Je sais que je ne devrais pas vous le demander mais comme je dois repartir dans un pays très loin d'ici j'aimerais savoir. Pensez-vous que Westerheide sera puni pour tous les crimes qu'il a commis? (Ce n'était pas un procès avec jury mais bien un procès devant un juge où ce dernier seul rend le verdict)»

Celui-ci me répondit:

«Croyez-moi, je n'en sais rien. Je ne le sais pas à ce point de la cause qui est devant moi».

Il ne pouvait y avoir réponse plus évasive. L'avocat du gouvernement ne paraissait pas des meilleurs, ses questions étaient parfois insignifiantes: il semblait à toute fin pratique incompétent. Je ne pouvais lui souffler les questions à poser mais être à sa place je crois que j'aurais été en mesure de faire un bien meilleur travail bien que n'ayant jamais reçu une formation en droit.

Mon calvaire à ce procès était terminé. J'ai dit à Albert, mon mari, que le stress émotionnel de tout revivre cette époque avait été intense. Il l'avait remarqué par lui-même. Je ne voulais pas retourner immédiatement au Canada, je voulais aller en Israël. J'avais besoin de me rendre dans l'état hébreu; cela je croyais me serait bénéfique. Nous sommes donc allés à

l'agence de voyage pour changer nos billets d'avion de retour au Canada en deux billets Allemagne-Israël-Canada. Quand nous sommes arrivés en Israël, nous sommes allés demeurer chez un cousin à Bnei Brak. J'ai téléphoné à Machla qui, malgré nos appréhensions, avait survécu et m'a invitée à venir la voir. Elle m'a appris qu'elle aussi avait été convoquée au tribunal. Elle avait fait sa déposition la journée avant moi et que des témoins de partout à travers le monde avaient été appelés à la barre. Elle m'a alors confié:

«Je ne crois pas qu'il va les déclarer coupables».

Et je le sentais également au plus profond de moi.

Je voulais connaître désespérément le verdict rendu par le juge et j'ai donc écrit au couple «amical» qui nous avait encadrés en Allemagne. Les deux n'ont jamais répondu. Puis quelqu'un m'a recommandé d'écrire directement à la cour. Là aussi, aucune réponse. Pas un seul mot. Avant de débuter ce livre, je n'ai rien su du dénouement. J'ai alors réalisé à quel point c'était important pour moi de connaître le verdict. J'ai donc entrepris des démarches auprès du consulat allemand à Montréal mais ils ne semblaient pas vouloir m'aider; pire encore, certains ont été presque agressifs envers moi. Je suis allé au Congrès Juif Canadien et là le personnel m'a donné le nom du docteur Julius Pfeiffer, un montréalais qui avait été juge en Allemagne avant la guerre. Il a écrit une lettre, en mon nom, à la cour en Allemagne et ils m'ont alors répondu qu'ils ne pouvaient écrire à un simple citoyen. J'étais inquiète et me doutais de quelque chose. Pourquoi ne voulaient-ils pas me dire le verdict: certainement parce qu'ils en avaient honte.

J'ai donc joint le professeur Howard Roiter, un spécialiste de l'Holocauste à l'université de Montréal. En 1948, il avait été consultant pour le consulat allemand qui voulait organiser des audiences préliminaires touchant les atrocités commises à Sobibor, un camp de la mort allemand. Toute la cour s'était alors déplacée à Montréal pour les auditions et le docteur F. W. Conrad, le Consul général, avait écrit au professeur Roiter pour lui dire combien son aide avait été appréciée. En apprenant toutes les difficultés que je rencontrais pour connaître le verdict dans le procès Westerheide, il a écrit au successeur du docteur Conrad, le docteur Schmidt

et expliqua la situation. Ce dernier lui promit son aide et il entra en contact avec la cour en Allemagne et insista pour connaître le verdict. Le 2 janvier 1991, il a écrit au professeur Roiter et lui expliqua qu'un verdict de non-culpabilité avait été rendu le 20 décembre 1982.

C'est pour cette raison que j'étais si assommée au téléphone quand le professeur Roiter m'a appelée le 3 janvier 1991 pour me faire connaître le verdict. J'ai alors compris que la justice humaine ne serait pas rendue dans le cas des victimes de Westerheide et de ses associés sanguinaires. J'allais donc rendre moi-même cette justice en racontant publiquement au monde tout ce qu'ils avaient fait endurer à ces malheureux et comment ils étaient morts. Et ce témoignage serait à la mémoire de ma mère et de tous les autres qui m'ont supplié de survivre pour crier la vérité à la face du monde.

J'ai tenu parole et les pages que vous venez de lire sont en fait un monument à tous ceux et celles qui n'ont pas survécu pour vous raconter leur histoire.

Je suis devenue une enseignante parce que j'aime les enfants. J'ai vu dans ma vie bien des vies complètement détruites: j'avais le goût de participer à la croissance de nouvelles vies. Je travaillais dans une école juive: quand j'entendais les enfants chanter avec chœur et avec joie, je savais alors que tous les Hitler, Westerheide et Altfuter de la Terre avaient échoué dans leurs tentatives d'extermination. Je me réjouissais de faire partie d'un pays où les gens sont libres et où les enfants peuvent chanter dans la joie.

Et donc, quand mes jeunes élèves chantaient, je les accompagnais. Bien que j'avais de nombreuses raisons de pleurer je chantais avec joie. Si jamais vous passez devant des édifices de l'école Talmud Torah uni à Montréal ou à ville St-Laurent, au Québec, et que vous entendez des enfants chanter, écoutez bien; vous constaterez que la voix de leur enseignante est plus forte que les leurs. Et la plus heureuse aussi. Et cette voix, ma voix, vient tout droit de Vladimir-Volynski à Montréal et à Ville St-Laurent, au Québec. Ce ne fut pas un périple facile mais je suis si heureuse d'être en vie et fière d'être au service d'une nouvelle génération.

ÉPILOGUE

J'ai le sentiment que tous ceux et celles qui ont péri dans l'Holocauste m'ont laissé une tâche en héritage: celle de s'assurer que leur histoire ne soit jamais perdue, que les nouvelles générations sachent et se souviennent. C'est pour cette raison que j'ai accepté de donner une conférence aux jeunes de 1^{re} à 5^e année de mon école, Talmud Torah Uni, le 5 avril 1993 le jour du Yom Hashoa consacré au souvenir de l'Holocauste. Voici mon texte:

«M^{me} Bensimon, collègues enseignantes et enseignants, garçons et filles.

Aujourd'hui nous commémorons la Shoah, la mort de 6 millions de juifs et de communautés juives entières en Europe entre 1939 et 1945.

C'est pénible pour moi, une survivante de l'Holocauste, de vous faire connaître cette déchirure au cœur que je porte depuis tout ce temps. Notre directrice, M^{me} Bensimon, quelques-uns des enseignants et élèves avez lu mon livre intitulé Témoin de l'horreur. Vous avez été touchés par la douleur que j'ai vécue dans ma lutte pour survivre. Seulement une poignée de gens de mon village a survécu: tous les autres, incluant mon frère Benny, mes parents, mes grands-parents ont été tués brutalement par les nazis.

Pendant cinq années, je me suis cachée dans des greniers, des étables, des ghettos et dans la forêt, luttant pour vivre au jour le jour, être une de celles qui survivraient à cette folie meurtrière. J'ai payé un prix énorme pour cette liberté, mais les mots de ma mère résonnaient toujours dans mes oreilles: Chanale, tu dois te battre, tu dois vivre, tu dois survivre pour raconter au monde toutes les atrocités commises par les nazis.

Tenir l'engagement fait alors à ma mère, c'est la promesse que je me suis faite lorsque j'ai été délivrée par l'Armée rouge et suis devenue une personne libre.

Je ne pourrai jamais oublier mon frère Benny qui, mort à 17 ans, n'a pas eu la chance de devenir un adulte, et mes parents qui m'aimaient tendrement, et mon grand-père Aaron avec sa longue barbe blanche et ses histoires avant d'aller me coucher. Nous ne devons jamais oublier tous ces petits enfants qui ont été enlevés à leurs parents et sont morts dans des chambres à gaz. Nous ne devons jamais oublier les 6 millions de Juifs qui sont disparus de la face de la Terre.

Espérons ardemment qu'aucun d'entre vous n'aura à vivre de telles souffrances et que vous ayez la possibilité et la chance de grandir dans un monde de joie et de liberté.

Merci».

Quand j'ai regagné ma place, il y a eu un silence total dans la salle. Personne ne semblait bouger. On aurait dit qu'un autre public avait rejoint les enfants, celui d'enfants péris et de leurs familles. Nous étions tous unis par l'énorme chagrin et la douleur que chacun ressentait.

Lorsque les élèves sont retournés dans leurs classes, les enseignants leur ont demandé de noter leurs pensées et leurs sentiments. Voici quelques exemples de ce qu'ils ont écrit:

1. L'Holocauste n'aurait pas dû avoir lieu. Tant d'enfants, de pères et de mères ont péri pour la seule raison qu'ils étaient juifs. Dans nos cœurs, c'est douloureux et triste d'entendre ce qu'ils ont vécu. L'une de nos enseignantes était une survivante. Elle s'appelle Mme Ann. Elle nous a raconté comment c'était de vivre dans le ghetto. C'était comme une prison. Ils n'avaient aucun espoir. Mais notre enseignante a eu le courage de se battre pour sa liberté. Sa mère lui avait dit: «Hannah, tu vivras!» Cela a résonné dans son esprit nuit et jour et aujourd'hui encore, cela résonne dans ses oreilles. Sa mère lui avait également dit: «C'est ta mission de raconter comment les gens ont souffert et péri, ce qu'ils ont vécu.»

Mme Ann a fait ce que sa mère lui avait dit et elle continue de raconter son histoire à ses élèves.

Nous sommes heureux qu'elle soit notre enseignante.

Elle porte encore la tristesse et la douleur dans son cœur.

Claudia & Karine

2. L'Holocauste a été quelque chose d'horrible. J'espère que cela n'arrivera plus jamais. J'ai vraiment eu de la peine pour Mme Ann. Elle a perdu toute sa famille dans l'Holocauste. Quand elle m'a raconté ce qui s'était passé, j'étais sur le point de pleurer. Ma famille aussi a vécu l'Holocauste. Certains d'entre eux sont morts, certains ont survécu. Ce qui est arrivé à Mme Ann est pire que ce qui est arrivé à ma famille. Mme Ann est restée toute seule pendant cette guerre. Si j'avais été à sa place, je n'aurais pas su quoi faire. Mme Ann est quelqu'un de très courageux. Elle a vécu beaucoup de douleur et de difficultés.

J'espère que cela n'arrivera plus jamais.

Audrey Dadoun

3. Chère Madame Ann: Je sais ce que vous ressentez à propos de votre famille. Je remercie Dieu d'avoir une enseignante comme vous. Nous vous aimons tous et nous tenons à vous. De toute ma vie, je n'oublierai pas ce que votre mère vous a dit avant de mourir: «N'abandonne jamais!»

Merci, Mme Ann.

Nathalie Kogan

4. Aujourd'hui, je suis allé à une assemblée dans le gymnase. Mme Ann a lu un discours. C'était sur son expérience pendant l'Holocauste. Mme Ann a dit que sa mère lui avait dit qu'elle allait survivre et raconter ce qui s'était passé.

Eh bien, elle a survécu et Mme Ann est enseignante. Elle raconte à ses élèves ce qui s'est passé. Au moins, il y avait quelques bons Allemands qui ont permis à quelques Juifs de survivre. Mais il n'y a eu que peu de survivants.

Les nazis ont tué les Juifs de tellement de façons différentes. Il y a eu des camps de concentration, des ghettos, des chambres à gaz et beaucoup d'autres façons. Les Juifs ont tellement souffert.

Je sais ce que ressent Mme Ann, car si je perdais toute ma famille dans l'Holocauste, je ne saurais pas comment vivre pour le reste de ma vie.

J'espère vraiment que cela n'arrivera plus jamais.

Lynn Cohen

5. J'écris cette histoire et je me sens très triste.

Tout d'abord, je veux écrire sur l'Holocauste. De 1939 à 1945, des millions de personnes de notre communauté sont mortes. Ils ont été tués par les nazis. Les nazis ont eu beaucoup de moyens terribles pour les tuer. Les Juifs ont dû se cacher dans des greniers, des caves, des forêts, des fossés, des étables et bien d'autres endroits encore.

Très peu de personnes ont survécu et l'une d'entre elles est mon enseignante, Mme Ann. Elle a vécu l'Holocauste avec sa famille. De jour en jour, des gens de sa communauté ont été tués. Mme Ann a eu une vie terrible. Je suis très triste pour elle. Lundi, nous avons eu une assemblée sur l'Holocauste. Mme Ann nous a raconté son histoire. J'ai pleuré dans mon cœur. Et j'ai pensé: qu'est-ce que notre communauté serait grande aujourd'hui si les nazis n'avaient pas existé!

L'histoire de Mme Ann a commencé lorsqu'ils sont allés à l'Holocauste. Sa mère n'arrêtait pas de lui dire que tout le monde allait mourir mais que tu allais survivre. Et c'est ce qui s'est passé. Un jour, les nazis ont tué sa famille. Sa mère a été tuée, son père aussi, son frère et son grandpère qu'elle aimait tant. Mais elle s'est enfuie et elle est allée dans un autre pays.

Mais même si elle a survécu, sa famille lui manquait beaucoup. Elle lui manque encore aujourd'hui et lui manquera toujours.

Elle voulait que le monde entier connaisse la cruauté des nazis, alors elle a écrit un livre. Lorsqu'elle écrivait le livre, elle pensait au temps passé avec sa famille et elle pleurait. Un jour, je lirai son livre et je pleurerai aussi. Mais je me souviendrai toujours de ce que les nazis ont fait au peuple juif et je me souviendrai de ce que Mme Ann a ressenti lorsqu'elle était toute seule.

Kim Derrick

6. Lorsque nous pensons à l'Holocauste, nous nous sentons très tristes. Nous nous sentons désolés pour tous ceux qui ont vécu l'effrayant, l'horrifiant Holocauste, qui ont été tués par des soldats armés de mitraillettes pour une seule raison: parce qu'ils étaient Juifs. Comme nous.

Quand nous pensons à vous, Mme Ann, enfermée dans un ghetto, nous sommes tellement désolés et nous aimerions pouvoir vous aider, mais nous devons nous rendre à l'évidence. Il est trop tard.

Mais vous êtes un messager, et c'est vous qui devez dire à tout le monde: «Hé, c'est vraiment arrivé et j'étais là!».

Nous vous aimons vraiment, Mme Ann, et nous le pensons vraiment.

Nathalie Ohnona et Laetitia Sabbah

7. Notre peuple a subi une perte terrible lors de l'Holocauste. Nous avons perdu 6 millions de Juifs. Ça fait mal de savoir que des gens (nazis) dans notre monde peuvent être si terriblement dégoûtants.

Mais ce qui nous fait le plus mal, c'est de savoir ce que Mme Ann, tous les survivants et tous les hommes, femmes et enfants qui ont souffert et sont morts pendant la guerre, ont ressenti. Chaque fois que Mme Ann nous raconte son histoire, nos yeux se remplissent de larmes.

Nous aimerions que tout cela ne soit qu'un horrible cauchemar mais ce n'est pas le cas, cela s'est vraiment passé, et tout ce que nous pouvons faire maintenant, c'est souhaiter et prier pour que cette guerre ne se répète jamais.

Nous savons qu'il est extrêmement difficile d'accepter la vérité mais nous devons nous souvenir de tout pour que de telles choses ne se reproduisent jamais plus.

Hadar Shaulov et Jessica Sharafi

ANNEXE: DOCUMENTS PERTINENTS

Document Citation du tribunal allemand de Dortmund (Allemagne) à comparaître en tant que

1:	témoin au procès de divers Allemands accusés d'avoir participé à l'assassinat des Juifs de Wladimir Wolynsky, adressée au Dr Henry Kazimirski (1971) (versions anglaise et allemande).
Document 2:	Lettre (1990) du tribunal allemand à Ann Kazimirski lui indiquant les verdicts et les différentes peines prononcées en 1973 lors du procès cité dans le document 1.
Document 3:	Lettre (1981) du Consul d'Allemagne (Montréal) au Dr. Henry Kazimirski, décédé en 1976, pour témoigner au procès de Westerheide et Zelle.
Document 4:	Lettre (1982) du tribunal allemand (Dortmund) à Ann Kazimirski la convoquant comme témoin au procès de Westerheide et Zelle. (Versions anglaise et allemande).
Document 5:	Lettre (1990) du tribunal allemand à Ann Kazimirski; Le tribunal refuse de lui communiquer le verdict du procès de Westerheide.
Document 6:	Lettre (1984) du Consul général d'Allemagne (Montréal) au Prof. Howard Roiter le remerciant pour son aide précieuse dans l'audience sur les crimes de guerre.

demandant le verdict du procès de Westerheide.

Document

Document

Document

Lettre (1990) du Prof. Roiter au Consul général d'Allemagne Schmidt (Montréal)

Lettre (1990) du Consul général Schmidt au Prof. Roiter lui disant qu'il cherche

Lettre (1991) de Hars Hartwig, vice-consul d'Allemagne (Montréal) au Prof. Roiter lui

activement de l'information sur le verdict du procès de Westerheide.

annonçant que Westerheide a été déclaré «Non coupable».

Der Leiter der Zentralstelle im Lande Nordrhein – Westfalen für die Bearbeitung von nationalsozialistischen Massenverbrechen bei der Staatsanwaltschaft Dortmund

Geschöfts-Nr.: 8 Ks 3/70 StA Düsseldorf

45 Js 24/62

46 Dortmund, den 16.9.1971 Secritoridae Strade 1 - F Fermed 327821 - 29 Fermedominar (87245) Feetherb.

Mr. Dr. Henry Kazimirsky 12 Albert Street

To be served to: Mr. Dr. Henry Kazimirsky 12 Albert Street Ste. Agathe des Monts, P.Q. Canada

Ste. Agathe des Monts, P.Q. Canada

> In the matter of the criminal proceedings against Gunther Herrmann and accomplices for murder and aiding and abetting murder (actions of killing Russian, especially Jewish people in the Ukraine and at Wladimir-Wolynsk); here: Summons to appear as a witness at the trial before the Court of Assizes at Düsseldorf

Dear Mr. Kazimirsky,

In the matter of the criminal proceedings against the German subjects Günther Herrmann, Fritz Braune, Hans-Joachim Sommerfeld, Wilhelm Bockstette, Hans Juhnke, Wilhelm Ebert, Rudolf Haubach, Walter Hupp, Waldemar Krause and Wilhelm Braune (former members of the "Sonderkommando 4b") charged with murder and aiding and abetting murder the presiding judge of the Court of Assizes has ruled that you be summoned to appear as a witness before the Court of Assizes at Düsseldorf (Federal Republic of Germany) on

November 2nd, 1971, 9.00 a.m.

in the building of the Landgericht at Düsseldorf, Mühlenstraße 34, room L 111.

200.1277 1

Therefore you are herewith summoned to appear there at the above date.

I beg to ask you to take into account that possibly, by order of the presiding judge of the Court of Assizes, you may be examined also on some of the following days. You are requested to bring this writ of summons to the hearing.

Your financial indemnification will be calculated pursuant to the German law concerning the indemnification of witnesses and experts of October 1st, 1969.

You are entitled to the following fees and indemnification for loss of wages or salary:

- a) the necessary travelling expenses (railway or airline tickets) including the fees for the transport of the necessary luggage,
- b) allowance for boarding and residence,
- c) loss of wages or salary will be reimbursed up to the legal maximum limit (Loss of wages or salary must be proven to the Court of Assizes by production of vouchers.),
- d) expenses caused by provision of substitutes in working or household must be proven by production of vouchers. The necessity of a substitute must be proven also.

I beg to ask you to acknowledge the receipt of this letter as soon as possible to me with reference to the file number 45 Js 24/62 Staatsanwaltschaft Dortmund and to inform me that you will appear before the Court of Assizes at the date fixed in this summons.

For the travel to Germany travelling by air has been arranged. I shall take care of an airline ticket and of information to you about the exact date and moment of the start of the aeroplane in good time.

A larger advance payment for the fees may be granted on your request. The petition should be sent at once to "Staatsanwaltschaft Dortmund". At any case the Court will arrange for an adequate advance to be paid to you at your arrival at the airport in Germany.

Please address all letters to "Staatsanwaltschaft Dortmund - Zentralstelle - AZ.: 45 Js 24/62".

Yours faithfully,

by order

(Menne) State Attorney

Der Leiter der Zentrolstelle im Lande Nordrhein – Westfalen für die Bearbeitung von nationalissischen Massenverbrechen bei der Staatsanwaltschaft Dortmund

Geschöfts-Nr.: 8 Ks 3/70 StA Düsseldorf
45 Js 24/62

46 Dortmund, den 16.9.1971 leut-tear inste 1.1 leute 1971: Pl leute 1971: Pl

Herrn Dr. Henry Kazimirsky 12 Albert Street

Zuzustellen an: Herrn Dr. Henry Kazimirsky 12 Albert Street Ste. Agathe des Monts, P.C. C a n a d a

Ste. Agathe des Monts, P.Q. Canada

Betrifft: Strafsache gegen Günther Herrmann und Andere
(ehemalige Angehörige des Sonderkommandos 4b)
wegen Mordes und Beihilfe zum Mord (Tötungshandlungen an der russischen vorwiegend jüdischen Zivilbevölkerung in der Ukraine und in
Wladimir-Wolynsk);
hier: Ladung als Zeuge zur Hauptverhandlung

vor dem Schwurgericht in Düsseldorf

Sehr geehrter Herr Dr. Kazimirsky!

In der Strafsache gegen die deutschen Staatsangehörigen Günther Herrmann, Fritz Braune, Hans-Joachim Sommerfeld, Wilhelm Bockstette, Hans Juhnke, Wilhelm Ebert, Rudolf Haubach, Walter Hupp, Waldemar Krause und Wilhelm Braune (ehemalige Angehörige des Sonderkommandos 4b) wegen Mordes und Beihilfe zum Mord sollen Sie auf Anordnung des Gerichtsvorsitzenden als Zeuge vor dem Schwurgericht in Düsseldorf (Bundesrepublik Deutschland) vernommen werden, und zwar am

2. November 1971, 9.00 Uhr

im Landgericht Düsseldorf, Mühlenstraße 34, Saal L 111.

Zu diesem Termin werden Sie hiermit geladen. DCCAR C i

Der Leiter der Zentralstelle im Lande Nordrhein-Westfalen für die Bearbeitung von nationalsozialistischen Massenverbrechen bei der Staatsanwaltschaft Dortmund

Geschäfts-Nr.: 45 Js 24/62 Site bel eller Schreiben angeben!

Anna Kazimirski 5790 Rembrandt, # 702 Cote St. Luc, Que.-Canada

4600 Dortmund 1, 29.10.1990

Predicts to 29 42 Manuschian-Strade 5 (ehematige Stradenbeta-chnung Saarbnicker Strade) T Durchwahi (成 21) 54 (四 52 1 文 Vermidung (成 21) 5 (0 2 Fernedheilter (成 22 (0) Telefak (成 21) 55 (4 (7)

Betrifft:

Strafverfahren

gegen Günther Herrmann u. A. - 8 Ks 3/70 StA Düsseldorf -

H4W 2V2

Ihr Schreiben vom 16.10.1990 und Ihr an das Generalkonsulät der Bundesrepublik Deutschland in Montreal gerichtete Schreiben vom 17.09.1990

Sehr geehrte Frau Kazimirski!

Auf Ihre oben bezeichneten Schreiben teile ich Ihnen mit, daß die Angeklagten in dem oben bezeichneten Strafverfahren durch Urteil des Landgerichts - Schwurgerichtskammer - Düsseldorf vom 12.01.1973 wegen gemeinschaftlicher Beihilfe zum Mord verurteilt worden sind, und zwar der Angeklagte Herrmann zu sieben Jahren Freiheitsstrafe, der Angeklagte Braune zu neun Jahren Freiheitsstrafe, der Angeklagte Sommerfeld zu sechs Jahren Freiheitsstrafe, der Angeklagte Ebert zu fünf Jahren Freiheitsstrafe und der Angeklagte Hupp zu drei Jahren und sechs Monaten Freiheitsstrafe.

Falls Sie eine Kopie des Urteils benötigen, müßten Sie diese bei der Staatsanwaltschaft in Düsseldorf unter dem Aktenzeichen 8 Ks 3/70 unter Angabe der Gründe, die Ihr berechtigtes Interesse an der Einsichtnahme in das Urteil erkennen lassen, beantragen.

Mit vor Aglicher Hochachtung
(LGS/Jr
(Schacht)

Oberstaatsanwalt

Generalkonsulat
der Bundesrepublik Deutschland
Consulat General
de la République fédérale d'Allemagne
Consulate General
of the Federal Republic of Germany

Montréal, P. O., den 10. Dezember 134 (Canada) H3G 2A3 3455 rue de la Montagne Tel: 849-1134/-38 PS (Teles) 05-24483 (Consugerma Montreal)

RK 5 SEN/WESTERHEIDE, ZELLE

Dr. Henry Kazimirsky 12 Albert Street Ste-Agathe-des-Honts, P.Q.

Sehr geehrter Herr Dr. Kazimirsky,

In dem Schwurgerichtsverfahren gegen Westerheide und Zelle wegen Verdacht des Nordes (NS-Gewaltverbrechen, Getto Wladimir-Wolynsk) möchte ich mich heute auf Ersuchen des Landgerichts Dortmund an Sie wenden. Das Gericht möchte Sie gerne in dem bei ihm anhängigen Schwurgerichtsverfahren als Zeugen vernehmen und dem weiteren Zeugen, Herrn Dr. Hecker aus München, gegenüberstellen.

Das Gericht hat dem Generalkonsulat ferner folgendes mitgeteilt: Seine verfahrensrechtliche Verpflichtung zur erschöpfenden Sachaufklärung dränge zu einer Gegenüberstellung von Ihnen und dem Zeugen, Herrn Dr. Hecker. Daher sei Ihr persönliches Erscheinen in Dortmund besonders dringlich. In diesem Zusammenhang sei weiter zu bemerken, daß es in dem Verfahren um die Aufklärung schwerwiegender Tatvorwürfe (Nord in mehreren Fällen im Zusammenhang mit Vernichtungsaktionen gegen das jüdische Getto in Wladimir-Wolynsk im Jahre 1942) gehe und nur noch wenige Zeugen verfügbar seien. Hach dem Grundsatz der Unnittelbarkeit der Beweisaufnahme seien Zeugen über ihre Wahrnehmungen in der Hauptverhandlung zu vernehmen. Eine persönliche Vernehmung könne grundsätzlich nicht durch Verlesung früherer Vernehmungsprotokolle oder schriftlicher Erklärungen ersetzt werden.

Eine Vernehmung würde nach Mitteilung des Gerichts - vorbehaltlich nüherer Terminsbestimmung - voraussichtlich im Mai oder Juni 1982 in Betracht kommen können. Die erforderlichen Reiseunterlägen würden Ihnen zur Verfügung gestellt. Für Ihre Betreuung in Dortmund würde das Gericht Sorge tragen. Die Entschädigung für Verdienstausfall, Tagogeld, Unterkunft und sonstige Unkosten würden nach den gesetzlichen Bestimmungen in der Bundesrepublik Deutschland erfolgen. Auch die Kosten für eine Degleitperson wirde das Gericht übernehmen

DOCUMENT 3

.../2

Angesichts der besonderen Bedeutung Ihrer Zeugenaussage für das Gericht in Dortmund wöre ich Ihnen für baldige Mitteilung dankbar, ob Sie bereit sind, sich dem Gericht als Zeuge zur Verfügung zu stellen. Falls in Ihrer Person liegende Gründe Ihnen eine Reise nach Dortmund nicht ermöglichen, wäre das Gericht für ergönzende Informationen dankbar. Gegebenenfalls wollen Sie bitte dem Generalkonsulat Krankheitsgründe mitteilen und nühere Angaben über die Art Ihrer Gesundheitsbeeinträchtigung machen, damit ich das Gericht entsprechend verständigen kenn.

Für Ihre Kooperation in dieser Angelegenheit möchte ich Ihnen verbindlich danken. Ich sehe Ihrer Machricht mit Interesse entgegen.

Hit freundlichen Grüßen In Auftreg

F. W. Cycl Dr. F.W. Conrad Konsul I.Kl.

Landgericht Dortmund

Geschäfts-Nr.: Ks 45 Js 32/64

Mrs. Anna Kazimirski 5795 Decelles Avenue P.Q. H 3 S 2 C 4 Kontreal Canada 4600 Dortmund, 16th of March 1982 den Peeffesh Kalesroinebe 34 © Durchwebi de 29 js 403. © Vermilbung 88 29 5 4 6 21 Fernandreiber de 22 451

Reference: Criminal Procedings versus:

- 1) Wilhelm Westerheide and
- Johanne Zelle nee Altvater, about suspected murder, ghetto Wladimir-Wolynsk.

here: summons of a witness by the Assize Court in Dortmund

Dear Mrs. Kazimirski,

I refer to your hearing on the 10th of February 1982 by the consulate general of the Federal Republic of Germany in Montreal when you stated being prepared to give evidence as a witness before the Assize Court in Dortmund.

I thank you for your readiness.

Your examination by the Assize Court shall take place on

Tuesday the 13th of July 1982 at 9 o'clock

hall 130 of the Dortmund Regional Court at 34 Kaiserstrasse. You are summoned to attend the hearing.

An interpreter for the English language will be at your disposal. I would be very much obliged when you produce the documents from the ghetto Wladimir-Wlynsk in your possession when becoming examined by the Court.

DOCUMENT 4 (English translation)

- 2 -

Financial reimbursement will be effected pursuant to German Law about compensation for witnesses. You are advised to bring along all proof of loss of income, travelling-expenses or any other expenses for calculation of your indemnification.

The journey to the Federal Republic of Germany is considered by airway.

Execution of the journey will be effected by the travelling agency Hapag-Lloyd at 7 Hansaatrasse in Dortmund. You'll be
informed in time about handing-over respectively depositing
of flight tickes, the date and time of departure and transfer
from the terminal to Dortmund, and your accommodation in a
hotel.

During your stay in Germany the society for Christian-Jewish co-operation of 15 Beurhausstrasse in Dortmund will take care of you.

kost respectfully
The Fresident of the Assize Court

signed: hüller

Fresiding Judge at the Regional Court

Translated by:

Landgericht Dortmund

Geschäfts-Nr.: Ka 45 Ja 32/64

4600 Dortmund,
den 16.MXTZ 1982
Pestien
Kasentriste 34
2 Outstwent (823) 54 60
2 Vermittung (823) 5 40 31
Fernatriste 38 23 41

Frau Anna Kezimirski 5795 Decelles Avenue P.Q. H 3 S 2 C 4 Montreal Canada

Betrifft: Strafverfahren gegen:

- 1) Wilhelm Westerheide und
- Johanne Zelle geborene Altvater, wegen Verdacht des Mordes, Getto Wladimir-Wolynsk.

hier: Ladung als Zeugin vor das Schwurgericht Dortmund

Sehr geehrte Frau Kazimirski!

Ich nehme Bezug auf Ihre Vernehmung vom 10.Februar 1982 durch das Generalkonsulat der Bundesrepublik Deutschland in Montreal. Sie haben sich bereit erklärt, zu Ihrer Vernehmung als Zeugin vor dem Schwurgericht Dortmund zu erscheinen. Ich danke Ihnen für Ihre Bereitschaft. Ihre Vernehmung vor dem Schwurgericht soll am

Dienstag, den 13. Juli 1982, 9 Uhr

im Saal 130 des Landgerichts Dortmund, Kaiserstraße 34 stattfinden. Ich lade Sie hiermit zu diesem Termin.

Ein Dolmetscher für die englische Sprache steht während Ihrer Vernehmung zur Verfügung.

Ich wäre Ihnen dankbar, wenn Sie die in Ihrem Besitz befindlichen Dokumente aus dem Getto Wladimir-Wolynsk dem Gericht bei Ihrer Vernehmung vorlegen würden.

Ihre finanzielle Entschädigung wird nach dem deutschen Gesetz über die Entschädigung von Zeugen vorgenommen. Ich empfehle Ihnen, daß

Sie Belege über Verdienstausfall, Reisekosten oder sonstige Unkosten zur Berechnung Ihrer Entschädigung mitbringen. Für die Reise in die Bundesrepublik Deutschland ist der Luftweg vorgesehen. Mit der Durchführung der Reise ist das Hapag-Lloyd Reisebüro in Dortmund, Hansastraße 7 beauftragt. Sie erhalten rechtzeitig Nachricht über die Aushändigung oder Hinterlegung der Flugkarte, den Abflugtermin und über die Weiterreise vom Ankunftflughafen nach Dortmund und Ihre Hotslunterkunft. Während Ihres Aufenthaltes in Dortmund werden Sie von der Gesellschaft für Christlich-Jüdische Zusammenarbeit in Dortmund, Beurhausstraße 15 betreut.

Hochachtungsvoll

Der Vorsitzende des Schwarger

(Muller)

Vorsitzender Richter am Dandgemie

Der Leiter der Zentralsteile im Lande Nordrhein-Wastfalen für die Bearbeitung von nationalsozialistischen Massenverbrechen bei der Staatsanwaltschaft Dortmund

4600 Dortmund 1. 30.10.1990

Pendan II II 4 Mara-Litan-Strafe 1 Inhematiga Strafenbess-Chung Seats-Scrafe Strafe

Toursheen (#21) sc # .521

Toursheen (#21) sc # .521

Toursheen #241

Telef 1 (#21) # sc #

Geschäfts-Nr.: 45 Js 32/64

Freu Anna Kazimirski

Anna Kazimirski 5790 Rembrandt, # 702 Cote St. Luc, Que.-Canada H4W 2V2

Canada

Betr.:

Strafverfahren

gegen Westerheide und Zelle

Bezug:

Ihr Schreiben vom 16.10.1990

Sehr geehrte Frau Kazimirski!

Zu meinem Bedauern sehe ich mich nicht in der Lage, Ihnen Kopien aus den Akten des oben bezeichneten Strafverfahrens zu übersenden. Nach Nr. 185 Absatz 4 der Richtlinien für das Straf- und Bußgeldverfahren ist Privatpersonen grundsätzlich die Akteneinsicht versagt. Entsprechendes gilt für die Überlassung von Aktenteilen bzw. Kopien davon.

Ich bedauere, Ihnen nicht weiter behilflich sein zu können.

Mit vorzüglicher Hochechtung

(Schache)

Oberstaatsanwalt

Falls Sie eine Kopie des Urteils benötigen, müßten Sie diese bei der Staatsanwaltschaft in Düsseldorf unter dem Aktenzeichen 8 Ks 3/70 unter Angabe der Gründe, die Ihr berechtigtes Interesse an der Einsichtnahme in das Urteil erkennen lassen, beantragen.

Mit vor Aglicher Hochachtung

(LQUAT

(Schacht)

Oberstaatsanwalt

der Bundesrepublik Deutschland Consulat Général de la République fédérale d'Allemagne Consulate General of the Federal Republic of Germany Montréal, P. Q., den Appli 4th, 1984 (Canedal HIG 2A) CO/TO 3455 rue de la Montagne Tels 514-526-1820 FS (Telsa): 05-2445 (Consugarma Montreal)

RK 5 SEN/FRENZEL/WEWERIK

M. le Dr Howard Roiter, Directeur du Département d'études anglaises Faculté des Arts et des Sciences Université de Montréal C.P. 6128, Succ.A Montréal, Qué. H3C 3J7

Dear Professor Roiter,

after the hearing of the witness Weverik has been brought to an end, I would like to take this opportunity to thank you very much for your valuable assistance in this matter. Without your help, this hearing, with the participation of the Regional Court from Hagen/Federal Republic of Germany, would probably have never been possible.

Furthermore, I would like to mention that this was not a public hearing, which means, the statements made by the witness Wewerik during those sessions, may not be published.

Thanking you once more for your cooperation which was indeed highly appreciated, I am,

Singerely yours,

Dr. F.W. Conrad, Consul

December 10, 1990

Dr. Michael Schmidt, Consul General, Consulate General of the Federal Republic of Germany, 3455 Mountain Street, Montréal, Québec H3G 2A3

Dear Consul General Schmidt:

I am no stranger to your Consulate as I collaborated closely with Dr. F.W. Conrad when he was the Consul here. I am enclosing a copy of the letter he sent me thanking me for my "valuable assistance."

Now I need your assistance. I am a senior professor at the University de Montréal and I am involved in a historical research project. One of my subjects, Mrs. Anna Kazimirski, was a witness many years ago at the war criminal trial of Westerheide and his wife. She has been unable to obtain any news about the verdict. There seems to be a deliberate wall of silence about this trial.

Mr. Schmidt, isn't a criminal trial a public matter? Isn't it necessary that justice is $\underline{\mathsf{seen}}$ being done -- that is a basic premise of all Western judicial systems.

I am enclosing a copy of the letter which Mrs. Kazimirski received from Dortmund.

I really need your help now. Please look into this matter.

Sincerely yours,

House Rick

HR/mb

Howard Roiter, Ph.D., Professeur agrégé, Département d'études anglaises.

C.P. 6128, succursale A Montreal (Quebec) H3C 3J7

Generalkonsulat der Bundesrepublik Deutschland Consulat Général de la République fédérale d'Allemagne Consulate General of the Federal Republic of Germany

Mr. Howard Roiter, Ph.D. Professeur agrègè Facultè des arts et des sciences Département d'études anglaises C.P. 6128, succursale A Montréal, Què. H3C 3J7 Montréal, den December 19, 1990 3455 nie de la Montagne Montréal, CD H3Q 2A3 Tel. (5H4) 286-1820 Fax (5H4) 286-0175 Telax (5-2448) aamti ca

AL: RK 5 SEN/WESTERHEIDE

Dear Professor Roiter.

At your request contained in your letter dated december 10, I have studied our file concerning the testimony given by Mrs. Kazimirski in the trial against Frenzel and noted that Mrs. Kazimirski has obtained full information concerning the verdicts rendered against Herrmann and others.

Contrary to your impression. I do not believe that there should be a "wall of silence" around any trial and I suppose that in the case of Westerheide there may have been a misunderstanding (the letter speaks of "Akteneinsicht", that is transmitting copies of the file) or that perhaps the verdict is still pending. We have therefore asked the Regional Court in Dortmund to inform us about the verdict rendered in this case.

As soon as I receive an answer, I will contact you again.

Sincerely yours,

(Dr. Michael Schmidt) Consul General

Generalkonsulat der Bundesrepublik Deutschland Consulat Genéral de la République fédérale d'Allemagne Consulate General of the Federal Republic of Germany

Prof.Howard Roiter Dept.d'études anglaises Université de Montréal C.P. 6128, Succ.A Montréal, QC H3C 3J7 Montréal, den 3455 rue de la Montagne Montréal, OC HOG 2A3 Tel. (514) 286-1820 Fax (514) 286-0175 Telex 05-24463 aantil ca

01.02.91

ARK 5E/KAZIMIRSKI

Po:

Dear Professor Roiter,

The Regional Court in Dortmund informed this Consulate General about the verdict in the war criminal trial against Wilhelm Friedrich Westerheide and Johanne Eleonore Zelle in which Mrs. Kazimirski was a witness in the year 1982.

A verdict of "not guilty" was pronounced on Dec.20, 1982.

If you wish to obtain a copy of the verdict, please address your demand to

Leiter der Zentralstelle im Land Nordrhein-Westfalen für die Bearbeitung von nationalsozialistischen Massenverbrechen bei der Staatsanwaltschaft Dortmund Postfach 10 29 42 4600 Dortmund 1.

Copies of the file, however, cannot be transmitted under German Law (no. 185 § 4 of the Rules of Procedure for Criminal Cases). Mrs. Kazimirski was informed accordingly by the Regional Court of Dortmund on October 30, 1990.

Sincerety yours,

(Hartwig Hars) Vice-Consul

SUITE 1993-2001

CHAPITRE 9

Témoigner

Depuis la parution de mon livre «Témoin de l'horreur» en 1993, j'ai eu le temps de réfléchir sur le livre et sur ce qu'a été ma vie. Il y avait de nombreuses raisons pour écrire le livre, mais le déclencheur se produisit certainement en 1991 lorsque j'ai reçu cet appel téléphonique m'annonçant le verdict de non culpabilité du SS Gebitkomissar Wilhelm Westerheide pour crimes de guerre et son acquittement de toutes les charges portées contre lui. Je m'étais rendue en Allemagne pour témoigner contre lui, sans effet.

Cet homme était en charge de l'extermination des Juifs de mon village, Vladimir-Volynski, tâche qu'il avait accompli diligemment. Seules quelques personnes avaient survécu à la guerre. Dix-huit mille personnes de mon village, incluant un millier d'enfants, furent systématiquement massacrés sur les ordres directs du SS Gebitkomissar Wilhelm Westerheide. De voir cet homme déclaré innocent de tous ces crimes fut pour moi une terrible épreuve et m'a laissée sans aucun recours face à la justice. J'ai donc décidé que ma seule alternative était de raconter mon histoire et ce qui était réellement arrivé dans ce village.

Il y avait certes d'autres raisons d'écrire ce livre. Je l'ai écrit pour ma mère, qui a été victime de l'Holocauste. Elle avait prédit que je serais une des survivantes et je lui avais promis de raconter notre histoire au monde entier. Je l'ai écrit également pour mon mari qui voulait lui aussi la raconter et qui avait entrepris des recherches avant sa mort survenue en 1976. Je l'ai écrit pour toutes ces personnes de cœur qui nous ont aidés à traverser et à survivre à l'Holocauste pour leur rendre hommage. Je l'ai écrit pour mes enfants et mes petits-enfants parce qu'ils ont le droit et le devoir de savoir. Je l'ai écrit au nom de tous ceux et celles qui ne peuvent en parler et je leur offre ce livre sous forme de «kaddish». Je l'ai écrit enfin pour les gens de

ma génération, les survivants, parce que lorsque nous serons tous disparus il ne restera plus de témoins directs de l'Holocauste.

Et je me suis rendue compte que j'ai écrit ce livre pour moi-même. En effet, j'ai réalisé qu'au fur et à mesure que je me rappelais les événements du passé, que mes larmes coulaient et les sentiments me prenaient, c'était un exercice d'apaisement, une forme de guérison. Je ne pourrai jamais oublier ces événements tragiques, mais de me les remémorer me permettait enfin d'en parler ouvertement aux membres de ma famille et aux autres membres de mon entourage. Et c'est ce que j'ai fait à la suite de la publication de mon livre.

Quand le livre a été publié, j'étais alors enseignante à l'école Torah Talmud Uni de Montréal; et j'ai commencé à parler de mon livre et en lire des extraits dans les classes. De bouche à oreilles, la nouvelle s'est répandue et j'ai reçu alors des invitations pour donner des conférences.

J'ai été amenée à prendre la parole à de nombreuses occasions: dans des écoles primaires et secondaires, dans des cégeps et des universités, dans des synagogues, des bibliothèques et dans diverses associations. Le livre a fait de moi une conférencière et m'a amenée à préserver la mémoire des victimes de l'Holocauste. J'ai également donné de nombreuses interviews dans la presse écrite.

Pendant trois ans, de 1994 à 1996, j'ai pris la parole lors de la semaine de l'Holocauste au printemps lors du Congrès annuel de l'Holocauste organisé par les Cégeps. En 1995, ma fille Heidi Berger et mon petit-fils Jason m'ont accompagnée sur la scène du collège Marianopolis. À cette occasion, trois générations ont pu exprimer leurs vues: j'ai parlé en tant qu'une des survivantes de l'Holocauste; ma fille de son expérience en tant qu'enfant d'une survivante et mon petit-fils Jason sur l'antisémitisme latent des groupes néo-nazis et de leurs activités.

Dès le début j'ai été surprise de l'intérêt véritable qu'avaient les jeunes, même de niveau primaire, pour l'Holocauste. J'ai alors réalisé en donnant mes conférences que très peu de jeunes avaient entendu parler de l'Holocauste, même ceux dont les grands-parents avaient été victimes. Et je dois admettre que moi-même je n'avais jamais discuté de ce sujet avec mes

enfants et mes petits-enfants. Quand je travaillais à l'ébauche du livre, mon petit-fils Jason a lu une partie du manuscrit et il en fut extrêmement surpris. Il m'a demandée pourquoi il n'en avait jamais entendu parler et m'a demandé de le publier.

Ce fut pour les enfants que je rencontrais une expérience stimulante d'entendre quelqu'un parler de l'Holocauste, surtout d'une personne ayant vécu ces événements, une personne à qui poser des questions et avec qui échanger ouvertement. Les jeunes ne cessent de m'émerveiller. J'ai reçu de nombreuses lettres suite aux conférences que j'ai données. Pour la plupart c'était la première fois qu'ils entendaient parler de l'Holocauste et rencontraient une survivante. Tous me disaient comme j'avais été courageuse et me remerciaient de cette leçon d'histoire que je leur donnais.

Les questions que l'on me pose le plus souvent: «Croyez-vous en Dieu?», «Pouvez-vous pardonner aux Allemands?», «Les peuples de la Terre ont-ils appris de l'Holocauste?», «Comment vous êtes-vous sentie à votre libération à la fin de la guerre?». Et toujours, on me demande: «Pourquoi les atrocités se poursuivent-elles comme celles de Bosnie et de Croatie?».

Les élèves du secondaire sont plus gênés de poser des questions en public et attendent le plus souvent après la conférence pour me dire:

«Ann, je ne voulais pas poser cette question devant tout le monde mais...»

Après m'être adressée à des étudiants de sciences politiques de l'Université Concordia de Montréal, un jeune Noir est venu me voir et m'a dit:

«Je ne sais pas comment vous le dire mais... me laisseriez-vous vous serrer dans mes bras?»

Souvent des enfants de familles juives m'écrivent pour me dire à quel point mon histoire les avait fait se sentir fiers d'être Juifs et cela me remplit de joie. Une rencontre qui m'a touchée particulièrement est survenue lors d'une rencontre au camp Kadimah, une colonie de vacances pour enfants près d'Halifax, en Nouvelle-Écosse. Mes deux fils y étaient présents et c'était la première fois qu'ils m'entendaient parler de l'Holocauste. Après ma conférence, un jeune adolescent a couru vers moi, m'a serré dans ses bras et s'est mis à pleurer. Il m'a dit que son grand-père était également un survivant de l'Holocauste, mais il n'avait jamais osé lui poser des questions pour lui éviter des souvenirs pénibles. Mon fils Mark, qui a maintenant 52 ans, a pris le visage de l'enfant dans ses mains et lui a dit:

«J'avais le même sentiment envers mes parents!»

Je me suis alors rendu compte que les petits-enfants et même les enfants des survivants n'avaient aucune connaissance de ce qu'était la vie dans les pays européens avant la deuxième guerre mondiale. Je leur racontais donc de ce qu'était la vie à Vladimir-Volynski à cette époque, de l'environnement simple mais heureux que nous avions jusqu'à l'arrivée des nazis dans mon village à mon dix-septième anniversaire.

Je parlais également de l'après Holocauste parce que de nombreuses personnes ne réalisent pas à quel point la vie était difficile pour les survivants après la guerre. La fin de la guerre n'était pas forcément la fin des souffrances. J'ai parlé des difficultés que mon mari et moi avons rencontrées quand nous sommes partis de la Pologne pour aller à Munich en Allemagne pour demander l'aide de l'Association pour l'aide aux réfugiées des Nations Unies. Même là nous avons dû faire face à l'antisémitisme. Quand nous sommes arrêtés en chemin à Cracovie à destination de Berlin, nous nous sommes retrouvés au beau milieu d'un massacre orchestré par les Polonais néo-nazis qui étaient déterminés à tuer tous les Juifs qui avaient survécu. Et il y a eu d'autres incidents que j'ai mentionnés dans mon livre.

J'ai également dit comme j'ai pleuré de joie à notre arrivée à Halifax en 1948 en voyant un immense signe indiquant: Bienvenue au Canada. J'ai expliqué que bien que notre nouvelle vie n'était pas facile et demandait beaucoup de travail et un esprit de sacrifice, nous nous sentions en sécurité et nous avons connu la prospérité. Cependant, l'antisémitisme n'était jamais loin, car nous avons vu un ou deux hôtels à Ste-Agathe afficher des panneaux sur lesquels étaient écrits: «Aucun chien ou Juif toléré».

Après deux ans de tournée à parler de mon livre, j'ai effectué quelques recherches sur le traitement infligé aux femmes lors de l'Holocauste. J'ai découvert à quel point les atrocités et les souffrances infligées dans les camps de concentration eurent des conséquences néfastes. L'objectif avoué des nazis était de les exterminer ou de les stériliser pour anéantir la race juive. J'ai également fait quelques recherches sur les enfants de l'Holocauste. La plupart des personnes à qui s'adressaient mes conférences trouvaient toujours très difficile de comprendre les raisons des brutalités faites aux femmes et aux enfants. Aujourd'hui encore c'est un sujet délicat à aborder en public.

Aujourd'hui, je sens qu'il y a une ouverture d'esprit et de la place à des échanges sur l'Holocauste ce qu'il n'y avait pas dans l'immédiat de l'aprèsguerre. Je pense que le film de Steven Spielberg, «La liste de Schindler» a beaucoup contribué à celle-ci. Soudain, parler de l'Holocauste était de mise. Je pense qu'en présentant les différents aspects de l'Histoire et des événements, le film a permis de répondre à des questions difficiles, souvent demandées par des enfants comme «Pourquoi les Juifs ne se sont-ils pas défendus?». J'ai vu le film avec mes enfants et mes petits-enfants et nous en avons discuté par la suite ensemble. C'était comme si le film permettait aux survivants de l'Holocauste de sortir de leur silence.

Steven Spielberg a entrepris de documenter et de filmer l'histoire transmise de bouche à oreilles des survivants de l'Holocauste encore en vie lors du tournage comme un projet de la Fondation Shoah. Quand j'ai visité Miami en janvier 1995, quelques membres de son équipe sont venus me rendre visite à l'hôtel et ont filmé cinq heures de notre entretien sur mon histoire. J'ai également enregistré mon témoignage pour le Centre de l'Holocauste à Montréal.

* * *

À l'automne 1996, soit cinquante ans après avoir quitté la Pologne suite à l'Holocauste, j'avais une envie profonde de retourner dans mon pays natal. Je suis donc partie avec ma fille, Heidi Berger. Née au Canada, Heidi voulait voir le pays où ses parents étaient nés et où quatre-vingt-deux membres de sa grande famille avaient trouvé la mort lors de l'Holocauste.

Notre premier arrêt en Pologne fut à Varsovie. C'est maintenant une capitale prospère qui n'a rien à voir avec la ville bombardée et ravagée que j'avais quittée.

Nous avons visité l'édifice où mon mari avait son cabinet de dentiste. Nous avons également visité le cimetière juif où je crois que le père de mon mari fut enterré. Il n'y avait aucun moyen de faire la vérification et j'en fus peinée. J'ai placé beaucoup d'espoir sur une tombe identifiable sur laquelle nous aurions pu nous recueillir puisque tous les autres membres de ma famille étaient enterrés dans des fosses communes ou incinérés. Tout ne fut cependant pas perdu puisque nous avons pu assister à une pièce de théâtre donnée en Yiddish au théâtre national Ida Kaminski.

Mais je fus bien vite ramenée à la dure réalité de l'Histoire et de ses souvenirs lors de la visite à Umschlagplatz. Cette place dans le ghetto servait durant la guerre à rassembler les Juifs et à les mettre dans des fourgons à bestiaux en destination des camps de concentration. Elle n'a pas changé et une plaque commémorative l'identifie pour ce qu'elle a été.

Nous sommes allés par la suite à Cracovie qui avait été relativement épargnée durant la guerre et qui est restée encore aujourd'hui une belle ville avec un cachet d'autrefois. Le vieux quartier juif, Kazimierz, a été conservé et la synagogue a été transformée en musée. La ville est voisine d'Auschwitz et de Birkenau.

J'ai visité l'hôtel Francuski où, en 1946, mon mari, mon fils aîné et moi-même étions demeurés quelque temps avant de quitter la Pologne. Le vestibule de l'hôtel était tel que je me le rappelais et lorsque le chasseur a offert de me faire visiter la chambre où nous demeurions, je ne me souvenais plus du numéro. Ce que je me rappelais bien cependant était la violence qui sévissait alors dans les rues alors qu'une autre chasse aux Juifs se déroulait bien que la guerre fut terminée.

Ma visite au camp de concentration d'Auschwitz est et restera gravée à jamais dans ma mémoire. Malgré tous les films et les documentaires que

l'on peut voir à la télévision ou le nombre de livres que l'on peut lire sur le sujet, rien n'est pareil comme de le voir de ses propres yeux. C'est un endroit où l'on ressent profondément le martyr de plusieurs peuples: Juifs, Polonais, Gitans, prisonniers de guerre soviétiques, et victimes de plusieurs autres nationalités.

Ce qui m'a le plus marquée fut de voir un pot en émail bleu avec une fleur rouge parmi tout ce qui avait été laissé par les victimes. Il était ébréché sur le bec verseur exactement comme celui que nous avions à la maison quand j'étais jeune. Toute mon enfance a resurgi du passé sans que je puisse contrôler mes émotions. J'ai éclaté en sanglots.

Auschwitz est certainement le camp de concentration le plus connu de tous. Des milliers de visiteurs, y compris des étudiants, viennent visiter à chaque jour des cellules où se pratiquait la torture, des chambres à gaz, les gibets où l'on pendait des prisonniers dans la cour et le Mur de la mort où l'on alignait des prisonniers pour les fusiller. Les piles d'objets divers que l'on a préservées, des cheveux, des souliers, des dentiers, des valises, des peignes, des plats, des béquilles, des cendres, sont autant de souvenirs des victimes. Je trouvais très pénible de voir des objets ayant appartenu à des enfants comme des vêtements et des jouets. Je me demandais comment ces enfants avaient marché vers leur mort. Pleuraient-ils? Étaient-ils traumatisés et silencieux? Peut-on seulement imaginer ce que pouvaient ressentir leurs parents?

Nous avons poursuivi notre visite à Birkenau, un camp de concentration situé à trois kilomètres d'Auschwitz. Les baraquements étaient originalement des stalles pour chevaux, sans aucune division ou fenêtre. La pluie, la neige et le vent pouvaient s'engouffrer par les petites ouvertures situées en haut des murs. Les prisonniers souffraient des changements de climat et des centaines mouraient chaque jour.

Nous avons également visité Maidanek, un camp de concentration situé près de Lublin, où nous fûmes accueillis par un groupe de 150 étudiants venus d'Israël, Ramat Hasharon, venus pour rendre hommage aux victimes de ce camp. Ces jeunes filles et garçons se tenaient debout sur les marches du mausolée avec une chandelle allumée dans leurs mains. Ils chantaient des chansons tristes, accompagnés à la guitare, et récitaient des poèmes et

des prières. Leurs enseignants, le visage en pleurs, portaient des drapeaux d'Israël. J'ai alors remercié Dieu pour le privilège qu'il m'accordait de voir notre triste histoire être commémorée et remémorée.

J'ai parlé à un Polonais qui demeurait tout près de la ville et qui ramassait des trèfles pour ses lapins dans les champs verts entourant le camp. Il m'a dit avoir été trop jeune pour se rappeler les atrocités commises à Maidanek mais il m'a assuré que ses parents et leurs voisins savaient ce qui se déroulait à l'intérieur des murs. Il m'a confié qu'ils n'ont jamais rien dit: il n'y avait rien à faire.

Nous avons visité Plaszow où a été tournée «La liste de Schindler». Tous les baraquements sont disparus mais un énorme monument sur la colline marque l'endroit où sont enterrés les morts.

Alors que nous visitions le monument, nous avons vu une vingtaine d'élèves polonais ayant fait une Marche de la Paix de cinq milles de leur école pour commémorer les victimes du camp. Quand notre guide leur a expliqué que j'étais une des survivantes de l'Holocauste, ils ont voulu se faire photographier avec moi et Heidi. Puis ils se sont mis en rang pour faire une prière.

Partout où nous avons visité, on nous a dit que des enfants de toutes nationalités et de toutes croyances venaient visiter les camps de concentration. Ils apprennent ainsi l'histoire de l'Holocauste sur place ce qui est beaucoup plus édifiant et impressionnant que de l'apprendre dans des livres d'histoire: rien n'est comparable au fait d'être sur les lieux même où s'est déroulée l'Histoire. Cela me donne espoir pour l'avenir.

Quand on m'a demandé quelques mois après mon retour à Montréal si j'étais heureuse de retourner en Pologne, j'ai répondu par un oui et un non. Oui, parce que cela me semblait nécessaire, comme un pèlerinage, pour me permettre de boucler le cycle de ma vie. Et non, parce que ce fut pénible pour moi. Mais dans mon esprit cela faisait partie de la promesse faite à ma mère avant de mourir. J'espère que par sa présence à mes côtés lors de ce voyage, ma fille va comprendre l'héritage légué par sa grand-mère. Heidi m'a dit que suite à ce voyage en Pologne elle est maintenant capable de visualiser les lieux historiques de ses parents et grands-parents.

Je suis heureuse en réalité d'avoir effectué ce voyage aux sources; j'ai le sentiment d'avoir accompli quelque chose. Cette partie de ma vie est maintenant derrière moi.

* * *

L'hiver suivant, je fus invitée à me joindre à un groupe d'adolescents en Pologne et en Israël pour la Marche des Vivants de 1997 à titre d'accompagnatrice et survivante de l'Holocauste. Ma première réaction fut de dire non car, me je sentais encore trop physiquement et émotionnellement vidée, mais le temps aidant, j'ai réfléchi à cette offre. Je ne pouvais refuser l'honneur et le privilège d'accompagner un groupe d'étudiants juifs canadiens, dont quelques-uns avaient été mes élèves à l'école Talmud Torah, en pèlerinage sur les sites de l'Holocauste.

J'étais allée en Pologne à l'automne 1996 avec ma famille; maintenant j'effectuerais la Marche des Vivants au printemps 1997 pour mes enfants. J'avais été très émue de voir les jeunes d'Israël et de Pologne visiter les camps de concentration lorsque j'étais sur place; j'avais présentement la chance d'amener moi-même des jeunes de mon pays effectuer ce même voyage.

Le groupe de 84 élèves de 11^e année et 15 accompagnateurs a donc quitté Montréal pour Varsovie le 30 avril. Du 1^{er} au 7 mai, nous avons visité la capitale polonaise, Cracovie, Auschwitz, Lublin, Bialystok, Tekochyn et Treblinka. Dans chaque ville, nous avons visité le quartier juif, les vieux ghettos, les musées, les monuments et autres sites touristiques. À chaque arrêt, un guide nous parlait de l'histoire du site. Par exemple, sur le chemin entre Varsovie et Cracovie, nous avons visité le «shtetl» de Chechiny. Nous avons remarqué des trous aux montants de chaque porte où il y avait autrefois un «mezuzha». Les portes avaient été repeintes depuis. Tous les Juifs de ce ghetto avaient été rassemblés et envoyés à Treblinka pour être massacrés.

Le 3 mai, jour du «Shabbat», nous avons participé à une cérémonie du Leil Yom Hashoah au Centre culturel de Cracovie. J'ai donné une conférence au groupe et ce fut une expérience chargée d'émotion pour moi. J'ai senti que toutes les conférences et tous les discours que j'avais faits jusque-là m'avaient préparé pour cette occasion.

Le 4 mai, nous sommes arrivés à Auschwitz où nous nous sommes joints à d'autres groupes de marcheurs étudiants de d'autres villes nord-américaines. Nous étions 2 500 participants.

Après un tour guidé du camp d'Auschwitz, nous avons débuté la Marche des Vivants d'Auschwitz à Birkenau, sur les traces de nombreuses victimes de l'Holocauste. Tous les marcheurs et leurs accompagnateurs ont marché les trois kilomètres séparant les deux camps. J'ai marché moi aussi. J'étais exténuée à la fin de la marche et mes jambes étaient enflées mais j'avais fait la Marche. C'était important pour moi et Dieu m'en avait donné la force.

Quand nous sommes arrivés à Birkenau, le but de notre marche, nous avons tous assisté à une cérémonie chargée d'émotions pour rendre hommage aux victimes mortes à Auschwitz-Birkenau. Alors que nous marchions dans les ruines des fours crématoires, nous avons allumé les chandelles «Yiskor» que nous avions apportées et nous avons fait silence. Plusieurs personnes ont pris la parole au nom des millions de morts et ont prié en leur nom. Puis, les marcheurs et leurs «madrichim», accompagnateurs, qui portaient sur leurs épaules le drapeau israélien, ont formé une immense chaîne humaine et ont entonné le «Zog nit keynmol az du geyst dem Letstn Veg» (Ne dites jamais que vous entreprenez votre dernière marche) et le «Ani Mammin» (Je crois). Peu après, il se mit à tomber une pluie légère alors que nous nous acheminions vers les autobus et celle-ci me sembla de mise comme si le ciel pleurait avec nous.

Cette cérémonie fut le point culminant de notre voyage et certainement le moment le plus émotionnel de notre pèlerinage. Voir de leurs propres yeux l'évidence de l'Holocauste sous la forme des camps de concentration, des ghettos et des monuments fut un choc tant pour les jeunes que pour les adultes. Lire dans les livres est une chose alors que les événements se sont produits loin du Canada. Voir la réalité en était une autre. Plusieurs

pleurèrent alors que d'autres se posaient des questions sur Dieu. Puis, lors de la cérémonie qui a suivi la marche, ce fut l'occasion pour tous de vraiment pleurer les morts.

Les réactions des étudiants pendant le voyage en Pologne me réconfortèrent. Plusieurs pleurèrent, d'autres connurent un sentiment d'impuissance face à un tel Mal. Quelques-uns me demandèrent:

«Si vous savez que vous allez être tué, comment pouvez-vous vous laisser faire et coopérer même?»

Une étudiante m'avoua qu'elle n'avait pu rester sous le dôme des Cendres à Maidanek et chanter «Ani Mammin» (Je crois). D'autres se questionnèrent sur le fait que les chefs d'État demeurèrent silencieux alors que se produisaient les massacres. D'autres me demandèrent comment pouvait-on prier Dieu après ce qui était arrivé à tous ces gens alors que d'autres au contraire disaient trouver leur réconfort dans la religion. La froide réalité des cendres, leur présence physique, amena un étudiant à remarquer que celles-ci pouvaient peut-être appartenir à la mère de quelqu'un.

La situation laissa libre cours à toute une gamme d'émotions. Celle-ci allait du jeune homme refusant de prier, demandant où se trouvait Dieu alors que toutes ces atrocités étaient commises à la jeune femme disant retirer de cette visite un plus grand respect pour la religion. Elle se dit inspirée par le rabbin Mordechai Glick disant que lorsque ce dernier priait c'était avec tant de «kavana» (dévotion et émotions) qu'elle ne pouvait douter de l'existence de Dieu et de Sa bonté. J'ai cependant remarqué que lorsqu'il fut lui-même interrogé sur l'existence de Dieu, il répondit que lui aussi s'était posé parfois quelques questions sur le sujet.

À chaque soir, après le souper, il y avait une session de discussions dirigée par les «madrichim» (accompagnateurs) alors que les marcheurs repus exprimaient plus ouvertement leurs sentiments et leurs réactions en groupe. On fit comprendre à tous que la réaction de chaque participant était importante, malgré les différences qui puissent exister entre elles, et pouvait être exprimée.

Bien que tous les étudiants étaient Juifs, ils venaient de milieux culturels, économiques et sociaux fort différents. Ce fut gratifiant pour moi de les entendre exprimer leurs propres réactions, si divergentes, alors que dans le voyage les différences n'étaient pas apparentes. Ce qui importait au fond était cet héritage commun qu'ils partageaient et comment l'Holocauste visait à le détruire. Ces jeunes gens sont les dirigeants de demain. Je crois fermement que cette expérience acquise lors de la Marche des Vivants les aura influencés en tant que Juifs pour le reste de leur vie.

Le 8 mai, nous avons quitté la Pologne pour Israël où nous sommes demeurés pendant cinq jours avant notre retour à Montréal. C'était une occasion pour les marcheurs de visiter et de découvrir Israël, leur foyer spirituel. La Pologne fut une expérience triste et déprimante pour les marcheurs, mais la visite en Israël fut au contraire joyeuse et positive pour nous. Comme le disait un étudiant, ce fut comme passer de la noirceur à la lumière du jour. Les jeunes y ont dansé, chanté et joué comme doivent le faire des jeunes de leur âge partout à travers le monde. Je fus heureuse de constater que pour la majorité d'entre eux une des leçons retenues était que la vie et la liberté doivent être appréciées pleinement et célébrées. La vie est un bien précieux.

Nous avons visité des villes et la campagne, des auberges de jeunesse, des «kibbutzim» et même un site archéologique à Beit Guvrin. J'ai particulièrement apprécié de pouvoir planter un arbre dur les pentes des collines de la Judée comme tous les membres de notre groupe.

Nous avons célébré le Yom Hazikaron (Jour du Souvenir) à Armon Hanatziv en mémoire des soldats morts pour défendre la liberté d'Israël. Et nous avons assisté aux fêtes de Yom Ha'atzmaut (Jour de l'indépendance) à Mevasseret Zion pour souligner le jour de l'indépendance de l'état hébreu.

Nous avons également prié au Kotel Amaravi (ce qu'il reste des murailles du vieux temple à Jérusalem) et pour la première fois en cinquante-deux ans j'ai dit le «kaddish» pour ma mère, mon père et mon frère tués par les nazis durant la guerre. Ce fut un moment particulièrement émouvant pour moi.

Je sais que mon père et mon frère ont été tués peu de temps après que les nazis les aient arrêtés et rassemblés avec les autres hommes juifs de mon village. Je ne sais pas cependant ce qui est advenu de leurs corps. De ma cachette du grenier le 15 décembre 1943 j'ai vu de mes yeux ma mère et quatre autres personnes tuées sans pitié. Je ne pouvais rien faire, même pas crier parce cela aurait dévoilé la cachette d'une douzaine de personnes. Je me réveille encore quelquefois la nuit avec en tête le sang de ma mère qui giclait de son cou et tombait sur la neige blanche. Quand je suis retournée à Vladimir-Volynski après la guerre, j'ai appris que tous les corps du troisième massacre avaient été empilés à Zarzece (à la limite du village), puis arrosés de gazoline et brûlés jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des cendres. Les fermiers ont dit alors que la senteur de la chair brûlée est restée imprégnée dans les murs des maisons et des fermes pendant des mois au point que certains ne pouvaient plus manger.

Je n'avais jamais eu d'endroit propice où dire le «kaddish» pour les membres de ma famille avant de séjourner en Israël, au Kotel Amaravi.

Je suis sortie grandie de ma participation à la Marche des Vivants avec ces merveilleux jeunes du monde. Ce sont eux qui aujourd'hui portent le flambeau et maintiennent vivant le souvenir de l'Holocauste alors qu'il reste de moins en moins de survivants: je suis certaine qu'ils poursuivront notre œuvre. Il y a eu des moments particulièrement émouvants lors de notre voyage en Pologne et en Israël lorsqu'il nous a été donné de rencontrer des survivants: chaque fois ces rencontres eurent une grande importance je crois pour les jeunes.

J'ai vécu moi-même un moment intense lors de notre visite d'un cimetière à Lublin, en Pologne. On m'avait dit alors qu'il y avait un homme qui avait été capable de fuir le camp de Maidanek. Il avait été en mesure de soudoyer un Polonais pour lui permettre de se cacher dans des barils d'excréments humains qui étaient sortis chaque jour du camp. Son sauveur l'avait amené à sa ferme et l'avait arrosé et lavé mais lui avait dit qu'il ne pourrait pas le cacher chez lui. Et cet homme avait été capable de demeurer caché aux yeux des nazis jusqu'à la fin de la guerre. Lorsque nous sommes arrivés au cimetière de Lublin, nous avons été accueillis par le gardien et j'ai parlé un peu avec lui. Il m'a dit qu'il avait été emprisonné à Maidanek

et je lui ai demandé comment il avait pu survivre. Il m'a dit qu'il avait été capable de s'enfuir mais que je ne voulais certainement pas savoir comment il s'y était pris. Naturellement, je voulais absolument le savoir et il s'est avéré que c'était lui, Josef Honig (voir la photo en page 223), qui s'était évadé dans un baril d'excréments humains.

La journée de mon retour à Montréal, j'ai réfléchi à la chance qui m'avait été donnée de participer à cette Marche des Vivants. Ce fut une véritable expérience de vie, tant pour les jeunes que pour les adultes, bien difficile par moments. Les premiers avaient naturellement plus de peine: ils connurent tout à tour la tristesse, la douleur, la colère et la dépression. J'ai essayé de conserver tout au long une attitude positive pour leur montrer force et compassion et souvent je les ai serrés dans mes bras ou ai passé un bras autour de leurs épaules. Mais je suis certaine que bien que la Marche des Vivants fut particulièrement éprouvante pour les élèves ce fut en bout de compte une expérience des plus enrichissantes et fortifiantes pour tous. Et cela me permet de garder espoir en l'avenir du peuple juif.

* * *

Je suis agréablement surprise de voir tout l'intérêt que portent mes fils Mark et Seymour et ma fille Heidi à m'aider à préserver la mémoire de l'Holocauste. Seymour, qui est maintenant un homme d'affaires à Hawaii, a mis de l'avant un projet de centre de recherches sur l'Holocauste à mon nom dans les îles. Suite aux efforts, à la promotion et à la coopération des diverses personnes à Hawaii, aux États-Unis et au Canada, les plans du centre ont été réalisés et approuvés par les autorités de Yad Vashem.

Le Centre de l'Holocauste Hawaii, situé sur le terrain du temple Emanu El d'Honolulu sera un Mishkan du Souvenir pour l'Holocauste. Mon village de Vladimir-Volynski en Pologne sera présenté comme un shtelt typique détruit par les nazis. À l'entrée, les visiteurs seront accueillis par cette inscription gravée sur une pierre de Jérusalem: L'injustice, dans tous ses attraits, se trouve à ta porte prête à te séduire mais tu sauras y résister. Et à leur sortie, ils retrouveront une autre pierre gravée d'un message du

prophète Mica: Homme, que te demande Dieu si ce n'est d'agir avec justice, amour et bonté, et marcher en toute humilité devant ton Créateur?

L'objectif du Centre n'est pas seulement de préserver le souvenir de l'Holocauste mais également de rappeler d'autres atrocités similaires commises au Rwanda et en Croatie, et d'être un outil pédagogique pour les personnes de tout âge. Je suis comblée. Le projet en est actuellement à l'étape du financement.

* * *

Je continue actuellement de donner des conférences et participer à des discussions: je suis plus que jamais engagée dans un rôle, celui de préserver le souvenir de l'Holocauste. Les deux autres activités dans lesquelles je me suis consacrée sont la musique et l'enseignement.

J'ai enseigné l'anglais comme langue seconde aux enfants immigrants de l'école Talmud Torah pendant de nombreuses années et j'ai trouvé que cela m'apportait un sentiment d'accomplissement. C'est toujours très valorisant de rencontrer d'anciens élèves comme ce fut le cas lors de la Marche des Vivants: ceux-ci m'ont affirmé avoir été attirés à participer à la Marche après m'avoir entendu parler de l'Holocauste. Et, à chaque fois lorsque je rencontre d'anciens étudiants, ils vont me demander:

«Et comment se porte Shlomo?»

Shlomo était un petit oiseau, un pinson, qui est devenu célèbre dans mes cours. Voici la légende de Shlomo:

«Un jour, j'ai entendu un bruit venant de ma garde-robe et j'ai demandé à mon mari Albert de regarder ce que c'était. Il y a trouvé un petit oiseau pris entre mes robes. Nous avons pris une serviette et avons tenté de le faire sortir mais il ne cessait de voler d'un côté à l'autre comme pour jouer avec nous. La seule façon de le faire sortir de là me dis-je serait de lui apporter de la nourriture. Je suis donc allée chercher des flocons de maïs que j'ai écrasés dans une petite assiette puis j'ai versé un peu d'eau dans un petit

bol. Le petit oiseau nous observait attentivement et, comme je le croyais, il s'est empressé de voler vers le bol. Il a picoré dans les flocons de maïs puis a pris un bain dans le bol plutôt que d'en boire l'eau. Nous étions tous les deux étonnés et l'admirions pour faire preuve de tant de bravoure. Puis il s'est envolé par la fenêtre. Nous étions peinés de le voir partir et espérions beaucoup le voir de retour. Et il est revenu le lendemain, puis le surlendemain encore. Il est revenu tous les jours à peu près à la même heure car il savait que je lui donnerais des graines pour oiseaux.

J'ai raconté cette histoire à mes élèves et je leur ai dit que je voulais trouver un nom à cet oiseau. Ne sachant pas s'il comprendrait un nom en hébreu, en anglais, en yiddish ou en français, ils optèrent pour un nom juif: Shlomo comme Salomon le sage. Chaque jour, les élèves me demandaient des nouvelles de Shlomo et de ses visites à la maison. Une fois je leur ai dit qu'il était venu se jucher sur mon épaule et s'était mis à chanter lorsque je lui avais caressé la tête. Et un jour, Shlomo m'a surpris en arrivant à la maison avec un compagnon. Je ne savais plus si le nouveau venu était un mâle ou une femelle mais les élèves décidèrent que c'était certainement l'amie de Shlomo et lui donnèrent le nom de Tzipora, demoiselle oiseau en hébreu.»

Mes anciens élèves, même ceux qui sont encore des adolescents et les plus vieux qui sont maintenant mariés n'oublient jamais de me demander des nouvelles de Shlomo, le petit oiseau qui est le héros de la légende de mes classes.

Je suis très fière d'avoir effectué un retour aux études universitaires après la mort de mon mari en 1976 et d'avoir obtenu mon diplôme de baccalauréat es arts en éducation de la petite enfance et plus tard mon diplôme d'enseignement d'anglais, langue seconde. Mes années d'enseignement furent des années heureuses pour moi. Lorsque je fréquentais l'université, j'ai rencontré un homme qui s'appelait Albert Bereznik qui m'encouragea et m'apporta son appui dans mes études. Nous nous sommes mariés en 1980.

Au fur et à mesure que l'âge de la retraite approchait, je savais qu'il me faudrait trouver un projet pour remplacer mon enseignement et me tenir active. Je n'avais alors aucune idée à quel point mes conférences me

tiendraient occupée suite à la parution de mon livre sur l'Holocauste! Je me suis donc consacrée à la musique: c'était une des passions de ma jeunesse et avait toujours fait partie intégrante de ma vie. J'ai donc monté une chorale avec des membres d'une association de l'âge d'or dont je suis devenue directrice musicale et présidente. La Chorale de l'Âge d'or s'est rapidement développée en une chorale de 45 membres dont l'âge variait entre 65 et 90 ans.

La Chorale a un répertoire varié, combinant de la musique traditionnelle européenne et nord-américaine: nous chantons en sept langues, soit l'anglais, le français, le yiddish, l'hébreu, l'espagnol, le chinois et le russe. Le programme de chaque représentation est monté pour plaire à l'auditoire destiné et peut inclure des vieilles chansons de répertoire, de la musique de Broadway, des chansons westerns ou des chants religieux ou ethniques. Nous offrons toujours un spectacle de variétés incluant des solos, des duos, des danseurs et des comédiens.

Nous avons donné des représentations dans des hôpitaux, des maisons de retraite, des clubs sociaux, des écoles, des églises, des synagogues et pour diverses organisations. Nos chanteurs sont dynamiques et enthousiastes en plus de savoir communiquer leur joie au public. La musique est un langage universel et une source d'inspiration et de thérapie pour les jeunes comme pour les vieux, pour les chanteurs comme pour l'auditoire.

Un point culminant de l'an dernier fut le concert interculturel que nous avons donné conjointement avec la chorale des enfants de l'école élémentaire Élizabeth Ballantine de Montréal, chacun de nos membres de l'âge d'or étant jumelé avec un des enfants de cette chorale. Le Concert interculturel a permis de tisser des liens aussi bien entre des cultures que des générations différentes.

La Chorale de l'Âge d'or donne une trentaine de concerts chaque année, quelquefois avec un groupe réduit à 30 chanteurs lorsque l'espace est restreint. Avec les répétitions et les concerts, je dois y consacrer beaucoup de temps et d'efforts. Mais j'aime cette activité et c'est un moyen pour moi de remettre un peu de ce que le Canada m'a donné. Nous donnons une représentation à l'hôpital des vétérans de Ste-Anne-de-Bellevue à chaque

année pour souligner la fête du Canada et je ne manque jamais de les remercier de tout mon cœur d'avoir gagné la guerre. Nous offrons également une représentation à l'association de l'âge d'or le 1^{er} juillet. Je suis fière de célébrer la fête nationale du Canada parce que ce pays a été si généreux envers moi.

Et donc quand je parle de l'Holocauste et du peuple juif j'apporte ma contribution à mon passé et à mon héritage culturel et quand je fais la même chose à la société canadienne qui m'a accueillie en apportant la joie aux aînés et à tous les autres par le biais de la musique de la Chorale de l'Âge d'or. J'ai le sentiment que chaque minute de ma vie est précieuse et qu'il ne faut pas la gaspiller. J'essaie de vivre ma vie pleinement chaque jour et j'espère insuffler cette approche de la vie à tous ceux que je rencontre.

* * *

J'ai cessé depuis longtemps maintenant de me considérer comme une personne parmi tant d'autres, comme une individualiste. J'ai été marquée par Dieu, par le destin et par la chance pour survivre. Je me sens donc comme une représentante des milliers de Juifs de Vladimir-Volynski qui ont été exterminés par leurs bourreaux nazis. J'aurais pu me renfermer sur moimême, pleine d'amertume. Cependant, j'ai toujours considéré que mes frères et mes sœurs juifs méritaient plus que ce repli: je leur devais d'entretenir leur souvenir et de travailler à l'éducation des générations futures. C'est pour cette raison que j'établis des liens avec le monde qui m'entoure par le biais de paroles et de musiques pour aider à construire un monde meilleur. C'est certainement la meilleure forme de «kaddish», cette prière que l'on fait aux morts, que je peux offrir à tous ceux et celles qui sont disparus lors de ces années terribles alors qu'un conflit nous a submergés.

Quelques-unes des lettres reçues des élèves ayant participé à la Marche des vivants de 1997

Chère Bubbie Ann,

Je voudrais profiter de cette occasion pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour nous. Vous avez mis de la lumière dans ce voyage en ayant beaucoup de force, et en soutenant tout le monde en racontant des histoires de votre enfance. Vos histoires ont apporté de la couleur et parfois de la tristesse et des larmes, mais elles ont fait en sorte que tout semble à nouveau réel. J'ai pu m'imaginer les communautés en Pologne. Nous avons parlé de beaucoup de choses, mais le plus important, c'est que je voudrais vous promettre que je ferai tout ce que je peux pour garder vivant le souvenir des 6 millions d'innocents. Nous nous souviendrons d'eux. Le peuple juif restera uni à partir de maintenant et pour toujours. Affectueusement,

(Michael Assaraf) École secondaire Bialik

Chère Ann,

Je voulais juste vous remercier d'avoir fait de ce voyage un moment exceptionnel. Votre force et votre courage m'ont aidée à traverser les moments difficiles. Je veux que vous sachiez que je n'oublierai jamais les histoires que vous nous avez racontées, car je les raconterai toujours à mes enfants. Encore une fois, merci de m'avoir aidée à traverser cette épreuve et de m'avoir montré pourquoi j'étais vraiment venue faire ce voyage. Je vous aime. Affectueusement,

(Andrea Cutler) École secondaire Herzliah

Chère Ann,

J'ai récemment terminé la lecture de votre livre, *Témoin de l'horreur*. Votre livre a eu un impact profond sur moi, surtout après avoir eu l'honneur de participer avec vous à la Marche des Vivants.

En lisant votre livre, je vous ai suivie de près à travers les moments mémorables et les trop nombreuses épreuves que vous avez endurées. J'ai eu l'impression de connaître la ville de votre jeunesse et les personnes qui l'ont partagée avec vous. L'attention que vous portez aux détails et l'intégration de vos sentiments ont donné à votre livre cette «touche humaine» particulière qui le rend facile à comprendre.

Je voudrais vous remercier d'avoir écrit *Témoin de l'horreur*, car c'est précisément ce que c'est. C'est un témoignage personnel des horreurs qui nous ont été infligées, à nous, le peuple juif. Ce n'est

pas simplement un livre d'histoire, qui énumère des faits et des événements, mais c'est un compte rendu des expériences et des émotions vécues à cette époque. Il contient les histoires de ceux qui ne peuvent pas les raconter eux-mêmes et c'est une façon pour nous de chérir leurs souvenirs. Il montre comment ceux qui nous considéraient comme inhumains étaient en fait eux-mêmes inhumains. Il est une preuve que malgré les atrocités qui ont été infligées à notre peuple, à nos familles, Israël vit.

Ann, vous représentez une génération que je n'ai jamais eu la chance de connaître, celle de mes grands-parents. Je vous aime pour votre courage, votre détermination et votre force. Vous avez survécu et vous avez raconté «au monde entier les meurtres et les atrocités commis par les nazis». Vous avez été choisie pour vivre et vous êtes vraiment quelqu'un d'extraordinaire.

Bien à vous avec la gratitude, le respect et l'amour les plus profonds,

(Miri Rosenek) Académie hébraïque

Chère Madame Ann,

Vous êtes la personne la plus incroyable au monde. J'admire votre courage et votre force. Vous avez été incroyable pendant ce voyage. Je ne sais pas comment nous aurions fait sans vous. Vous nous avez tout expliqué, vous avez rendu toutes les choses plus réalistes pour nous et vous nous avez aidés à les comprendre. Merci.

Ann, vous me rappelez beaucoup ma grand-mère (elle est décédée il y a plus d'un an). Elle était aussi mignonne et adorable que vous. C'est peut-être pour cela que je vous ai aimée dès la première séance préparatoire. Maintenant que je vous connais, je vous aime encore plus. Ann, restez forte, continuez de briller et de sourire! Je vous aime pour toujours,

(Audrey Alloùl) École Maimonides

Chère Ann,

En nous rejoignant pour la Marche des Vivants, vous m'avez vraiment aidé à comprendre beaucoup mieux l'Holocauste. Vos histoires resteront toujours gravées dans ma mémoire, et je peux vous assurer que je ferai tout mon possible pour transmettre à d'autres ce que vous m'avez raconté. Ce fut vraiment un honneur d'être avec vous ici en Israël et en Pologne.

(Stuart Frenkiel) École secondaire Bialik

Chère Ann,

Comment puis-je espérer décrire les sentiments que m'a procuré ce voyage sans dire à quel point votre présence et votre participation ont fait de cette Marche des Vivants le voyage le plus mémorable de ma vie. Vous avez été un exemple vivant de courage et d'endurance humains. J'envie

vos enfants et petits-enfants, car ils sont gratifiés si souvent de votre présence. Je suis tellement heureux de vous avoir rencontrée et j'applaudis vos efforts pour apprendre au monde sur les épreuves que vous avez vécues pendant l'Holocauste. Affectueusement,

(Rob Rosenfeld) École St-Georges de Montréal

PHOTOGRAPHIES



Quittant le crématorium d'Auschwitz avec des marcheurs étudiants



À Lublin, parlant avec Joseph Honig, qui s'est echappé de Maidanek



Le 11 avril 1999, j'ai prononcé un discours à JPPS (Jewish People's School & Peretz Schools) pour commémorer l'Holocauste Yom Ha Shoah. L'assemblée s'est tenue pour les élèves de cinquième et sixième années, leurs parents et des invités. Le thème de l'événement était «A chaque personne, un nom est donné». Le lendemain, un article intitulé «L'histoire d'une survivante» est apparu en première page du journal The Gazette (Montréal). Voici cet article.

THE GAZETTE, MONTREAL, WEDNESDAY, APRIL 14, 1999

The Gazette

MONTREAL

A survivor's story

Children told there are lessons still to be learned

"All I heard was the

machine gun. And

they (the group of

Jews) were all dead."

YVONNE ZACHARIAS

Fifty-six years later, Ann Kazimirski still re-

members the blood on the snow. Red on white. The crack of rifles. The whispered cry for mercy.

She saw it all through a crack in the attic wall of an abandoned house near Vladimir Volynski, Poland, where she was hiding from the Nazis.

Among a group of Jews being ordered by German soldiers to stand against a wall, she spotted her mother. "She knew that she would be shot and she begged the German as she lay down and kissed his boots. And she said, 'Help me, save me, let me live.'"

All around 77-year-old Kazimirski, the Grade 5 and 6 students sat listening yesterday morning, the horror of her story mirrored in their eyes.

Kazimirski choked out the conclusion. "All I heard was the machine gun. And they were all dead."

For a moment, all you could hear in the auditorium at the elementary school on Van Horne Ave. was the sound of crying.

To mark Holocaust Memorial Day, the children, their parents and grandparents came to hear Kazimirski's story, to light candles of hope, to remember and to reflect on another bloody event

unfolding halfway around the world.

People are still persecuted on the basis of their ethnic identity, vice-principal Adina Matas reminded students, referring to the war in the Balkans.

Driven by Serbian soldiers and police from their homes, hiding in the hills and forests of their shattered part of the world, as many as 700,000 ethnic Albanians could be on the verge of starvation inside Kosovo. It's a story familiar to

Jews.

It shows, Matas said, that despite the Holocaust, there are still lessons to be learned. "Prejudice is the result of one thing – ignorance," she told them.

And it's a lesson that children attending one of the private Jewish People's Schools and Peretz Schools aren't likely to forget.

Hollywood has popularized the story of how 6 million Jews died in World War II. There has been Schindler's List and more recently, that touching fable told through the eyes of a father in the Italian film Life is Beautiful. But somehow, the simple story of one woman's survival brought it all home for the children at a school in Montreal.

First, Kazimirski's father and her brother perished, on Sept. 1, 1942.

'The world has to know'

HOLOCAUST

Continued from Page A1

After they were rounded up, her mother tried to follow them. "A German hit her with the butt of the rifle. She started to bleed." To stop it, she tore off a bit of her skirt. "She wanted to see where her son and husband were being taken. That was the end of them. We never saw them again."

During a second pogrom, Kazimirski, a young bride of 18, her husband and her mother were allowed to hide in the attic of a German dentist. "He sent up three loaves of bread, three blankets, a pail for water and a pail for human waste."

And through the attic window, Kazimirski saw a scene she will never forget.

"I saw big trucks scattered all over the place. I could hear the loud shouts. There were men wearing prayer shawls." As they were being herded by Nazi soldiers into the back of trucks, "some raised their arms to the sky as if appealing to the heavens."

Perhaps the hardest part for the young audience at the private Jewish school was the description of what happened to the children.

tion of what happened to the children. Children clubbed. Children screaming. Children pushed into the trucks. Children clutched by their mothers.

In response, the Nazis only shouted "faster, faster." Jews trampled Jews. Some were shot on the spot.

Then through that attic window, Kazimirski noticed a gradual weartness set in. "After some time, the Jews became more passive and the trucks kept loading all day long."

After three days in the attic, they were told by the German dentist they had to leave. It was a touching moment. "He didn't look at our faces,"



TEDD CHURCH, GAZETTE Ann Kazimirski tells children about horror.

Kazimirski recalled in an interview. She still wonders why she resisted the urge to give the dentist a hug. There is still that tug, that regret. Instead, she tried to thrust her wedding ring at him, not as payment but as a gesture of thanks. He refused it.

They spent two months hiding on the upper floor of the home of a Polish woman who kept their presence hidden from her anti-Semitic husband. But her four children knew they were there and took them food. One Sunday, when the husband stayed home from church because he had a cold, he heard them moving around. Once again, they were on the run.

On Dec. 13, 1943, the inevitable happened. They found themselves inside the Jewish ghetto, surrounded with barbed wire. Desperate to get out, they tried to climb the fence, but couldn't make it. They fell back down into a sea of dead people. Kazimirski still remembers the feel of their "warm guts" under her.

Her husband was crying "my feet, my feet."

Kazimirski at first thought he had been shot but noticed he had no shoes and his feet were freezing.

Searching for some sort of footwear, the couple found an abandoned house inside the ghetto. Once inside, speaking to each other in hushed voices, they searched on the floor in the dark for a pair of boots – anything for his feet.

Her mother's best friend, who was hiding upstairs, recognized her voice.

"'Hannah, Hannah,' she called out to me, using my Jewish name. 'Come up here.' It was like voice from heaven."

Using a stepladder which they later pulled up behind them, she and her husband climbed to the top floor where they found a group of Jews huddled. They were starving, breaking off icicles to try to fend off their hunger. It was from here that she witnessed her mother's death Dec. 16, 1943.

Such was Kazimirski's story, told to a group of rapt children sitting on folding chairs in a school in Côte des Neiges.

It took Kazimirski years before she could tell it, years before she could tell her own children why they have no grandparents.

Some parents at the school wondered whether it was too terrible for children's ears, but they and Kazimirski believe it must be told. Children must know the truth.

For many who perished more than 50 years ago, Matas explained, there is no one left to light a candle or tell their story.

The children at the school did that yesterday. Their faces seeming far too cherubic for the subject matter, they recited poems in many languages – Hebrew, Yiddish, French and English – telling the stories of uncles, grandparents, of people like Kazimirski.

As Kazimirski told them, "the world has to

POSTFACE

Je déteste généraliser des opinions comme celle de condamner un peuple: il y a eu des Allemands qui ont été des êtres humains honnêtes et décents.

Durant la guerre, la mère, la sœur avec sa fille de cette dernière, âgée de douze ans, de mon mari Henry vivaient, si on peut utiliser ce mot dans ce cas précis, dans le ghetto de Varsovie. Henry et moi avions discuté de Yasio, son neveu: il voulait lui trouver une place sur une ferme éloignée. L'enfant avait un «beau visage» c'est-à-dire qu'il n'avait pas les traits juifs. Le problème qui se posait était de s'arranger pour lui faire quitter Varsovie avec nous.

Henry avait fait du très bon travail sur la dentition d'un soldat allemand qui s'appelait Bernhard. Il lui a donc demandé une faveur. Mon mari savait que ce dernier transportait du bétail de l'Ukraine pour les forces armées allemandes cantonnées autour et dans Varsovie même: il savait également qu'il effectuait le transport de d'autres marchandises de cette ville. Il a demandé à Bernhard s'il pouvait faire sortir Yasio du ghetto et ce dernier a accepté. Il lui a dit:

«Écrivez-moi une lettre pour votre sœur. Je peux entrer et sortir du ghetto comme je veux».

Henry a donc écrit une lettre à sa sœur en polonais, l'a scellée et l'a donnée à Bernhard.

Mais quand ce dernier s'est présenté au ghetto et a remis la lettre d'Henry à sa sœur, cette dernière lui a répondu:

«Il n'en est pas question. Mon fils va demeurer avec moi. Ce qui doit nous arriver lui arrivera également».

Elle envoya à Henry une réponse écrite, y incluant une photo qu'elle signa et data à l'arrière comme preuve que Bernhard l'avait bien vue. Cet Allemand plein de bonté désirait faire sortir l'enfant du ghetto et cela certainement au risque de sa vie. Même dans des temps de noirceur où le Mal est présent, il y a des personnes capables de poser des gestes empreints de droiture et de bonté.

La mère, la sœur et le neveu Yasio trouvèrent la mort au camp de Treblinka.

Les enfants se faisaient rares dans le ghetto parce qu'ils étaient les premiers ciblés par les Allemands. Moishele fut l'un des derniers survivants. Il avait à peine dix ans. Son apparence était à la fois comique et tragique. Il était sale, très sale. Il portait des souliers beaucoup trop grands pour lui qu'il faisait tenir à ses pieds avec des bouts de cordes. Il portait une casquette avec une grande visière et un manteau trop large. Une cantine était attachée à la ceinture qui retenait ses culottes: il y emmagasinait de la nourriture s'il avait la chance d'en trouver un peu. Il y avait naturellement très peu de nourriture dans le ghetto puisque tout était strictement rationné.

Moishele était un phénomène en lui-même: un enfant juif encore vivant! Tout le monde voulait le protéger mais ne savait pas comment y parvenir puisqu'il semblait être insaisissable. J'avais dit à mon mari Henry que si jamais il voyait Moishele, de l'amener à la maison prendre un bon repas et, un bon jour, il est arrivé avec lui. Notre «maison» alors se réduisait à une pièce, la cuisine que le Conseil juif nous avait octroyée. J'avais réussi à mettre de côté quelques légumes rachitiques et avait préparé une soupe aux fèves cette journée-là.

Moishele s'est assis mais, avant de commencer à manger sa soupe, il a pris une cuillère et s'est mis à remplir sa cantine cuillérée après cuillérée. Il ne lui restait plus beaucoup de soupe dans son bol après avoir terminé et je lui en ai donc redonné. Comme je le faisais son regard s'est soudain illuminé. Il n'avait pas enlevé sa casquette et pour manger il a simplement relevé sa visière. Après le repas, je lui ai demandé en yiddish où se

trouvaient ses parents. Il m'a dit qu'ils avaient été tués par les Allemands. Il me confia que son père avait été confiseur et que lui, Moishele, était le dégustateur en chef. Il nous dit avec fierté que son père se fiait beaucoup à son goût. Je lui ai demandé:

«Où couches-tu Moishele?»

Sa réponse fut des plus brève:

«Ici et là».

Il était tellement sale. J'avais de l'eau mais je ne lui ai pas lavé le visage et cet oubli m'a marqué jusqu'à ce jour. J'aurais du lui laver le visage. Mon plus grand regret est cependant de n'avoir pas eu alors de bonbons à lui donner, ne serait-ce qu'un seul bonbon.

Après qu'il eut fini son repas et notre petite conversation, Moishele s'est levé, m'a remercié avec effusion et en regardant à gauche et à droite est sorti rapidement dans la rue. Je l'ai regardé partir et je l'ai vu se confondre avec les ombres de la rue, un petit enfant sans défense qui était la proie de féroces maîtres allemands.

Depuis la première publication de mon livre, j'ai été invitée à parler de mon expérience en tant que survivante de l'Holocauste dans de nombreuses écoles secondaires, collèges, universités, associations de vétérans au Canada et aux États-Unis. Sur invitation de l'armée américaine, j'ai pris la parole devant plus de 1 000 soldats de la base de Schofield à Honolulu, également devant les étudiants de l'Université d'Hawaii, de 600 élèves des écoles de Punahou et La Pietra.

À la demande d'un psychologue américain, je me suis adressée à un groupe d'externes en psychothérapie de l'Université Antioch à Keene au New Hampshire. Je leur ai parlé des différentes manières de surmonter des expériences traumatisantes et de ma philosophie que la vie doit être vécue pleinement avec espoir, persévérance, amour et humanisme.



Après le New Hampshire, j'ai pris la parole devant 700 élèves et le personnel de l'école secondaire Rice Memorial de Burlington au Vermont pour leur faire part de mon histoire suite à l'invasion nazie de la Pologne.

Je suis privilégiée d'être en mesure de raconter et de faire connaître au monde ce chapitre tragique et horrible de l'histoire qui ne doit jamais être oublié. LE MONDE DOIT SAVOIR CE QUI S'EST PASSÉ.

Ann Kazimirski

«Toi, tu survivras!»

Rescapée de la Shoah. Ann Kaziminski avait juré à sa mère qu'elle trimoignerait un jour de l'homeur. Investie de cette mission, cette conférencière fort appréciée change la vie des centaines d'élèves du secondaire qu'elle rencontre annuellement entre les concerts de la chorale qu'elle dirige

CLAUDE ANDRÉ COLLABORATION SPÉCIALE

"Elle apporte sa magie, son courage et donne de l'espoir à nos jeunes décrocheurs qui sont souvent aux prises avec divers problèmes, explique Judy Leonard de l'école alternative de Sain-Lambers. Je crois qu'à travers son témoignage et ses rencontres instimes qui suivent les conférences, plusièueus d'entre eux ont trouvé la force de changer de vie. »

C'est que l'octogénaire pétillante qui se dresse droit devant le journaliste a transformé une tragédie historique en leçon de courage. Et cela,

rique en leçon de courage. Et cela, on en conviendra, est plus éloquent que n'importe quelle leçon de mora-le.

le.

Comment y parvenir? « Il faut se bătăr. dans notre tête, dans notre coeur, un système d'aunodéfense afin de combatre le chagrin et la dou-leur. Malheureusement, nous n'y arrivons pas tous. Il y a des gens qui font des dépressions ou des tentatives de suitcides. Moi, je me suis dit: ma vie recommence. Depuis, chaque nouvelle journée est un cadeau de Dieu », explièue a Mazimireki. Dieu », explique Ann Kazimirski, qui maîtrise sept langues.

Survivante de la vérité

Survivante de la várité
Imaginet le film Le Pássisie, de Polanskel et vous obtiendrez, en
substance, le parcours qu'a connu
l'auteure de Wisses so Herrer, éditions
Devonshire Press. Son père, son frère de 18 ans, son grand-père et sa
mère ont éet tour à tour exécutés par
les Allemands.

Elle a 17 ans quand la guerre commence. De 1919 à 1941, les requires.

Elle a 17 ans quand la guerre com-mence. De 1939 à 1941, les troupes hitlériennes s'activent en Pologne. Avec sa mère et son mari, Henry, dentiste, ils décident de se réfugier chez une amie, se souvient-elle avec

émotion. Puis, le 13 juin 1943... Solution fi-

Pais, le 13 juin 1943... Solution fi-nale. Les cris de la moet el l'odeur des cadavres se répandent comme une traînée de poudre. Les traîns vers les camps deviennent de plus en plus réguliers. Entre l'abélication et la foi, M™ Ka-zimirski a choisi la seconde. « Je n'al jamais pense un seul instant que l'al-lais mourit. Pendant la guerre, je n'al jamais perdu l'espoir. Pourquo! ? Parce que ma mère m'a oujours dit : ils vont tous nous tuer, mals toi, An-na, tu survivas. Tu dois reconter au monde entier ce qu'ils nous ont fait, voilà ton destin ! En regard du pes-simisme de mon mart, qui conservair simisme de mon mari, qui conservait sur lui une capsule de cyamure, elle disait : laisse-le parler, tu vivras, je te le promets », raconte-t-elle.



Ann Kasimireki, rescapite de la Shoah, auteur Witness no Horror, pose devent une pitoto de ses p

Fuir le ghetto

De fill en afguille, de refuge en refuge, le couple parvient à survivre tant
bien que mai en dépit du froid hivernal, de l'absence de nourriture,
des poux et de la maladie. Un jour,
tous deux réussissent à s'enfuir en
empruntant les égouts.
En sortant, discrètement, ils aperçoivent au loin des Allemands. Un
ange passe, ils se metient à chanter
des cantiques de Noël et trompent
ainsi la vigilance des soldats au poste frontière.

in a viginance des sociats au poste frontière.
Finalement, les Russes viennent
déliver la Pologne. Puisqu'il ne reste pratiquement plus de survivants
juifs, le couple passe pour des espoions aux yeux des Russes. Cependant, grâce à un dirigeant de cette
amée qui parlait le yiddish, ils ont
pu rétablir les faits. « Apportez de la
soupe. vite, ils sont juifs ! »
Puils, ils embarquent sur un paquebot, direction Halifax, Canada. « J'ai
embesasé la terre en arrivant làbas. »

bas. »
Ils se retrouvent plus tard à Mont-

ais se retrouvent plus tard à Moni-réal, mais l'époux, dentiste, ne peut exercer sa profession en raison de l'absence de reconnaissance de ses compétences de la part des autorités locales.

locales.

Notre vaillante rescapée de l'horreur lave donc des planchers pour
des émoluments dérisoires.

Jusqu'à or qu'un jour, grâce à la
bienveillante intervention d'un médecin au patronyme de Groulx, qui
avait transmis des lettres de recomreandations à l'hôfeiral Spines burié. mandations à l'hôpital Sainte-Justi-ne es au Jewish General, le mari ob-tient un poste. « Depuls ce temps, J'embrasse quotidiennement ces let-tres... Il avait mis une chemise blanche et une cravate pour la première

journée de travail et il a pleuré, se souvient la dame. Dans la vie il ne faut jamals désespèrer mals s'accrocher à ses rèves.

« C'est ce que J'enseigne aux enfants que je rencontre. Ensuite, je les exhorte: ¿Quand vues partire; d'ist, aller soir votre manun. Dito-hai que vous l'aimez et remercie-la de vous avoir deussi le plus beaux des cadinns: la vie l'», murmaire celle qui est retournée à l'université, à 53 ans, afan d'obtenite un dipôlème d'enseignement de l'anglais.

Aujourd'hul à la retraite, Mes Kazimirski dirige néammoins une quarantaine de concerts par année du Cummings Jewish Centre Chore. « La musique est um médicament. Elle permet de soulager toutes les douleurs que nous portous. Elle est en quelque sorte l'âme de la vie. Souvent, je chante des berceuses en yiddish et en polonais que ma mère me chantait, histoire de tromper la mort. Ces mêmes chansons, je les ai chantées à mes enfants et à mes petits-enfants. » Aujourd'hui à la retraite, Mor

chantées à mes enfants et à mes petitis-enfants. « It st. par podeux, elle a mis long-temps avant de parler de la guerre à sa progéniture, c'est pour laisser sa mémotre en héritage à ses petits-en-fants qu'elle a enfin décidé d'écrite son premièr manuscrit. Et sans doute aussi pour qu'ils sa-chent que le responsable des atroci-tés comanises dans sa ville natale de Vladimir Volynski a de reconna non coupable devant les tribunaux. Après sout, il ne suivait que les or-dres...

M^{ss} Kazimirski dirige un concert du Cummings Jewish Centre Chore à 19h30 ce soir au centre commercial Côte-Saint-Luc.

HOMMAGE

Après une lutte courageuse et entourée de ses enfants et petits-enfants, Ann Kazimirski est décédée le 20 août 2006. Ma grand-mère – on l'appelait Gammy – était une femme exceptionnelle et inspirante dont l'énergie et l'appétit pour la vie touchaient tous ceux qui la connaissaient. Au moment où j'écris cet hommage, Ann laisse derrière elle trois enfants, sept petits-enfants et six arrière-petits-enfants. Il ne se passe pas un jour sans que nous ne pensions à notre Gammy et que nous ne partagions nos souvenirs d'elle. Il n'y a pas assez d'adjectifs pour décrire à quel point ma Gammy était une personne extraordinaire. On pouvait la mettre à n'importe quel moment et à n'importe quel endroit et elle arriverait à tout grâce à sa détermination, sa volonté et son amour pour sa famille et ses amis.

Lorsque notre famille, nos amis, nos connaissances ou toute personne qui se souvient de Gammy se réunissent, la conversation tourne toujours autour de la façon dont elle a affecté nos vies personnelles. Dans chaque cas, il y a eu un moment profond et touchant dont nous nous souvenons tous et qui nous fait sourire. Un exemple particulier, c'était à la Shiva commémorative de Gammy où un homme de 25 ans est entré et s'est assis parmi nous. Aucun de nous ne le connaissait et nous lui avons demandé comment il avait connu ma grand-mère. Il a répondu: «Elle a changé ma vie». Il a expliqué qu'il avait été un garçon très timide et qu'à 12 ans, sa mère avait demandé à Gammy de lui donner des cours de piano. Au cours de l'année suivante, Gammy lui avait enseigné la musique et lui avait donné le sentiment de fierté et d'accomplissement qu'il n'avait jamais eu auparavant. Il a enfin pu se tenir droit et répéter le mantra de Gammy: «AU ROI – TU PEUX TOUT FAIRE».

Gammy aimait aussi dire: «J'ai gagné la guerre et battu Hitler. Je suis ici avec mes enfants et petits-enfants et les nazis ne sont plus.» La famille de Gammy perpétue sa mémoire et son héritage jusqu'à aujourd'hui, en

prenant la parole dans diverses écoles, institutions et conférences à Montréal et à Hawaï. Elle est également commémorée par une plaque au Centre juif Cummings pour personnes âgées à Montréal, au Québec, où sa Chorale de l'âge d'or continue de se produire et de ravir le public de tout âge. Chaque été depuis le décès de Gammy, la Chorale organise un concert commémoratif dédié à Ann Kazimirski.

De tous les épisodes heureux de son enfance à Volodymyr-Volynskyi (comme le nom de la ville est maintenant orthographié), je pense que Gammy a préféré ses voyages dans les vergers de pommiers de son Zaide Aaron le vendredi soir, lorsqu'elle s'asseyait sur ses genoux et écoutait ses histoires et ses paraboles. Ces sentiments d'amour, d'altruisme et de dévouement qu'elle a connus dans son enfance, Gammy les a portés à travers les horreurs de l'Holocauste et les a transmis avec succès à tous ses enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, étudiants, collègues et amis. Son amour et sa présence sont encore ressentis par chacun d'entre nous aujourd'hui. Je trouve incroyable qu'une personne aussi chaleureuse et aimante ait pu surmonter de telles tragédies et de telles luttes dans sa vie, non seulement en Europe mais aussi à son arrivée au Canada. Cela montre une fois de plus à quel point ma Gammy a été une personne formidable et à quel point elle nous manque à tous.

Jason H. Berger New York, New York 5 mai 2010

Avant de mourir, Gammy a donné à ma mère Heidi une pile de cartes bleu clair à distribuer lors de ses funérailles. Chaque carte disait:

« J'ai bien vécu ma vie et j'ai essayé de faire en sorte que ceux qui sont morts continuent de vivre dans mon esprit et dans mon coeur. Tous les jours j'ai prié pour avoir la force, l'espoir et l'amour.

Chaque jour est un cadeau, un nouveau départ. Je n'ai jamais baissé les bras et nous ne devons pas regarder en arrière. Nous devons aller de l'avant, toujours, car la vie est belle!

ann Kaziwirsk

Vive la vie!»

ADDENDUM

Continuer la mission

Ma mère a toujours été une personne plus grande que nature pour moi et mes frères. Son optimisme, sa ténacité et ses efforts inlassables pour éduquer les autres, que ce soit en enseignant l'Anglais à des élèves russes, ou en parlant d'Holocauste à des milliers de jeunes et d'adultes nous ont donné l'impression que rien ne pouvait lui faire de mal, surtout après tout ce qu'elle avait traversé.

En 2005, ma mère a été diagnostiquée avec un cancer. Malgré sa santé défaillante, elle a continué à aller dans des écoles. Elle a même pris un train pour aller au fin fond de la Province, dans une petite ville à l'est de la ville de Québec, afin de parler devant une classe là-bas, bien que nous l'ayons suppliée de se reposer. Jusqu'à son dernier souffle, elle a raconté son histoire, pour que l'on n'oublie pas. Pour que nous nous battions afin d'empêcher que cela ne se reproduise, jamais, nulle part.

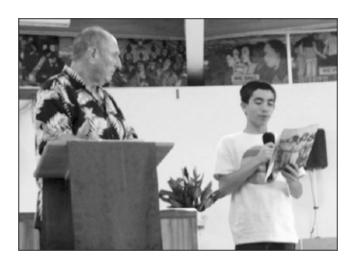
Mes frères et moi, nous étions tellement fiers de notre maman et de tout ce qu'elle avait accompli, et nous le sommes encore aujourd'hui. Combien de mamans retournent à l'université à 54 ans pour obtenir un diplôme d'enseignante, qui deviennent conférencière, directrice de chorale et militent pour un enseignement sur l'Holocauste dans les écoles? Nous avons certainement hérité de sa persévérance.



La famille: (de gauche à droite): Mark, Seymour, Ann, Heidi

Seymour, qui a déménagé de Montréal à Hawaii en 1977, a commencé à visiter des écoles là-bas en 1990 pour parler aux jeunes de l'histoire de notre mère. À aujourd'hui, il a fait des présentations dans 473 écoles, 68 universités et 79 organisations, devant plus de 8000 personnes. Seymour s'assure toujours que la classe qu'il va rencontrer a lu «Témoin de l'horreur» avant qu'il ne vienne, et il demande à un.e des élèves d'en lire des passages à haute voix après sa présentation. Le livre est maintenant disponible en ligne et plus de 1500 élèves l'ont déjà téléchargé.

Seymour inspire aussi des gens de tout âge avec sa chaîne YouTube «Seymour's World» et ses organisations «Make 'Em Smile', dont des musiciens bénévoles vont voir des enfants hospitalisés pour leur apporter de la joie, et «Kids Hurt Too», programme de mentorat pour des enfants placés en famille d'accueil. L'optimisme de notre mère et sa volonté de nous voir célébrer chaque jour de notre vie comme une opportunité et un cadeau se ressentent à travers l'engagement de Seymour pour améliorer la vie des autres. Notre frère aîné Mark, qui vit en Nouvelle-Écosse, nous a toujours beaucoup soutenus dans notre travail avec les écoles et la communauté.



Seymour avec des élèves



Seymour avec ma mère et des soldats a Hawaii

Mon propre parcours pour continuer la mission de ma mère a évolué au cours des années. J'ai été inspirée par le voyage que j'ai fait avec elle en Pologne en 1996, où nous avons visité les camps de la mort d'Auschwitz, Birkenau et Majdanek. J'ai enfin pu voir l'endroit où mes parents et mes grands-parents avaient vécu. Je pouvais maintenant ressentir l'énormité de ce qui avait été perdu pendant l'Holocauste.



Ma mère et moi en voyage en Pologne

L'année précédant ce voyage, mon fils Jason et moi avons parlé à la Conférence sur l'Holocauste au Collège Marianopolis à Montreal. Nous avons partagé nos points de vue, en tant que fille et petit-fils de survivant, sur l'impact persistant de ce génocide sur les générations qui ont suivi.



Jason et ma mère allumant des bougies commémoratives pour Yom Hashoah

Ma mère m'a demandé à de nombreuses reprises d'aller témoigner dans des écoles, mais à l'époque j'étais en train d'élever mes trois enfants. Je travaillais parallèlement comme productrice de films et de vidéos et j'enseignais à temps partiel à l'Université de Concordia. Je ne pensais pas avoir le temps de tout faire. Mais lorsqu'un jour où ma mère était déjà malade je suis allée avec elle dans une école, et que je l'ai vue faire sa

présentation si émouvante devant les élèves, j'ai su à ce moment-là que je devais continuer sa mission.



Allumant des bougies pour Shabbat

Après la mort de ma mère en 2006, j'ai regardé dans ses dossiers et j'ai découvert les grandes fiches en bristol sur lesquelles elle avait méticuleusement noté le nom de chaque école secondaire qu'elle avait visitée au cours des années — avec adresse, nom de l'enseignant, date et heure de sa visite. Dans ces dossiers, il y avait aussi des articles de journaux sur ma mère et beaucoup de lettres écrites à la main par des élèves et des enseignants, la remerciant et lui disant qu'ils avaient été très touchés par son histoire et sa passion. Avec ces documents en main, j'ai commencé à contacter les enseignants pour organiser des visites dans leurs classes.



Les notes de ma mère pour ses présentations dans les écoles

Mais comment pouvais-je transmettre l'émotion et l'impact de ma mère à ces élèves? C'était très important pour moi. J'ai utilisé mon expérience et mes connaissances en production vidéo pour créer une présentation interactive, utilisant des extraits du témoignage de ma mère à la Fondation Shoah et au Musée de l'Holocauste de Montréal, ainsi que mes propres explications du contexte historique. Cela a permis à ma mère de parler virtuellement aux élèves, tout en me donnant l'occasion d'aborder des thèmes tels que l'intolérance, la discrimination et le racisme, qui sont encore si présents aujourd'hui.

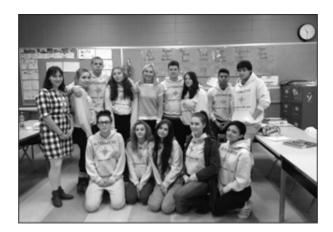


Ma présentation interactive pour les écoles (ma mère est sur la photo)



Avec des élèves au Collège de l'Assomption

Ma présentation a été très bien reçue, et en 2009 j'ai commencé à contacter d'autres enseignants encore, en particulier dans des régions où les élèves n'apprennent pas l'histoire de l'Holocauste. J'ai remarqué une tendance alarmante dans les écoles: élèves n'apprenaient rien sur les génocides. Les enseignants me disaient que les élèves finissaient l'école secondaire sans même savoir le sens du mot génocide.



Avec des élèves à l'École secondaire de Howard S.Billings



L'impact émotionnel sur les élèves

Pire encore, les enseignants me disaient qu'ils avaient peur d'enseigner ce sujet difficile. Il y en avait aussi qui n'avaient pas envie de l'enseigner, ou d'autres encore qui n'avaient simplement pas le temps. En plus, j'ai réalisé que même si les élèves entendent le témoignage d'un survivant, ce n'est pas assez. Ils doivent comprendre le concept de génocide et les étapes qui y mènent, afin de développer l'esprit critique nécessaire pour réaliser ce qui se passe dans le monde aujourd'hui, et pour apprendre les racines de la haine et de l'intolérance. Les élèves doivent aussi développer leur compréhension de la menace que représente la haine sur les réseaux sociaux.

Quand une enseignante du secondaire 5 m'a interpellée en disant: «Vous devez faire quelque chose!», je me suis dit: «Mais je ne peux pas aller dans des centaines d'écoles pour éduquer les élèves!». Et puis j'ai pensé à ce que ma mère nous disait toujours quand on était confrontés à un problème: «Au roi!», ce qui voulait dire qu'il faut toujours s'adresser directement à la personne en charge. C'est là que m'est venue l'idée de contacter le Ministère de l'Éducation du Québec pour les convaincre de rendre l'enseignement sur les génocides obligatoire dans toutes les écoles secondaires. En 2014, j'ai créé la Fondation pour l'étude des génocides, une organisation à but non lucratif (gened.org).



La mission de la fondation est de collaborer avec les gouvernements au Canada et aux États-Unis afin de créer du changement dans le système éducatif et d'arriver à ce que l'histoire des génocides et les étapes menant au génocide soient enseignées dans toutes les écoles secondaires en Amérique du Nord.

Le parcours pour atteindre ce but n'a pas été facile. Après des années d'efforts, après avoir rencontré différents ministres et présenté des pétitions à l'Assemblée Nationale du Québec, mon équipe a rencontré en 2016 Sébastien Proulx, ancien Ministre de L'Éducation du Québec. Ce fut un grand succès.



L'équipe de notre fondation avec l'ancien Ministre de l'Éducation Sébastien Proulx en 2016

Le gouvernement québécois nous a alors proposé de travailler ensemble au sein d'un comité composé de chercheurs spécialisés sur le sujet, le but étant de créer un guide sur l'enseignement des génocides et de le distribuer auprès des enseignants d'histoire et d'éthique des classes de secondaire 4 et 5. Ces chercheurs ont puisé dans les meilleures ressources en enseignement sur les génocides et ont composé un guide universel et complet pour les enseignants du secondaire, appelé «Enseigner les génocides». Le Québec sera la première province au Canada à avoir un guide universel sur les génocides dans toutes les écoles secondaires. Bien que 19 Etats américains aient rendu l'enseignement sur l'Holocauste obligatoire (à la date de l'écriture de cet addendum), ce sont les enseignants eux-mêmes qui doivent préparer leurs propres plans de cours et trouver des ressources. La Fondation est convaincue que notre approche encouragera plus d'enseignants à travailler ce sujet si important avec leurs élèves.



La couverture du guide, «Enseigner les génocides»

Pour accompagner le guide, la Fondation a produit une vidéo d'instructions et des vidéos témoignages de survivants de différents génocides. Le gouvernement organisera également des ateliers pour aider les enseignants à aborder ce sujet sensible. Nous avons aussi produit une vidéo promotionnelle adressée aux enseignants, où nous avons mis l'accent sur l'importance de l'éducation sur les génocides pour comprendre le passé et pour fournir aux jeunes des outils pour prévenir de futures atrocités.



En train d'interviewer Richard Kistabish, survivant des pensionnats autochtones, pour une vidéotémoignage pour le guide

Le guide a été fourni aux enseignants du Québec pendant l'année scolaire 2021-2022. Je suis fière qu'il permettra d'atteindre plus de 300,000 élèves dans 600 écoles secondaires publiques et privées de la province! Cette initiative est la première en son genre au Canada. Une fois que le guide sera largement utilisé dans les écoles québécoises, la Fondation prévoit de rencontrer tous les autres ministres provinciaux afin que le guide soit approuvé et utilisé dans les écoles à travers le Canada. Après, nous aimerions partager le guide avec les Départements de l'éducation aux États-Unis.

Un apprentissage plus approfondi de l'Holocauste est crucial afin que les élèves comprennent la haine et son expression ultime dans le génocide, vu que l'antisémitisme est la plus vieille forme de haine. J'ai rapidement réalisé que la fondation devait produire une ressource séparée sur l'histoire de l'antisémitisme et son existence encore aujourd'hui. Avec la montée alarmante de la rhétorique antisémite et des crimes

haineux, en particulier pendant la COVID-19, cela est devenu encore plus urgent. Ce projet sera réalisé par des chercheurs et des experts en éducation sous la supervision de l'éminent avocat en droits humains et membre de la fondation, Professeur Irwin Cotler.



Debout fièrement avec les survivants Saul Bruck et Eva Verebes à une cérémonie de la Journée de Commémoration à l'Académie Royal West

Tout au long de l'écriture du guide, j'ai continué à visiter des écoles secondaires avec ma présentation. C'est un élément central de la mission de la Fondation. J'ai aussi fait ma présentation devant la communauté musulmane de Montréal en juin 2017 pour les éduquer sur l'Holocauste. C'est si important pour moi de continuer à livrer le message sur le génocide aux étudiants de tout âge. La Fondation a depuis créé une équipe d'autres présentateurs qui vont dans des écoles avec les témoignages-vidéos de leurs parents ou grand-parents. Cette équipe inclut entre autres des enfants et petits-enfants de survivants de l'Holocauste, ainsi que des génocides en Arménie, au Rwanda et du génocide des peuples autochtones. La Fondation travaille avec ces présentateurs bénévoles pour les aider à écrire et préparer leurs histoires et vidéos.



Avec des membres de la communaute musulmane



Bavon Kirenga racontant comment il a survécu le génocide contre les Tutsis au Rwanda

L'objectif final de la Fondation est de faire avancer l'enseignement sur les génocides, au Canada et en Amérique du Nord en général. Tout au long des années, j'ai souvent été interviewée à la télévision, à la radio et dans les journaux pour promouvoir cet objectif. Je pense souvent à ma mère, je la sens m'observer et me soutenir dans mes efforts de poursuivre son rêve. Comme ça l'était pour elle, c'est rassurant pour moi de voir que la génération suivante comprend aussi l'importance de la mémoire. Mon fils Jason et mes filles Kelly et Jenny sont tous les trois engagés à promouvoir l'éducation sur l'Holocauste aux États-Unis.



Discours devant l'assistance de la synagogue Shaar Hashomayim

Le travail de ma mère, sa mission et son esprit restent avec nous à travers notre travail. C'est comme ça que je continuerai à honorer la

mémoire de ma mère, afin que «Plus Jamais» devienne une réalité.



Avec mon mari, mes enfants et mes petits-enfants

Heidi Berger, Montréal, 2022

nn Kazimireki est née à Vladimir-Volynski (connue plus tard sous les noms de Wlodzimierz et Ludmir), en Pologne. Après une enfance merveilleuse, son monde fut bouleversé à 14 ans alors que la deuxième

querre mondiale éclatait.

Sa famille, victime dans l'Holocauste, fut exterminée. M^{me} Kazimirski épousa Henry, un dentiste, et pendant qu'ils se mettaient à l'abri des exactions, ont été témoins du

massacre de tous les membres de la communauté jaive de la ville.

M^{me} Kazimireki et son mari ont vécu des années d'épreuves et ont survécu par miracle. Ils se sont installés au Canada et y ont élevé leur famille.

lle ont été appelée à témoigner lore deem procèe pour crimee de guerre et la participation de M^{me} Kazimireki au procèe du Gebittekomieear Weeterheide, celui-ci étant le dernier chapitre d'une hietoire d'injustice et d'infamie.

Après la mort de son mari, M^{me} Kazimirski devient une enseignante de l'école Talmud. Torah Uni de Montréal, au Québec. Elle est bien connue comme directrice musicale de chorale et organisatrice de spectacles.

